

UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 01682166 2

Poizat, Valentine
La véritable Princesse de
Clèves

DC
112
E8P6

BIOTHÈQUE INTERNATIONALE DE CRITIQUE

LETTRES ET ARTS

La Véritable Princesse de Clèves

PAR

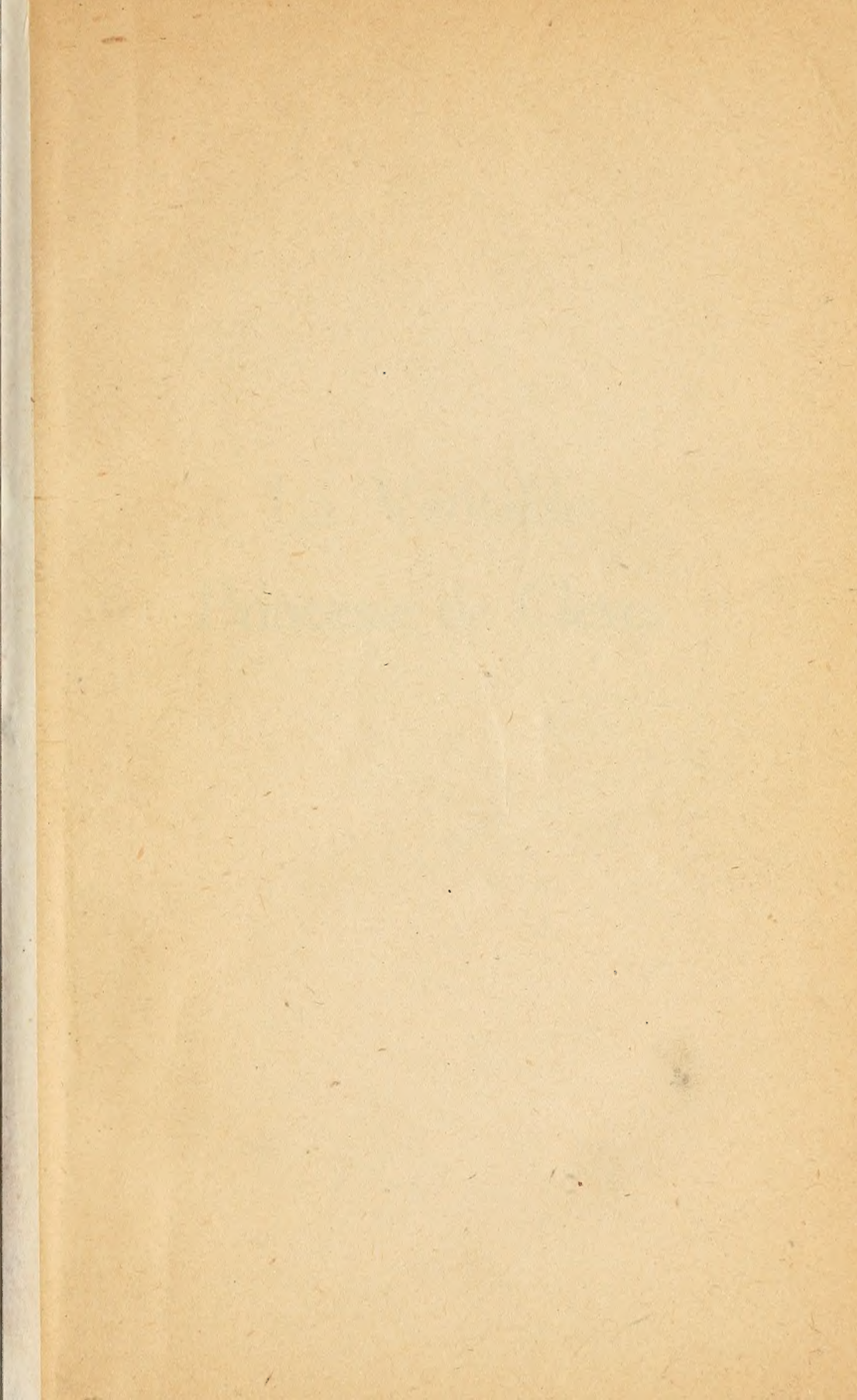
VALENTINE POIZAT

ANNE D'ESTE. — SON MARIAGE AVEC
FRANÇOIS DE GUISE. — PREMIÈRES REN-
CONTRES AVEC LE DUC DE NEMOURS QUI
SE FAIT AIMER DE LA DUCHESSE. — MORT
DU DUC DE GUISE. — LA DUCHESSE REFUSE
D'ABORD D'ÉPOUSER NEMOURS. — LEUR
MARIAGE. — MORT DU DUC DE NEMOURS. —
LES DERNIÈRES ANNÉES DE LA DUCHESSE.

LA RENAISSANCE DU LIVRE

Boulevard Saint-Michel, PARIS







La Véritable
Princesse de Clèves

VALENTINE POIZAT

La Véritable
Princesse de Clèves



PARIS
LA RENAISSANCE DU LIVRE
78, Boulevard Saint-Michel, 78

DC

112

E8P6



858413

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés
pour tous pays.

Copyright by La Renaissance du Livre 1920.

A LA CHÈRE MÉMOIRE
DU SOUS-LIEUTENANT
JEAN-GABRIEL REY

*héros de la grande guerre,
saintement tombé à Verdun,
en allant, sous la mitraille, relever un de ses hommes
blessé,*

*et que le général Mangin regretta de n'avoir pu
lui-même décorer de la Légion d'honneur, car il était
de cette sublime et brillante jeunesse, éperdue de
sacrifice, qui maintint si haute, si pure, si inébran-
lable, l'âme de nos armées; de cette jeunesse, fleur
de la bourgeoisie française, grandie dans le culte
généreux du devoir et en qui rayonnait la pensée de
la Patrie,*

*je dédie ce livre auquel il s'intéressa et où il est
question de gens et de choses de la Vieille France,
dont sa pieuse mort aura contribué à sauver l'ai-
mable souvenir.*

V. P.

AVANT-PROPOS

On a dit et redit que la princesse de Clèves était due tout entière à l'invention de M^{me} de La Fayette. Celle-ci a mis, en effet, dans cette exquise figure, tout ce qu'elle avait rêvé de réaliser elle-même et l'aveu de la princesse de Clèves à son mari ne pouvait être trouvé ou compris que par une femme dont l'intelligence s'affinait au contact journalier de celle du grand psychologue que fut La Rochefoucauld. Ce fut lui, sans doute (et c'est l'avis de Lalanne, l'éditeur des Mémoires de Brantôme) qui lui indiqua, comme sujet de roman, le duc de Nemours et qui lui choisit les passages qu'elle pouvait utiliser, les Mémoires complets étant illisibles pour une femme. Chez l'auteur des Maximes, on dut discuter beaucoup sur ce don Juan du XVI^e siècle, sur le mariage qui termina ses aventures d'amour et, de ces discussions, naquit le petit chef-d'œuvre dont les lettrés seront toujours charmés. M^{me} de La Fayette puisa abondamment dans Brantôme qu'elle transposa à peine. Tout se trouve dans les Mémoires : portraits, anecdotes, aventures, tournoi, amour et haine de Catherine de Médicis pour le vidame de Chartres, etc.

Aucune M^{me} de Clèves ne correspondant à l'idéale figure qu'a tracée M^{me} de La Fayette, j'ai cherché quelle

princesse du temps avait pu inspirer une pareille œuvre et je suis arrivée à croire qu'Anne d'Este, duchesse de Guise et plus tard duchesse de Nemours, servit de modèle à M^{me} de La Fayette. Celle-ci qui, grâce à Brantôme, connaît merveilleusement la cour des Valois qu'elle nous rend si vivante, ne parle pas une seule fois de cette duchesse qui en fut l'ornement. Elle était pourtant « la plus belle personne de la chrétienté, la beauté du monde » et mérita d'être surnommée Vénus la Sainte.

Mais en revanche, M^{me} de La Fayette donne tous ses traits à M^{lle} de Chartres, future princesse de Clèves, blonde comme elle et « avec un éclat que l'on n'a jamais vu à d'autres ». « Jeune, il n'y en a point eu qui l'ait passée » (Brantôme parlant de la duchesse de Guise). Elle lui prend même un de ses noms, puisque Hercule d'Este, père d'Anne, était comte de Gisors et duc de Chartres, territoires qui lui avaient été donnés comme garantie de sommes prêtées à la France et qu'on n'arrivait pas à lui rendre. M^{lle} de Chartres avait été élevée loin de la cour, Anne d'Este le fut à Ferrare et ne vint en France que pour épouser le duc de Guise.

Si nous passons aux épisodes, nous trouvons que la danse du duc de Nemours et de la princesse de Clèves qui attira le murmure de louanges de toute la cour est contée dans Brantôme. La duchesse de Guise danse seule avec Marie Stuart pendant que « tous ceux et celles qui les advisaient danser ne surent juger qui l'emportait en beauté. »

M^{me} de Clèves trahit un jour ses sentiments en voyant dans une course M. de Nemours renversé de son cheval. « L'intérêt qu'elle y prenait lui donna une appréhension et un trouble qu'elle ne songea pas à

caché. » Même description dans Brantôme à propos de la duchesse de Guise qui, à Bayonne, crut voir son fils blessé grièvement.

Si l'on ne m'eût dissuadé de lire Brantôme en entier, j'aurais probablement trouvé encore beaucoup de détails semblables. Ceux-ci m'ont donné la conviction que la duchesse de Guise et la princesse de Clèves ne faisaient qu'un. La vie de la duchesse de Guise, on le verra par cette étude, se déroule dans un saisissant parallélisme avec le roman. Mais comme pour Laure de Pétrarque, l'héroïne du roman devient une jeune femme et non une mère de famille, ce qui, à tort, la dépoétiserait aux yeux de certains.

Dans la correspondance (Fonds français) et les Mémoires du temps, j'ai recueilli les traits communs à Anne de Guise et à la délicieuse princesse de Clèves qui ne fixa que pour un temps le cœur volage du duc de Nemours, tandis qu'Anne de Guise, en devenant sa femme, eut la gloire de ne le voir s'attacher désormais à aucune autre. Et comme M^{me} de La Fayette nous a rendu très chers ses deux héros, j'imagine que ceux qui les aiment s'intéresseront à ce qu'ils furent dans la réalité. D'ailleurs, la duchesse de Guise, par sa naissance et par sa vie, appartient à la littérature et à l'histoire autant, sinon plus, que ce beau duc de Nemours qui à la suprême élégance sut joindre toutes les qualités d'un vrai Français.

LES GUISES

Le chef de cette famille fut Claude de Lorraine (1496-1550), cinquième fils de René de Lorraine qui avait été l'allié de Louis XI contre Charles le Téméraire. Claude vint à la cour de France vers 1508 et servit brillamment sous François I^{er}, qui, en 1527, érigea pour lui le comté de Guise en duché-pairie. Il avait d'autre part reçu des lettres de grande naturalisation.

De son mariage avec Antoinette de Bourbon, fille de François de Vendôme, il eut douze enfants. Citons :

François, duc de Guise (1519-1563); Claude, duc d'Aumale (1528-1573); Charles, cardinal de Lorraine (1525-1574); Louis, cardinal de Guise (1527-1578); François, grand-prieur (1534-1563); René d'Elbeuf (1536-1566); Marie (1515-1560), qui épousa Jacques V, roi d'Ecosse et fut mère de Marie Stuart; Catherine, qui épousa Nicolas de Vaudémont; Renée et Antoinette, toutes deux abesses.

François, duc de Guise, épousa Anne d'Este, fille d'Hercule de Ferrare et de Renée de France, fille de Louis XII.

De ce mariage naquirent :

Henri, duc de Guise (1550-1588); Catherine-Marie, qui épousa le duc de Montpensier; François, qui mourut assez jeune; Louis, cardinal de Guise; Charles, duc de Mayenne;

Henri, duc de Guise, épousa Catherine de Clèves, princesse de Porcian et eut :

Charles, duc de Guise; Louis, cardinal de Guise; François-Paris de Chevreuse.

La Véritable Princesse de Clèves

CHAPITRE PREMIER

ANNE D'ESTE. — SON MARIAGE. — PREMIÈRES
RENCONTRES AVEC LE DUC DE NEMOURS.

Anne d'Este naquit à Ferrare le 16 novembre 1531. Première enfant d'Hercule d'Este et de Renée de France, fille de Louis XII, sa naissance fut chantée par les poètes de la petite cour de Ferrare et entre autres par Bernardo Tasso, père du Tasse. N'était-elle pas la petite fille de Lucrece Borgia qui avait su attirer et grouper autour d'elle tous les artistes et donner à son fils le goût des belles-lettres et des arts? Le pape Clément VII voulut être son parrain et on lui donna le nom d'Anne en souvenir de sa grand'mère, Anne de Bretagne, à laquelle elle eut l'esprit de ne pas ressembler physiquement. Ses traits rappelaient ceux de son grand-père qui avant d'être Louis XII fut le beau et irrésistible duc d'Orléans. On s'occupa bientôt de lui donner « la belle nourriture » dont on se souciait beaucoup à cette époque en lui faisant étudier ainsi qu'à ses sœurs « les sciences et les bonnes lettres qu'elles apprirent et retinrent parfaitement et en faisaient honte aux plus savants de sorte que si elles avaient beaux corps, elles avaient

l'âme autant belle. Ces trois sœurs étaient les plus belles qui naquirent jamais en Italie » (Brantôme).

D'autres enfants avaient en effet suivi Anne. En 1533 était né Alphonse, connu sous le nom du grand duc de Ferrare; en 1534, Lucreèce rappelant la grand-mère dont elle portait le nom; en 1537, Éléonore que la légende du Tasse a rendue immortelle et en 1538, Luigi qui devint cardinal d'Este. Aux petites filles on apprit, en dehors de l'italien, le français, le latin, le grec qu'à dix ans, Anne traduisait déjà, les arts d'agrément (1) et cette brillante éducation fut perfectionnée par le contact avec les esprits les plus distingués du temps. Tout le monde venait à Ferrare et trouvait près de Renée de France, « la bonne duchesse », l'accueil le plus flatteur. Le Français, même s'il n'était qu'un soldat, était fêté, assisté si c'était nécessaire et le duc de Ferrare avait beau se fâcher, Renée n'en continuait pas moins ses libéralités en faveur de ceux qui lui rappelaient son pays aimé. En 1535, Clément Marot vint y demander asile; en 1536, apparut drapé dans son manteau noir, le regard dur, le front chargé d'orgueil et de révolte, le disciple de Luther, le réformateur français Calvin. Renée le reçut comme une victime de la Papauté à laquelle elle ne pardonnait pas sa lutte contre Louis XII; elle l'écouta, l'approuva, en fit son directeur de cons-

(1) Voici ce que le cardinal de Ravenne B. Accolti écrivait quand elle avait six ans... « Signora Anna a parfaitement joué quelques morceaux sur le gravicembalo... Elle a dansé plusieurs danses alla gagliarda qui ont causé le plus grand plaisir à la marquise de Pescara. Nous sommes tous persuadés que si la Déesse Nature avait elle-même dansé devant nous, elle ne l'aurait pas fait avec une mesure plus parfaite et une grâce plus exquise. »

science. Anne, qui n'avait que cinq ans, ne put donner sa sympathie à cet homme dont les lèvres minces étaient fort éloqu岸tes pourtant et cette première impression l'éloigna de la religion nouvelle si peu faite pour son intelligence éprise d'art et de beauté. En vain Renée s'efforça-t-elle de conduire sa fille dans la voie où elle s'engageait résolument, l'enfant résista aux insinuations, aux menaces et resta fidèle aux croyances de son père et de ses oncles, le grand cardinal de Ferrare et le cardinal d'Este.

Les années passèrent et Anne atteignit ses dix-sept ans. Elle était d'une incomparable beauté, d'une bonté non moins grande et séduisait autant par son esprit que par sa personne. On pensait à la marier au roi de Pologne, lorsque le cardinal de Lorraine (1), revenant de Rome, s'arrêta à Ferrare. Ébloui par tant de charmes et de qualités sérieuses, il demanda pour son frère François la main d'Anne. On hésita un peu, mais François de Lorraine était déjà illustre; on le savait favori de Henri II. Le roi de France visitant son royaume alla jusqu'à Turin où le duc de Ferrare vint le saluer et lui promit son consentement.

Quelque temps après, le contrat se signait. Michel de l'Hôpital servit de curateur à Anne et le lui rappela souvent dans ses vers.

(1) Je l'appelle cardinal de Lorraine bien qu'il n'eut ce titre qu'en 1551, à la mort de son oncle Jean, cardinal de Lorraine et qu'il ne fût alors que cardinal de Guise, de même que je nommerai duc de Guise, François de Lorraine qui resta duc d'Aumale jusqu'à la mort de son père, Claude de Lorraine en 1551, afin de ne pas créer de confusion avec leurs frères, le futur duc d'Aumale gendre de Diane de Poitiers, et Louis, futur cardinal de Guise.

*Me non ambitione mea, sed fortuna creavit
Curatorem Annæ quo tempore adulta
Curatorem actus unius et unius horæ.*

Ce fut lui qui l'amena en France, lui qui adoucit la séparation d'avec les siens, qui dissipa son effroi lorsque du ciel bleu et riant de Ferrare, elle passa aux sombres Alpes, lui qui sut la distraire en lui parlant des lettres qu'elle aimait.

A Suze, elle commença à être fêtée par les officiers de son mari, lieutenant-général du Piémont, mais elle se pressa d'arriver à Grenoble où son beau-père l'attendait. Le cardinal de Lorraine écrivait ces détails à son frère retenu en Guyenne pour y apaiser une révolte contre le roi et lui annonçait qu'on allait marier M^{lle} de Piennes (celle dont le duc de Guise porta les couleurs toute sa vie).

Quand Anne parut à la cour, elle souleva l'admiration générale. Personne ne pouvait lui être comparé. Brantôme n'a trouvé que Marie Stuart qu'il ait presque égalée et celle-ci, âgée de six ans, ne devint belle que vers la quinzième année. Tous les hommes en furent amoureux car « elle était la plus douce, la meilleure humble et affable princesse que l'on eut sceue voir. Encore qu'en sa façon elle semontrast altière et brave, la nature l'avait faict telle tant en sa beauté et belle taille qu'en son grave port et belle majesté si bien qu'à la voir on eut toujours appréhendé de l'aborder, mais l'ayant abordée et parlée, on n'y trouvait que toutes douceurs, toutes candeurs et débonnairetés, tenant cela de son grand-père le bon père du peuple et du doux air français » (Brantôme). Tous comprirent bientôt « qu'elle savait bien tenir sa grandeur et gloire

quand il fallait ». On ne l'appela plus que Vénus la sainte et sous ce nom, la célébra Ronsard.

Vénus la Sainte en ses grâces habite,
Tous les amours logent en ses regards
Pourcé à bon droit, telle Dame mérite
D'avoir esté femme de notre Mars.

Tout l'esprit de la Renaissance se trouve dans cette alliance du paganisme et de la sainteté.

Quelques jours après son installation à la cour, elle vit paraître un soir un adolescent dont la beauté surpassait tout ce qu'elle avait rencontré jusqu'ici : sur son pourpoint en toile d'or comme son haut-de-chausse retombaient les fines broderies du col de la chemise. Le sagum en satin cramoisi orné de franges d'or semblait négligemment fixé sur l'épaule par un énorme diamant entouré de roses en diamant. Les escarpins de velours étaient assortis au sagum et le petit chapeau avait ses plumes blanches fixées par des rubis. Collier, médailles et bagues complétaient la parure. Avec une grâce infinie dans tous ses gestes, il saluait princes et princesses, grandes dames et demoiselles et tous s'empressaient autour de lui. Son absence avait paru longue à la cour dont il était l'idole. Il arrivait d'Italie où Henri II l'avait envoyé avec le maréchal de Bouillon pour présenter ses hommages et « prêter obédience » au nouveau pape Paul III. Pendant que le vieux maréchal contait comment son jeune compagnon avait tourné toutes les têtes des dames italiennes, celui-ci se trouvait tout à coup en présence de la duchesse de Guise et « fut tellement surpris de sa beauté qu'il ne put s'em-

pêcher de donner des marques de son admiration » (Princesse de Clèves). Il s'inclina avec cette élégance qui n'appartenait qu'à lui et lui fit un compliment comme il savait en trouver dans son âme de poète. La « plus spirituelle princesse du temps » répondit et ainsi se passa, comme dans les romans, la première entrevue de Jacques de Savoie, que la mort de son père allait l'année suivante rendre duc de Nemours, et d'Anne d'Este, duchesse de Guise. Ceux qui les virent ainsi tous deux dans tout l'éclat de leurs dix-sept ans et de leur prodigieuse beauté durent évoquer une apparition de l'Olympe si à la mode alors et je comprends M^{me} de La Fayette disant que le roi et les reines trouvèrent quelque chose de singulier à les voir ainsi. Pour la commodité de l'intrigue, M^{me} de La Fayette change les dates et nous présente un duc de Nemours qui a dix ans de plus et qui est tout aux préparatifs de son départ pour l'Angleterre, alors que ce projet n'eut lieu que sous François II.

Jacques de Savoie, né en 1531, était fils de Philippe de Savoie, frère cadet du duc Charles III de Savoie. L'arrivée inattendue au trône de France de François I^{er} changea la destinée de Philippe. Sa sœur Louise de Savoie lui fit octroyer le duché de Nemours qui vint s'ajouter à la principauté de Genevois que lui abandonnait son frère aîné. De plus, François I^{er} fit épouser à son oncle Charlotte d'Orléans. A quinze ans, Jacques de Savoie, qui avait reçu une sérieuse éducation, fut présenté à son royal cousin qui lui donna le commandement de deux cents cheval-légers. La sœur de Jacques eut sa place à la cour et y partagea la chambre de Françoise de Rohan qui y était venue

après le mariage de sa cousine Jeanne d'Albret avec laquelle elle avait été élevée. Jacques de Savoie, qui aimait tendrement sa sœur, passait chaque jour de longues heures avec elle, il causait avec Françoise de Rohan et une grande intimité régnait dans ce trio.

Jacques de Savoie ne tarda pas à gagner tous les cœurs. Voici le portrait qu'en trace Brantôme : « Ce prince fut en son temps un des plus parfaits et accomplis princes, seigneurs et gentilshommes qui furent jamais... il a été un très beau prince et de très bonne grâce, brave, vaillant, agréable, aymable et acostable, bien disant, bien escrivant, autant en rime qu'en prose, s'habillant des mieux, si que toute la cour en son temps (au moins la jeunesse) prenait tout son patron de se bien habiller sur lui.... Il estait pourveu d'un grand sens et d'esprit, ses discours beaux, ses oppinions en un conseil belles et recepvables. De plus tout ce qu'il faisait il le faisait si bien, de si bonne grâce et si belle adresse sans autrement se contraindre comme j'en ay veu qui le voulaient imiter sans en approcher, mais si naïvement que l'oneust dict que tout cela était né avecques luy.... Il estait très parfait en toutes sortes d'exercices cavalleresques si bien que, qui n'a veu M. de Nemours en ses années guayes il n'a rien veu ; et qui l'a veu le peut baptiser par tout le monde la fleur de toute chevalerie. »

Si on veut se rendre compte de la diversité et de la richesse des vêtements de ce prince de l'élégance, on n'a qu'à lire l'inventaire du château d'Annecy en 1549, à la mort de son père. Il y a là un nombre extraordinaire de vêtements en toile d'or et d'argent, en satin et en velours. Quant aux bijoux, diamants,

émeraudes, rubis, perles, colliers, bagues, médailles, boutons d'or, c'est à renoncer à en suivre l'inventaire qui fut fait à Turin après sa mort (Fonds français).

Mais revenons à notre histoire. Avec la parfaite honnêteté d'une jeune femme qui n'a rien à dissimuler, la duchesse de Guise parla avec enthousiasme à son mari du jeune prince. Le duc l'assura que sous ces dehors brillants se cachait une grande valeur et que Jacques de Savoie deviendrait illustre autrement que par sa beauté et son ajustement. Le lendemain il le lui présenta comme un jeune frère d'armes qu'elle voudrait bien aimer pour l'amour de lui. Jacques de Savoie revint souvent avec le duc de Guise, il venait même seul. Son esprit étincelant rivalisait avec celui de la duchesse ; très instruits tous deux, ils causaient des belles-lettres et des arts. De temps en temps, la duchesse essayait de le gronder un peu sur ses folies, mais il s'excusait si spirituellement que, désarmée, elle ne pouvait s'empêcher de sourire. S'il risqua, ce qui est probable, quelques paroles un peu ardentes, il fut arrêté gentiment, comme on le fait avec un enfant dont les incartades sont sans importance. Quand le duc de Guise était là, il se déridait devant cette franche gaîté et n'avait pas plus d'arrière-pensée que la duchesse. On lit souvent dans les *Mémoires* : « Un jour, chez le duc de Guise, le duc de Nemours raconta, etc. ». Un seul s'alarma peut-être, ce fut le chevalier de Guise, grand prieur depuis quelques mois, très amoureux de sa belle-sœur, ce qui ne l'empêcha pas de rester l'ami de Nemours et le compagnon de ses folies. Son frère, le futur cardinal de Guise, aimait bien aussi celle qu'il appela toujours « la mignonne,

l'amiable », mais il était trop bon vivant pour se préoccuper mal à propos. Quant au cardinal de Lorraine, son ambition l'absorbait déjà tout entier.

Anne de Guise songeait si peu à cacher ses sentiments qu'il lui arriva de quitter les vêpres (1) avec Françoise de Rohan pour aller voir le duc de Nemours jouer à la paume ou se livrer à d'autres exercices, car partout il était supérieur à tous. Les ennemis de la duchesse lui ont fait un grief de ce qui n'était que l'imprudencé d'une âme trop loyale pour voir le mal où il n'est pas. D'ailleurs Henri II « se plaisait fort quand la reyne sa femme, Madame sa sœur et les dames le venaient voir jouer » (Brantôme).

A la cour, le duc de Nemours était très empressé auprès d'Anne de Guise sans cesser d'être le chevalier de M^{lle} de Rohan. « Chaque seigneur entretenait celle qu'il aimait le mieux » et Henri II aimait les réunions après dîner et après le souper quand il n'y avait pas bal. Pour l'attirer, Catherine de Médicis réunissait autour d'elle les plus jolies femmes de la cour, parfois sans succès si nous en croyons la lettre qu'elle écrivait à la jeune duchesse de Guise : « Si vous voyez le roi, présentez-lui mes très humbles recommandations. Je voudrais être Marguerite pour le pouvoir voir. Je pense que vous aurez longtemps encore le plaisir d'être avec votre mari. Plût à Dieu que je fusse aussi bien avec le mien ! »

Quelqu'un pourtant veillait d'une affection toute paternelle sur la duchesse de Guise bien jeune pour connaître les dangers de la cour. C'était Michel de

(1) BRANTÔME : « J'ai cognu deux grandes dames, etc. ».

l'Hôpital. Il profita de ce qu'elle avait été souffrante pour lui adresser une longue épître en vers latins (1) dans laquelle il lui recommandait de continuer à plaire à son mari, de se retirer quand il n'était pas là dans le fond de sa maison pour reprendre ses belles études, car son mari nourri dans le tumulte des camps ne méprise pas les arts qu'on ne lui avait pas enseignés.

Anne de Guise ne dut pas comprendre les allusions renfermées dans cette lettre. Une femme jeune, belle et honnête ne croit pas au danger, surtout quand elle a été élevée dans une cour où les flatteries des poètes l'ont tellement habituée à être traitée de déesse que les compliments lui paraissent chose naturelle et sans importance. Son mari n'avait pu rester auprès d'elle. Dès janvier 1549 il allait pacifier la Saintonge. En août Henri II emmenait une armée pour assiéger Boulogne. Nemours était parmi les combattants et le cardinal de Lorraine, qui suivait le roi, tenait son frère au courant de toutes les nouvelles. Mieux qu'un premier ministre, François de Lorraine savait ce qui se passait en France et même au Conclave, où son frère dut se rendre si vite qu'il ne pouvait plus chevaucher que sur le bout des pieds et appuyé des mains sur l'arçon de la selle. (*Mémoires et journaux du duc de Guise*). En décembre 1549, Guise envoyé à Boulogne obligeait l'Angleterre à signer la paix. Son père mourait dans l'intervalle, le laissant chef de la maison, et son oncle le cardinal expirait aussi à quelques jours de là en revenant du Conclave.

Mais le nouveau duc de Guise n'avait pas plus de

(1) Lettre à Anne d'Este.

liberté pour se montrer fils pieux qu'époux assidu. Sa mère lui écrivait en juin : « Je voudrais bien que la visite de la frontière où vous êtes fût faite afin que vous veniez ensemble faire ce qui reste pour monsieur votre Père » (1). Il s'agissait de décider le velours pour tendre l'église, de savoir si le roi prêterait les draps d'or, si elle aurait les revenus du domaine de son mari, etc.

A ces funérailles de Claude de Lorraine, premier duc de Guise, ne purent assister beaucoup de princes, car on attendait à Saint-Germain, l'arrivée en ce monde du futur Charles IX dont la duchesse de Ferrare allait être marraine. Henri II annonça cette naissance au duc de Guise.

S'il mourait un duc de Guise, il arrivait un petit prince de Joinville qui devait être plus illustre encore que son aïeul. On le nomma Henri. La jeune duchesse allait être occupée comme le souhaitait Michel de l'Hôpital. L'année suivante, en juillet, elle avait une fille qui reçut le nom de Catherine-Marie en l'honneur de ses deux marraines, les reines de France et d'Écosse. Le cardinal de Lorraine fut bien un peu marri : il aurait préféré un second neveu. « Mais, écrivait-il à son frère, j'espère que vous recommencerez de si bonne heure que vous amenderez la faute » (2). Il se préoccupait déjà de la bien marier. M^{me} de Montpensier la vieille offrait son fils « hors de danger d'avoir frère si Dieu n'y remédie, avec 3 000 livres de rente quiste et décharge de ses sœurs ».

Le 1^{er} août Henri II, alors à Chambord, demandait

(1) *Mémoires et journaux du duc de Guise.*

(2) *Mémoires et journaux du duc de Guise.*

au duc de Guise de quitter Joinville et de venir lui parler à Fontainebleau. L'empereur d'Allemagne accusait la France de vouloir la ruine et perte de l'Allemagne, ce qui signifiait qu'il allait déclarer la guerre. Guise partait pour préparer la défense de Metz, Toul et Verdun qu'on avait conquis récemment. Le duc de Nemours, alors en Italie, eut la permission de le rejoindre. Dans les trois villes, on travailla aux fortifications. Quand Guise manquait de fonds, il prenait sur ses ressources personnelles afin que vivres et munitions soient en abondance. Il demanda pendant des mois de l'artillerie pour Metz sans en obtenir. Aux premières escarmouches, quatre pièces sur sept avaient été crevées ou éventrées et le 29 octobre, il écrivait « le peu d'assurance qu'il avait de pouvoir se servir de l'artillerie alors que les Allemands installaient la leur. Mais puisqu'il n'y a plus moyen de m'en secourir, je chercherai tous les moyens de m'en défendre jusqu'à un bel mourir » (1).

Le roi et la cour étaient à Reims. Anne de Guise s'y trouvait aussi avec son fils « le plus jolly qu'il est possible de voir. Madame ma sœur est en santé, mais en toutes les peines que vous pensez. Madame et notre petit ménage (la duchesse douairière et la petite Catherine) arrivera jeudi (2) ».

Le séjour de Joinville devenait en effet dangereux à cause de la proximité des armées ennemies. Dès le 4 novembre, Henri II se préoccupait de faire partir la reine et les dames, les ennemis étant non loin de

(1) *Mémoires et journaux du duc de Guise.*

(2) Lettre du cardinal de Lorraine (*Mémoires et journaux du duc de Guise*).

La Fère. Autour de Metz les Allemands faisaient un tel usage de leur artillerie qu'ils semblaient vouloir montrer, disait Guise, qu'ils possédaient toute la poudre d'Allemagne en leur commandement. Vers le 17 novembre pourtant, l'empereur, prévoyant que le siège serait long et difficile, parlait de paix afin que si on la refusait « il pût appeler à témoin tous les princes et villes de l'empire du refus du roi, ce qui les obligerait à cracher au bassin et entretenir son armée. » Le duc de Guise écrivait ces détails à son frère le cardinal, ajoutant « qu'il aimerait mieux être mort que parlementer ». Et il finissait : « Dites à ma femme qu'elle reverra son mari ou je mourrai en la peine. »

Pendant que les Allemands remuaient des quantités de terre, le duc de Nemours faisait des sorties et ramenait des prisonniers. Sachant que les ennemis subissaient de lourdes pertes, qu'ils avaient peu de vivres (Ils se rendent pour un pain, avait écrit Guise), on s'imaginait à la cour que l'empereur ne tarderait guère à lever le siège. Le duc de Guise écrivit : « Ne me chantez plus que l'empereur doive desloger d'ici ; tant qu'il aura de vie, il ne voudra recevoir cette honte d'en partir avant qu'il en voye la fin si les forces de notre maître ne l'y contraignent (26 décembre 1552) (1).

Nuit et jour sur la brèche, le grand chef accordait aux autres le repos qu'il se refusait, malgré les instances du roi. Nemours était venu à Paris et ne s'y ennuyait pas en compagnie d'Alphonse d'Este et

(1) *Mémoires et journaux du duc de Guise.*

de Louis de Guise qui reçut à ce moment le chapeau de cardinal.

Enfin le 9 janvier, le duc de Guise pouvait annoncer la retraite de l'armée impériale qui, de 60 000 hommes au début, était réduite à 12 000. Les Allemands avaient pu ruiner dix-huit églises ou abbayes, dans Metz, une vingtaine hors les murs, mais les défenseurs avaient tenu bon et Charles-Quint découragé levait le siège. Il abandonnait ses blessés que Guise fit soigner, ce qui parut extraordinaire, car pour la première fois, on exerçait cette charité qui ne pouvait être inventée que par un catholique français.

Pendant que le duc de Guise organisait les forces à laisser à Metz, à Verdun ou à Toul, les fêtes reprenaient à la cour où Nemours revenait dans tout l'éclat de sa beauté et de sa jeune gloire. On racontait comment, à la tête de sa compagnie, il se précipitait au milieu des Allemands, bouleversait leurs organisations, jetait l'effroi parmi eux, ramenait des prisonniers et ne perdait jamais sa gaieté. Plus élégant que jamais, il avait dans le regard ce je ne sais quoi du jeune homme qui a vu la mort, qui jouit du charme des raffinements après la vie de guerre et qui sait que c'est une simple halte, qu'il faudra repartir. L'empereur s'est retiré, mais pour préparer de nouveaux projets ; ses troupes sont encore en Picardie, l'Italie s'agite, tout annonce la bataille prochaine.

On imagine sans peine la séduction qu'exerçait Nemours que Ronsard peignait ainsi :

Je demandais à l'Oracle des Dieux
Où je pourrais trouver le Dieu des armes
Et l'autre Dieu qui se paist de nos larmes
Quand ses beaux traits nous offensent les yeux.

J'ai, ce disais-je, été en mille lieux
 Sans rencontrer ce Prince des gendarmes,
 Ni sans trouver l'autre dont les alarmes
 Blessent nos cœurs d'un mal si gracieux.

L'oracle adong d'une voix qui murmure
 Répond que Mars a changé de figure
 Et qu'autre forme a pris le Dieu d'amours;

Pour le trouver en une même place
 Va-t'en chercher le prince de Nemours
 Car l'un et l'autre habitent dans sa face.

« Il tira des dames des faveurs et bonnes fortunes plus qu'il n'en voulut et plusieurs en a-t-il refusé qui lui en eussent bien voulu départir » (Brantôme).

Le duc de Guise, le vrai triomphateur, revint enfin au milieu de février, mais n'apporta pas le même rayonnement. Il avait eu à lutter contre l'optimisme de la cour, à organiser la défense avec des moyens insuffisants, à se pourvoir de vivres pour un long siège, à tout prévoir, à veiller sur la témérité de ses jeunes compagnons et à retenir leur fougue. Son visage portait la trace des longues insomnies, des soucis constants. Au lieu de la détente dont il avait besoin, il trouvait des rapports venant non seulement de la frontière, mais du nord de l'Italie, de son gouvernement de Dauphiné ; il devait aller voir ce qui se passait en Picardie.

Pour la jeune duchesse qui l'attendait avec tant d'impatience, ce fut une épreuve qu'elle supporta avec sa grâce souriante. Elle était si débordante de jeunesse, si fière de son mari, qu'elle accueillait avec joie le duc de Nemours qui venait lui en parler. Quand on les voyait passer tous deux ou danser ensemble,

on les admirait et on n'était pas fâché de prévoir l'humiliation prochaine de ce hautain duc de Guise à qui l'on devait tant. On fit si bien que le duc ouvrit les yeux et s' alarma. Indigné, il repoussa d'abord l'accusation ! La duchesse paraissait si loyale ! Elle se montrait très attachée à lui et ne songeait pas à dissimuler sa sympathie pour le duc de Nemours. Comme le prince de Clèves, il passa par de terribles alternatives. La duchesse semblait parfaite, mais personne ne résistait à Nemours ! A qui oser demander un éclaircissement ? Le cardinal de Lorraine trouvait sa belle-sœur admirable, Antoinette de Bourbon aimait tendrement sa belle-fille, il ne pouvait rien savoir par eux. Dans une heure de découragement profond, il chargea Antoine de Bourbon, qui s'était marié en même temps que lui, de faire l'enquête nécessaire. Celui-ci s'adressa-t-il à sa femme Jeanne d'Albret ou à Françoise de Rohan, leur cousine ? Plus heureux que le prince de Clèves qu'on abusa par de fausses apparences, le duc recevait d'Antoine de Bourbon un mot un peu énigmatique « mais lettres se voient ». On avait calomnié la jeune duchesse. « Depuis qu'elle ne vous a vu, homme ne lui a été de rien. Si je vous vois, je vous en dirai davantage. » Une phrase s'applique à Nemours, on peut la traduire ainsi : « A aucun instant, il ne cessa d'être votre fidèle ami. »

François de Guise, le cœur déchargé d'une si lourde inquiétude, voulut réparer ce doute injurieux, et témoigna plus de tendresse à Anne et plus de cordialité à son jeune ami. C'était le meilleur moyen d'ailleurs de maintenir dans le devoir ces deux êtres excep-

tionnels. Pour répondre aux insinuations malveillantes, Guise attira davantage encore Nemours et pourtant le danger existait, mais d'une autre manière.

Jacques de Savoie aimait Anne de toute la puissance de son âme. La voyant si belle, si profondément honnête et si différente par conséquent des autres, si gracieuse pour tous et sachant « garder sa grandeur et sa gloire quand il fallait » (Brantôme), il lui avait voué un culte passionné, le culte qui entoure de respect l'idole. Lui qui n'admettait pas qu'on lui résistât, il se serait cru indigne d'elle si le moindre calcul eût traversé son esprit. Toujours courtois et même avec impertinence pour toutes les dames, il réservait à la duchesse le ton le plus respectueux, lui rendait l'hommage qu'elle méritait, mais avec un tact qui aurait dû empêcher toute calomnie. Dans les fêtes, il ne portait pas ses couleurs, mais choisissait celles qu'elle aimait, lui laissait voir qu'il ne tenait qu'à son appréciation ; jamais un geste, une attitude, un regard ne pouvait offenser ou même préoccuper la duchesse. Il ne l'en entourait pas moins d'une atmosphère de tendresse bien dangereuse pour une jeune femme dont le mari était sans cesse absent et ne revenait que chargé de mille préoccupations.

CHAPITRE II

LA DUCHESSE DE GUISE S'APERÇOIT DE SON PENCHANT
POUR NEMOURS. — SES EFFORTS POUR L'ÉLOI-
GNER D'ELLE.

J'ignore quel événement vint sortir Anne de sa quiétude. Elle s'aperçut avec effroi de la violence de ses sentiments pour le duc de Nemours. Une âme moins délicate se serait dit qu'après tout, il n'y avait aucun crime dans cet amour puisque jamais elle n'en avait donné de marques au prince qui lui non plus n'était pas sorti du respect le plus absolu. Elle aurait ajouté que ce mari lui avait été imposé, qu'il ne lui gardait qu'une fidélité relative et que vraiment il n'y avait pas grand mal à jouir d'une délicate affection. Mais Anne de Guise ne se laissait pas aller à de tels subterfuges. Elle avait promis de donner tout son amour à son mari, il lui devenait indifférent. Il fallait, dût-elle en être meurtrie à jamais, arracher de son cœur ce sentiment qui à son insu avait pris de si profondes racines. Elle avait une foi solide, tandis que la princesse de Clèves est une délicieuse païenne qui se complaît dans cet amour sans vouloir y céder. Or, une vraie chrétienne sait qu'il faut fuir le danger et ne pas compter sur ses forces. Mais que faire? S'éloigner de la cour? C'était impossible à cause de ses fonctions.

Montrer de la froideur au duc de Nemours? Il comprendrait ce qu'elle voulait qu'il ignorât à jamais.

Anne voulut créer de l'irrévocable et loyalement s'adressa à son mari. Agit-elle comme la princesse de Clèves? Aucun document ne l'atteste. M^{me} de La Fayette ou La Rochefoucauld pouvaient l'avoir appris de leurs grands-parents témoins de ce roman. Soixante-dix ans seulement séparent la mort d'Anne d'Este de l'apparition de la *Princesse de Clèves*. De plus, M^{me} de la Fayette était très liée avec Jeanne Baptiste de Nemours qui devint duchesse de Savoie. Cet aveu eut-il lieu à Coulommiers? Je l'ignore également. Ce que je puis dire, c'est que le duc et la duchesse de Guise devaient se rendre à quelques kilomètres de là, dans la belle abbaye de Faremoutiers dont Antoinette de Lorraine, sœur du duc, fut abbesse. Et ce fut, peut-être, en se promenant sous les arbres magnifiques ou au bord du grand étang, par ces allées qu'avaient sanctifiées les saints qu'Anne de Guise trouva l'énergie du sacrifice. Elle déclara au duc qu'elle désirait voir sa sœur Lucrèce épouser le duc de Nemours et qu'elle comptait sur lui pour décider le prince de Genevois et le duc de Ferrare. Nous pouvons deviner l'admiration qu'inspira au duc un pareil acte et la douleur qu'il ressentit en constatant que la duchesse redoutait le duc de Nemours et voulait creuser entre eux un fossé infranchissable. Il entra dans les vues de la jeune femme et ne tarda guère à parler à Nemours de ce projet qui, s'il se réalisait, resserrerait leur amitié et ne lui laissa pas ignorer que l'idée venait de la duchesse.

Au ton du duc, Nemours devina sa secrète irrita-

tion, se montra très enthousiaste d'un mariage qui lui donnerait pour frères ses meilleurs amis François de Guise et Alphonse de Ferrare, mais au fond de lui-même, il pensa que le duc le soumettait à une épreuve. Quelle ne fut pas sa stupéfaction en entendant Anne lui redire qu'elle avait suggéré à son mari l'idée qui ferait le bonheur de leur ami et de sa chère Lucrèce ! Il se demanda d'abord s'il était indifférent à la duchesse, mais à son empressement fébrile, au tremblement de sa voix, à ses yeux douloureux, il comprit qu'il était aimé, que la duchesse avait peur de cet amour. L'acte inouï de la jeune femme appelant son mari à son aide lui parut si extraordinaire qu'il sentit bien qu'elle lui devenait plus chère que jamais. Et pour la rassurer, il lui parla de la beauté de Lucrèce, de sa joie à la pensée d'obtenir, en devenant son frère, des droits à son affection, mais il sut aussi lui faire comprendre qu'en tout cela, il ne voulait que lui obéir afin qu'elle fût heureuse.

Pour lui plaire, il envoya sa demande en termes modérés au duc de Ferrare, il eut l'air de s'assurer l'appui d'Alphonse d'Este et continua à se montrer très empressé auprès de Françoise de Rohan. Anne de Guise parla de ce mariage à la reine et à d'autres, afin que le duc de Nemours se trouvât moralement engagé. Elle ne doutait pas que l'éclatante beauté de sa sœur, vraie petite-fille de Lucrèce Borgia, ne prît entièrement le cœur du prince.

Les choses traînaient en longueur. Aux observations de Guise, Nemours répliquait que le duc de Ferrare ne lui répondait pas, ce qui était offensant pour lui. En juin 1555, Guise écrivit à son beau-frère son méconten-

tement de ces retards et il terminait : « Je vous supplie y faire une fin, car j'en suis fort pressé. »

Le « J'en suis fort pressé » est amusant. Ni le duc de Ferrare, ni le duc de Nemours ne l'étaient autant. Ce dernier près d'Abbeville harcelait les ennemis.

L'année suivante, il revenait à Paris pour assister au mariage de sa sœur avec M. de Vaudemont. Comme c'était le carnaval, qu'une trêve était signée avec l'empereur, les jeux et les mascarades allèrent bon train. Henri II proposa aux seigneurs de sa cour d'aller en masque par la ville de Paris et de lutter à qui ferait le plus de folies. Ils vinrent tous au Palais. « M. de Nemours monta de course (ainsi le fallait) par le grand degré du Palais, cas étrange ! Estant ainsi précipitant, entra dans la galerie et la grand'salle du Palais, fait ses tours, promenades, courses et folies et puis vint descendre par le degré de la Sainte-Chapelle sans que le cheval jamais bronchant et rendit son maître sain et sauve dans la basse-cour. Force autres de ses compagnons de la mascarade entrèrent bien dans la salle et en sortirent. mais ce fut par le petit degré » (Brantôme).

Messieurs de Guise voulurent célébrer avec faste le mariage de leur cousin Vaudemont, mariage auquel se trouvait Charles de Lorraine, fiancé de Claude de France et Anne de Guise dut assister à de nombreux divertissements qui étaient pour elle une torture, car son mari surveillait son attitude depuis qu'elle lui avait ouvert les yeux.

Le mariage d'une demoiselle d'honneur était toujours un événement pour ses compagnes et le sujet d'un peu de jalousie. On murmura que cette alliance

n'était pas le premier lien entre les familles de Lorraine et de Nemours, on parla si bien ou plutôt si mal de la duchesse et du prince qu'il fut question de renvoyer six de ces demoiselles dans leur famille.

Nemours, dont le mariage était toujours lointain, détourna l'attention en ne quittant plus M^{lle} de Rohan. Il devint avec elle d'une telle familiarité que Catherine de Médicis, qui encourageait ses demoiselles d'honneur à être aimables avec les seigneurs, mais qui ne voulait pas d'histoires, semonça M^{lle} de Rohan, la prévint que le duc de Nemours ne l'épouserait pas et lui ordonna de garder sa dignité avec lui. Blessée de ce qu'on se permettait de lui donner une leçon, Françoise de Rohan s'afficha davantage avec le prince et, au bout de quelque temps, il ne manqua plus entre eux, comme le disait Nemours, que les cérémonies de l'Église.

Mais si pour Françoise, trop imbuë des idées nouvelles pour ne pas mépriser ces cérémonies inutiles, le don d'elle-même consacrait seul et définitivement le mariage, pour Nemours, au contraire, qui avait jusquelà aimé et estimé la jeune fille, la considérant comme une fiancée et lui écrivant les lettres les plus tendres, cette affection ne fut plus qu'une banale aventure semblable à celles dont il était coutumier. Il devint même si indifférent que Françoise n'osa pas lui avouer dans quel état il la laissait lorsqu'en janvier 1557, il partit pour l'Italie avec le duc de Guise, général en chef des troupes qui allaient secourir le pape contre les Espagnols.

Après la trêve signée avec la France, trêve par laquelle il nous abandonnait Metz, Toul et Verdun,

Charles-Quint, las de ses luttes contre la France et contre les protestants, s'était retiré dans un couvent après s'être fait faire les magnifiques funérailles que l'on sait. Son frère, élu empereur, gardait l'Autriche et l'Allemagne; son fils Philippe II était roi d'Espagne, d'Italie, des Pays-Bas, avait les riches colonies d'Amérique. Marié à la reine d'Angleterre, il restait pour la France un ennemi dangereux qu'on allait provoquer.

Guise, Nemours, Aumale, le vidame de Chartres passèrent par Ferrare, le premier décidé à en finir avec ce mariage, le second, le cœur rempli de la mélancolique image d'Anne de Guise et heureux de vivre quelques jours dans ce milieu où la duchesse avait passé son enfance. Il s'efforça loyalement d'y gagner tous les cœurs. Le duc d'Urbin désirait pour son fils, qui n'en voulait pas, la main de Lucrece, ce qui servait de prétexte aux tergiversations du duc de Ferrare.

Lucrece et Eléonore ne résistèrent pas à la séduction de Nemours. Lucrece le traita comme le fiancé de ses rêves; Eléonore, qui ne devait jamais rencontrer l'idéal qu'elle rêvait et qui n'avait pas la soumission de ses sœurs lorsqu'il s'agissait de prendre l'époux désigné par l'intérêt du moment, voua dès cette heure à Nemours une affection fraternelle qu'elle lui conserva toujours.

L'armée française opéra des merveilles en Italie. Philippe II, au lieu de secourir ses généraux, mit l'Angleterre contre nous et nous infligea la défaite de Saint-Quentin. Le duc de Guise revint en toute hâte en France, chargeant Aumale et Nemours de ramener l'armée par Ferrare. Henri II écrivit à

Nemours de presser son retour. Mais celui-ci, malade, laissa partir seul Aumale qui, le 29 septembre, lui écrivait : « M^{me} Lucrèce a montré estre fort faschée de votre maladie.... Je vous puis assurer que quand vous arriverez ici, vous y serez le très bien venu. »

Le duc de Guise, nommé lieutenant-général de France, rétablissait les affaires. Le roi d'Espagne se retirait à Bruxelles. D'Amiens, Guise allait s'emparer de Calais et de plusieurs villes du Nord. Tout alla assez bien pour qu'il pût revenir avec les ducs de Nemours et de Nevers, assister le 24 avril au mariage de sa nièce Marie Stuart avec le dauphin. Cette fois encore, il revenait comme le sauveur de la France.

La jeune dauphine avait seize ans et la seule dame de la cour qui lui fût supérieure en beauté était Anne de Guise. Comme celle-ci se serait volontiers dérobée à toutes ces fêtes où, sur l'ordre de son mari, elle devait paraître !

Entre les deux époux s'était produite une séparation morale dont nul ne devait se douter. Leur dernier enfant, Louis, naquit en 1555, peu après l'aveu imprudent de la duchesse. Ainsi, à vingt-trois ans, elle avait détruit elle-même tout son bonheur ! Non seulement, par son trop de loyauté, elle avait perdu l'affection de son mari, mais il doutait peut-être d'elle. Quelle torture pour cette jeune femme délicate qui, toujours souriante, toujours aimable, passait pour la plus heureuse femme de France ! Elle sentait qu'on devait lui attribuer l'éloignement de Nemours pour M^{lle} de Rohan et ne pouvait même plus insister pour le mariage de sa sœur.

En effet peu de temps après le départ des princes

pour l'Italie, on avait découvert l'état de Françoise de Rohan. Catherine la traita durement, la renvoya de la cour. Elle se réfugia près de sa cousine Jeanne d'Albret. Le 24 mars, elle avait un fils qu'elle nommait prince de Genevois, tandis qu'elle prenait hautement le titre de duchesse de Nemours. Antoine de Bourbon gagna Henri II à sa cause. Mais le roi voulut avant en finir avec les ennemis de la France : huit jours après le mariage du dauphin, les princes repartaient pour l'Est et pour le Nord ; Nemours se signalait au siège de Thionville et le roi d'Espagne consentait à parler de la paix. Pendant que les diplomates en discutaient les conditions, Henri II mariait sa fille Claude, fiancée depuis deux ans au duc de Lorraine. Le duc de Guise tint maison ouverte (1), fit un tournoi devant sa maison. La duchesse l'y vit paraître avec d'autres couleurs que les siennes et elle savait bien pourquoi Nemours portait du jaune et du noir.

M^{me} de La Fayette a trop bien conté les fêtes qui suivirent le traité de Cateau-Cambrésis pour que j'ose recommencer. Tout est dans Brantôme et dans la *Princesse de Clèves*.

La mort de Henri II mit les Guises au premier rang ; le duc de Nemours, qui s'était posé en admirateur de la dauphine devenue reine, était fort bien en cour aussi. Françoise de Rohan demandait vainement justice ; ni elle, ni son protecteur Antoine de Bourbon n'étaient écoutés.

C'est à ce moment que Brantôme place le projet de mariage anglais. Élisabeth d'Angleterre avait

(1) Mémoires de Rabutin.

entendu parler dans de tels termes du duc de Nemours dont la réputation était mondiale qu'elle témoignait un vif désir de le connaître. Elle laissa si bien entendre qu'il pouvait aspirer à sa main que le roi François II engagea son cousin à entreprendre cette conquête. Nemours envoya à Londres son fidèle Lignerolles. Celui-ci déclarait bientôt à son maître qu'il n'avait qu'à paraître.

Nemours fit des préparatifs royaux, s'occupa d'équiper les jeunes seigneurs qui devaient l'accompagner. Il semblait s'étourdir par les plus folles dépenses. Quand tout fut prêt, que son arrivée fut annoncée à la reine, il alla prendre congé de la duchesse de Guise. Celle-ci voyait s'éloigner pour toujours le seul ami qui l'aimât vraiment. Demi-souverain, il oublierait bientôt la triste princesse qui allait se trouver seule dans la cour brillante des Valois. N'ayant plus rien à redouter, laissa-t-elle deviner sa détresse? Sans aucune explication, Nemours déclara à tous qu'il renonçait à son projet. On s'étonna. Le roi, qui avait fourni une partie de l'équipage, eut beau le raisonner, tout fut inutile. Pour montrer sa joie et surtout pour détourner l'attention, il se remit à faire mille folies et n'eut pas grand'peine à entraîner le grand prieur (le chevalier de Guise) à sa suite.

La cour séjournait à Amboise et le duc de Nemours, très admiré de la jeune reine, était l'instigateur de toutes les fêtes. Un jour, il s'avisa de courir la bague avec le grand prieur qui s'habilla en « femme égyptienne avec une cappeline sur la tête, la robe et cotte tout de velours et taffetas fort bouffante et un petit singe sur le bras. M. de Nemours était habillé en

femme bourgeoise de ville avec son chapperon et sa robe de drap noir, et à sa ceinture une grande bourse de ménage avec un grand clavier de clefs où, pour le moins, il y avait plus de cent clefs pendantes avec la grosse chène d'argent, toujours masqué aussi. Il fit son entrée sur un très beau roussin... qui était dressé à aller à deux pas et à un saut... il ne fit que cinq sauts en cette allée du mitan du jardin d'Amboise... M. de Nemours en donna grande admiration à tout le monde... Aussi y avait-il là une dame qu'il servait et aimait fort aussi... Et ce qui était plaisant, c'était que le clavier avec sa multitude de clefs faisait un bruit comme si ce fussent été sonnettes pour l'amour des sauts du cheval... Je vis tout cela et ce fut la première fois que je vins à la cour venant d'Italie. »

On voit que dès le premier jour, Brantôme s'est informé du nom des seigneurs et qu'on n'ignorait pas à la cour l'admiration de Nemours pour la duchesse de Guise.

Pendant qu'on s'amusait ainsi, les Condé, les Châtillon conspiraient pour se débarrasser des Guises. On connaît l'affaire La Renaudie ou conspiration d'Amboise. Nemours, envoyé au-devant de certains conjurés, les fit se rendre en leur promettant la vie sauve. Mais le duc de Guise ne tint pas compte de sa parole. Nemours s'adressa à la reine, à la duchesse. François de Guise ne voulut rien entendre malgré la colère de Nemours et peut-être à cause d'elle. D'Aubigné ou Régnier de la Planche raconte que le duc obligea sa femme à assister à l'exécution des coupables. Comme elle poussait des cris d'horreur, son mari la fit taire assez rudement. Elle se sauva en sanglotant

chez Catherine de Médicis : « Je viens de voir la plus piteuse tragédie et l'effusion du sang innocent. Je ne doute pas qu'à bref délai un grand malheur ne tombe sur notre maison. »

Cette aventure dans laquelle, pour la première fois, elle prit hautement parti pour Nemours contre son mari, dut être terrible pour l'orgueilleux François de Guise. Bientôt arrivait la mort de François II ; l'avènement de Charles IX ou plutôt de Catherine de Médicis qui rendait la liberté au prince de Condé, rappelait Antoine de Bourbon et le connétable de Montmorency.

Françoise de Rohan profita de ce changement pour reprendre le procès qu'elle avait intenté dès 1559 au duc de Nemours pour qu'il l'épousât, puisqu'il l'avait promis. Ce procès dura nombre d'années. Ceux que cette histoire peu édifiante pourraient intéresser en trouveront toutes les pièces aux Fonds français (3169, 3170). Ils y verront les dépositions de Catherine de Médicis, de Marguerite duchesse de Savoie, d'Ambroise Paré, etc. Le baron de Ruble, dans un opuscule intitulé « Françoise de Rohan et le duc de Nemours », raconte tout au long ce roman en attaquant sans cesse Anne de Guise pour défendre son héroïne.

Ces procès étaient assez à la mode à la fin du xvi^e et au commencement du xvii^e siècle. Saint François de Sales écrit à une jeune fille que son fiancé vient d'abandonner : « Je vous dis de tout mon cœur, c'est-à-dire de tout ce cœur qui chérit le vôtre, que vous ne vous opiniâtriez point à plaider ; vous y consumerez votre temps inutilement et votre cœur, qui est le pis. On vous a rompu la foi donnée... celui qui l'a

rompue en a le plus grand mal... Vous ne sauriez témoigner plus de courage que de mépriser le mépris.»

Françoise de Rohan ne comprenait pas ce courage-là. Elle avait attendu que celui qu'elle considérait comme son mari revînt à elle. Le projet de mariage avec la reine d'Angleterre avait détruit ses illusions et elle aimait mieux étaler toute sa conduite devant les tribunaux que de renoncer à être duchesse de Nemours.

Le prince s'en préoccupa peu. Il faisait défaut, récusait les témoins ; celui des deux plaignants qui était condamné en rappelait, etc. D'ailleurs, d'autres soucis préoccupaient les grands chefs catholiques. Catherine de Médicis se rapprochait tellement des protestants que tout était à craindre. Guise forma avec le connétable de Montmorency, le maréchal de Saint-André un triumvirat pour la défense de la foi catholique contre l'erreur condamnée par le Concile de Trente, erreur venue d'Allemagne, qui se glissait partout puisque Guise la rencontra même chez sa mère Antoinette de Bourbon (1) qui n'y persista pas. « Toute la cour était infectée d'hérésie, raconte Marguerite de Valois dans ses Mémoires, même mon frère d'Anjou depuis roi de France, de qui l'enfance n'avait pu éviter l'impression de la malheureuse huguenoterie, qui sans cesse me criait de changer de religion, jetant souvent mes heures dans le feu et me donnant des psaumes et prières huguenotes, etc. ».

Le triumvirat et Nemours cherchèrent des remèdes à cet état de choses dangereux pour la patrie et pour

(1) Lettre du duc de Guise au cardinal de Lorraine, 25 juin 1562.

la foi. Il fut décidé que Nemours essayerait d'enlever le duc d'Anjou pour le soustraire à l'influence d'Antoine de Bourbon. Il échoua dans cette entreprise et dut se retirer précipitamment dans ses états. Catherine de Médicis se plaint amèrement de la conduite de M. de Nemours au roi d'Espagne son gendre (1).

Nemours envoya plaider sa cause par Lignerolles, son fidèle ami. On l'emprisonna sans vouloir l'entendre. Brantôme assure que Nemours fut accusé faussement d'avoir voulu enlever le frère du roi par le roi de Navarre « qui le haïssait fort à cause de M^{lle} de Rohan que ledit roi voulait qu'il épousât ».

En mai 1562, Catherine écrivait à la duchesse de Savoie que l'affaire du duc de Nemours était arrangée. Mais il ne se pressait pas de rentrer. Le triumvirat avait agi. La reine mère contraignait le duc d'Anjou « de reprendre la vraie, sainte et ancienne religion de nos pères. » (Mémoires de Marguerite de Valois). Elle donnait satisfaction aux catholiques et comme on accusait les trois grands chefs de n'avoir agi que par ambition, ils se retiraient de la cour « afin de lever toute ombre d'excuse à ceux qui en eussent voulu fonder sur leur présence. » (Acte par lequel la reine mère et le roi de Navarre déclarent que la retraite volontaire que font de la cour le duc de Guise, le connétable et le maréchal de Saint-André ne pourra porter préjudice à leur honneur).

(1) Lettres de Catherine de Médicis (comte Hector de la Ferrière)

CHAPITRE III

MORT DU DUC DE GUISE. — VAINS EFFORTS DU DUC DE NEMOURS POUR DÉCIDER LA DUCHESSE A L'ÉPOUSER.

La première guerre de religion éclata. Guise et Nemours furent immédiatement à leur poste pour défendre leur patrie et leur roi. Nemours fut envoyé en Dauphiné et dans le Languedoc où il avait contre lui le terrible baron des Adrets. Guise faisait le siège de Rouen, gagnait la bataille de Dreux et allait assiéger Orléans.

Une certaine détente avait dû se produire dans ses rapports avec la duchesse, car elle vint le rejoindre. C'est en allant la voir, le 18 février, qu'il fut blessé mortellement par Poltrot de Méré. A son arrivée près d'elle « la voyant effrayée, il la baisa, la consola et lui dit qu'il lui portait une piteuse nouvelle, mais telle qu'elle était, il la fallait recevoir de la main de Dieu et s'accorder à sa volonté, etc. ».

La duchesse ne quitta plus son mari qu'elle entourait avec la plus grande affection, mais elle était si affligée que ses forces semblaient l'abandonner. Le baron de Ruble cite ces paroles de Théodore de Bèze : « Pardonnez-moi mes infidélités comme je vous pardonne les vôtres », aurait dit le duc à sa femme. Ceci corres-

pondrait à l'accusation du prince de Clèves. Sice n'est pas une invention, Anne d'Este sut trouver les mots qui convainquent. Sa douleur immense n'était-elle pas une preuve évidente de la tendresse qu'elle avait pour son mari?

Le 22 février, arrivait le cardinal de Lorraine qui n'hésita pas à déclarer à son frère que les médecins ne conservaient guère d'espoir et qu'il fallait se disposer à recevoir chrétiennement les sacrements. Le duc le remercia, se mit à prier, se confessa, entendit la messe et, avant de communier, demanda qu'on vînt en sa chambre, appela sa femme, lui parla en secret et pria le prêtre de se retourner vers lui. Il se fit soutenir par l'évêque de Reez et, devant ses compagnons d'armes, ses frères, son fils aîné, il voulut solennellement réparer les torts qu'il avait eus envers la duchesse, lui donner en face de tous un éclatant témoignage de sa confiance afin que jamais personne ne pût dire un mot contre elle. « Misérablement éplorée, elle se composait le mieux qu'il lui était possible pour ne lui montrer l'extrême ennui qu'elle portait. »

« Ma chère et bien-aimée compagne, puisque Dieu veut que je m'en aille le premier, c'est bien raison cependant que j'ai encore le loisir, qu'à vous j'adresse mon propos... Nous avons été longuement conjointes ensemble par le saint lien de foi et d'amitié avec une entière communion de toutes choses. Vous savez que je vous ai toujours aimée et estimée autant que femme peut être sans que notre mutuelle amitié ait reçu aucune diminution tout le temps de notre mariage (Il ne pouvait mieux proclamer la fidélité de la duchesse). Je ne veux pas nier que les conseils et fra-

gilités de la jeunesse ne m'aient quelquefois conduit à chose dont vous avez pu être offensée ; je vous prie de m'en vouloir excuser et me les pardonner, si veux-je bien dire que je ne suis pas en cet endroit des plus grands pécheurs, ni aussi des moindres... mais depuis quelques années, vous savez bien avec quel respect j'ai conversé avec vous, vous ôtant toute occasion de *recevoir le moindre mécontentement du monde.* » (Lettre de l'évêque de Reez au roy. Mémoires et journaux du duc de Guise). En public, il la traita toujours parfaitement et continua son affection au duc de Nemours, ce qui fait dire au baron de Ruble qu'il favorisait les folies amoureuses de sa femme.

« Dieu m'a donné des biens : je vous en laisse la part que vous en voudrez prendre. » Il lui donnait le droit de donner ou de retrancher à ses enfants ce qu'elle voudrait et les lui recommandait fortement, prévoyant peut-être qu'elle se remarierait.

Tout le récit des derniers moments du duc de Guise est d'une incomparable beauté. Ces grands chefs qui avaient bataillé toute leur vie pour Dieu, pour le Roy, pour la France, s'humiliaient de leurs faiblesses inséparables de la nature humaine et jugeaient sévèrement leur vie avant qu'elle fût jugée par le Juge suprême.

Le désespoir d'Anne de Guise étonna et effraya tout le monde. Nul n'ignorait à la cour les nuages qui s'étaient élevés entre le duc et la duchesse, nuages que la malignité grossissait. Mais personne, sauf Nemours peut-être, ne connaissait la délicatesse de cette âme aimante et ne pouvait deviner les scrupules invraisemblables qui allaient la torturer. Elle ne

voyait plus que la grandeur d'âme de son mari à son lit de mort, se reprochait de ne l'avoir pas assez apprécié, se regardait comme une misérable indigne d'un aussi grand cœur. Elle oubliait entièrement ce qu'elle avait été dans la réalité, s'exagérait de légers torts, se répétait qu'elle était la cause de la mort de son mari puisqu'il avait été frappé en venant auprès d'elle. Ni ses beaux-frères, les deux cardinaux, ni la reine qui était venue à Orléans à la nouvelle de la blessure du duc et qui lui avait fait deux visites chaque jour ne pouvaient la sortir de cet état de violence ou de torpeur. On l'emmena sans qu'elle sût ce qu'on faisait d'elle pendant que se préparaient les somptueuses funérailles du duc. Cet état d'âme a inspiré une des plus jolies pages de la *Princesse de Clèves*.

Les amis du duc se demandaient qui pourrait avoir une influence salutaire sur la duchesse. Le jour de la mort du duc de Guise, Robertet écrivait à Nemours : « Vous avez, Monseigneur, perdu un bon ami des plus sûrs que vous aurez jamais et moi un bon maître. C'est pitié que de cette pauvre dame, car jamais on ne vit un tel deuil et a bien besoin d'être consolée et conseillée en ses affaires » (F^{ds} f^s).

Nemours connaissait trop la duchesse pour ne pas sentir que sa présence lui serait odieuse et ne ferait qu'augmenter la violence de sa douleur. D'ailleurs son devoir le retenait en Dauphiné. Il battit le baron des Adrets et eut l'habileté de le détacher du parti huguenot pour l'enrôler au service du roi « ce qu'il fit si dextrement avec belles promesses et douces paroles, comme c'était un prince fort persuasif et qui a toujours

su attirer les hommes par son gentil naturel. » (Mémoires de Castelnau).

Cependant la reine, qui en avait été priée par le duc de Guise mourant, voyant tous les grands chefs catholiques disparus, Antoine de Bourbon récemment converti, mort à Rouen, Saint-André à Dreux, Guise à Orléans, le connétable prisonnier, négocia la paix. On alla ensuite chasser les Anglais du Havre et faire proclamer la majorité du jeune roi par le parlement de Rouen.

Anne de Guise s'absorba longtemps dans sa douleur, mais finit par comprendre qu'il fallait avant tout se montrer digne de son mari et remplir ses dernières volontés. Il lui avait dit : « Je vous laisse les enfants que Dieu nous a donnés..., je vous prie par l'inviolable amitié d'entre nous deux que vous leur soyez toujours bonne mère », et elle s'enfermait dans un chagrin égoïste. Son mari était mort par trahison ; ceux qui avaient inspiré le crime vivaient heureux. Son devoir était de poursuivre les meurtriers et de s'occuper de ses fils. Elle allait retourner à la cour et ne pas permettre qu'on oubliât le sauveur de la France.

La situation financière du duc de Guise laissait fort à désirer. Pour son pays et pour son roi, il avait donné sans compter et il laissait à sa veuve « autant de dettes que de gloire ». Anne de Guise n'hésita pas à mettre un frein aux dépenses inutiles. Elle maintint un certain train de maison à son fils aîné Henri qui devait vivre à la cour et à qui Catherine de Médicis avait octroyé le gouvernement de Champagne que la mort de François de Guise laissait vacant, et fit entrer les plus jeunes au Collège de Navarre.

Quand Nemours revit la duchesse, il fut ébloui. Le malheur, loin de diminuer sa beauté, l'avait idéalisée. Sa robe noire aux grandes manches ducales garnies de cygne s'harmonisait avec les cheveux blonds ; des voiles transparents recouvraient la gorge et les épaules. Pas un bijou, sauf aux mains fines recouvertes de pierreries et, dans toute la personne, cette grâce fragile et un peu irréelle de certaines jeunes veuves dont le bonheur a été tragiquement brisé et qui continuent à vivre parce qu'il le faut, à sourire d'une façon si touchante qu'on serait tenté de s'agenouiller devant elles, à parler avec ce timbre singulier que donnent les sanglots étouffés.

Nemours contemplait la duchesse avec une grande émotion et à la voir si belle, si touchante, il rêvait plus que jamais à lui donner un bonheur auquel elle avait droit. Mais il ne se dissimulait pas que le duc de Guise était pour lui un rival plus redoutable que jamais, car la mort lui avait mis une auréole qu'il ne voulait pas détruire. Et cependant, il était trop bon psychologue pour ne pas s'apercevoir que la duchesse tenait par-dessus tout à le convaincre et à se convaincre elle-même que rien n'existait plus pour elle. Il l'approuva de vouloir intenter un procès à l'amiral de Châtillon (Coligny) que Poltrot de Méré avait accusé et à qui on appliquait la parole que Guise mourant avait prononcée après avoir supplié la reine de pardonner à Poltrot qui ne savait pas bien ce qu'il faisait : « *Et vous qui en êtes la cause, je vous suis grandement obligé : je serais bien ingrat si je ne vous remerciais puisque par votre moyen je suis voisin de l'heure où j'espère assurément m'approcher de mon*

Dieu et jouir de sa présence. » (Mémoires et journaux du duc de Guise).

L'amiral s'était défendu. Pourtant, il avait fait avertir quelques jours avant la duchesse qu'un homme se disposait à tuer son mari et il répétait : « Je n'en suis l'auteur nullement et ne l'ai point fait faire et pour beaucoup ne le voudrais avoir fait faire, mais je suis pourtant fort aise de sa mort, car nous y avons perdu un très dangereux ennemi de notre religion. » (Brantôme).

Bien qu'il ne fût pas parent du duc de Guise, Nemours obtint de la duchesse la permission de l'accompagner lorsqu'elle alla présenter sa requête au roi. Charles IX assura qu'il voulait que la justice soit ouverte et faite si bonne que Dieu et le monde en demeurent satisfaits. Le décret approuvant la requête fut signé le 26 septembre 1563; il autorisait à poursuivre en justice devant les juges des pairs de France. L'amiral réclama d'être jugé au grand Conseil, la duchesse refusa, le grand Conseil lui étant suspect. Alors l'amiral et son frère d'Andelot vinrent à Paris le 20 novembre avec une petite armée et se rendirent au Louvre. La famille de Guise se retira dans son hôtel où Nemours la suivit.

L'impossibilité d'accorder les deux partis décida Charles IX à garder la cause devant lui seul, mais comme il se sentait trop jeune et ne voulait pas altérer la tranquillité du royaume, il renvoyait le jugement à trois ans ou à telle autre date qui lui plairait. Il était jusque-là défendu aux deux parties de faire quoi que ce fût l'une contre l'autre (5 janvier 1564).

Quelle épreuve durent être pour Anne de Guise

ces jours d'intimité pendant lesquels elle se rendait compte de toute la séduction de Nemours ! Les sentiments qu'elle avait crus morts se réveillaient malgré elle. Le duc l'avait aimée assez pour ne jamais se départir du plus profond respect. Il abandonnait la cour au risque de s'aliéner l'esprit du roi et de Catherine de Médicis afin de veiller sur elle. Il était là, attentif à deviner ses moindres désirs, se prêtant aux jeux de ses enfants, s'empressant auprès d'Antoinette de Bourbon et ramenant la gaiété chez tous. Ne devait-elle pas assurer à ses fils ce protecteur si sûr ? L'aîné n'avait que treize ans ; le cardinal de Lorraine, depuis la mort de son frère, semblait anéanti ; d'ailleurs ce bon politique était de nature fort timide, poltron, il le disait lui-même et il ajoutait que s'il eût eu la vaillance et le courage de M. son frère, il eût fait parler de lui (Brantôme). Quant au cardinal de Guise, comment compter sur lui ? Très bon, il redoutait par-dessus tout les complications. Or, l'amiral tenait Charles IX sous sa puissance. Comment lutterait-elle ? La calomnie s'était attaquée à elle quand elle avait pour défenseur le plus grand capitaine de France. Et maintenant qu'elle restait seule à trente-deux ans et qu'elle était encore la plus belle personne de la cour ? Le prince était digne d'elle ; tous les Guises l'aimaient. Aucun obstacle ne se dressait donc contre le bonheur qu'elle entrevoyait. Et tout à coup, lancinante revenait cette idée : « Je l'ai aimé quand j'étais la femme du duc de Guise et cet amour a été une souffrance pour celui dont je porte le nom. » Et elle entendait la voix du duc mourant : « S'il advient que vous vous oubliez en ce dont je vous

prie, je prie mon Dieu qu'il vous en donne une forte punition pour vous faire connaître votre faute. »

La lutte continuait entre son amour et le devoir qu'elle s'imposait, et c'était une torture de tous les instants : le devoir l'emportait, mais au prix de quelles souffrances !

Nemours comptait sur le temps, le grand maître de l'oubli et se préoccupait maintenant de son procès avec Françoise de Rohan. Un peu avant la mort de Guise, les tribunaux ecclésiastiques avaient déclaré que les témoins de Françoise étaient bons. Nemours n'y avait ajouté aucune importance. Mais voici qu'après avoir adoré sans espoir pendant quinze ans la duchesse, il pouvait aspirer à sa main, et qu'un obstacle infranchissable se dressait devant lui. L'église qui a toujours pris en main la cause des faibles, venait de décider au Concile de Trente que des fiançailles seraient un empêchement à un autre mariage. Si la promesse de mariage qu'il avait pu faire en badinant était prise au sérieux, le duc n'épouserait pas Françoise de Rohan, mais il devrait renoncer à la duchesse de Guise, car ils étaient trop respectueux tous deux des décisions de l'Église pour passer outre. Nemours en appela au Parlement afin que celui-ci reconnût incompetents les témoins qui n'étaient que des serviteurs de Françoise. Celle-ci avait des amis puissants qu'elle fit agir. Le procès devint une querelle de partis.

Nemours aurait pu compter sur l'appui de Catherine de Médicis au courant de toute cette histoire. Mais elle venait de décider le voyage de son fils à

travers la France, voyage dont j'ai essayé de reconstituer une partie (1). Nemours se rendait dans son gouvernement du Lyonnais, Anne de Guise restait auprès du cardinal de Lorraine souffrant et échappait ainsi aux divertissements qui eurent lieu à Fontainebleau où la cour arriva le 31 janvier. On trouva naturel que Henri de Guise y jouât la comédie moins d'un an après la mort de son père et, sans la maladie du cardinal de Lorraine, l'éloignement de la duchesse eût paru étrange : « Les veuves sous François I^{er} dansaient et pouvaient porter toutes couleurs en jupes et en bas. » (Brantôme). L'habitude du noir et du blanc doit dater de Diane de Poitiers qui obligeait ainsi Henri II à porter le deuil de son mari, de même qu'en souvenir de ce dernier, elle donnait aux cheminées d'Anet la forme de tombeaux.

Jé n'ai pu savoir exactement où Anne de Guise rejoignit la cour, mais je suppose que ce fut en Lorraine pour le baptême du petit-fils de Catherine de Médicis. Celle-ci, sur les instances de Nemours, était intervenue auprès du premier président pour qu'on s'occupât du procès. Elle revenait à la charge le 20 mai 1564 (2). Ces démarches ne furent pas inutiles. Le Parlement déclara qu'il fallait compléter l'enquête et retourner devant les tribunaux ecclésiastiques.

J'ai raconté ailleurs (3) le séjour de la cour à Lyon où Nemours avait été l'organisateur et l'ornement des fêtes. Catherine de Médicis avait l'intention d'y

(1) *Correspondant*, 10 janvier 1916.

(2) Lettres de Catherine de Médicis au connétable de Montmorency (comte H. de la Ferrière).

(3) *Correspondant*, 10 janvier 1916.

séjourner longtemps, mais la peste qui désolait le Midi fit son apparition. Une dame de la reine de Navarre fut atteinte et mourut après quelques heures de souffrance. Le départ fut décidé immédiatement malgré les efforts de Nemours et, pour se mettre à l'abri du fléau, on se dirigea vers le bourg de Rousillon, en Dauphiné.

Nemours écrivit lettres sur lettres à la reine pour la convaincre du peu de danger qui existait à Lyon. De Crémieu (Isère) elle répond le 13 juillet : « Nous sommes ici en lieu sûr où il fait assez malplaisant et pour ce désirerays-bien qu'il eust plus à Nostre Seigneur avoir appaisé le danger qui est à Lion... Suy bien ayse que la peste s'apayse ; s'il contineue, vous nous verrez bientôt à Lion. Fayte faire diligence de tout nettoyer. »

Nemours avait parlé à Catherine de la décision du Parlement et de son désir de voir nommer par le pape une commission ecclésiastique à la tête de laquelle serait par exemple l'archevêque de Lyon, M^{gr} d'Albon. Catherine faisait faire une démarche par son ambassadeur à Rome et comme elle était un peu taquine, elle écrivait à Nemours qui l'assurait que la peste cessait : « Mon cousin set j'é pensé que vous n'eusiez grent envie de revoyr le roy et la compagnie dans Lion, je croirai set que me mendés par set porteur, mes sachant come le désirés, j'ai peur que vous vous trompiés vous-même en voyr que la moytié de set qui est ; qui me fayst vous prier de m'en mender la vérité sans passion, si vous la pouvez léser » (26 juillet) (1).

(1) Lettres de Catherine de Médicis.

La reine était trop fine pour n'avoir pas deviné la cause de la hâte qu'avait Nemours de voir bien terminer un procès dont jusque-là il se souciait si peu. A Lyon, le prince n'avait pu avoir avec la duchesse un entretien qu'elle fuyait habilement. Dix-sept mois avaient passé depuis la mort du duc ; il pouvait maintenant faire connaître ses intentions. Il se disait qu'à Roussillon, dans le vaste château du cardinal de Tournon, il lui serait plus facile d'aborder la duchesse et de la convaincre. La présence du duc Alphonse de Ferrare qui allait y arriver lui serait une aide précieuse ; Montmorency, qui avait fait casser par Rome les fiançailles de son fils avec M^{lle} de Piennes, serait là pour assurer que le cas Rohan n'était pas un obstacle et le bon Michel de l'Hôpital avec lequel Nemours voyagea de Vienne à Roussillon influencerait aussi la duchesse. Il est probable que le duc de Ferrare, prince de Chartres, joua le rôle du vidame de Chartres et favorisa à Nemours une entrevue avec sa sœur. M^{me} de La Fayette a peint cette scène avec une rare perfection. Qu'on relise ces pages d'une grande psychologie féminine, qui n'invente pas des sentiments extraordinaires et exprime simplement ceux d'une femme aimante, délicate et proche parente des héroïnes de Racine.

De cet entretien, Nemours sortit désespéré et reparti pour Lyon. Il ne tarda pas à écrire à Robertet une lettre très sombre tout en ne le mettant pas au courant de la situation. Son ami qui depuis longtemps avait deviné ses sentiments alla, sous prétexte de divertir la duchesse, lui lire cette lettre dont, pour ne pas se trahir, elle rit avec lui. Robertet, voulant montrer à

Nemours qu'il était inutile de dissimuler, lui répondit : « Monseigneur, j'ai montré votre lettre à votre Dame et elle en a bien fort ri. Et pense que d'une fois, je vous montre le chemin à vous autres amoureux qu'à la fin, vous serez marié comme je le dois être. Je ne sais quand ce sera. Mais ce ne saurait être trop tôt à mon gré » (F^{ds} f^s, 32II, f^o 8).

Le château de Roussillon pouvait donner l'illusion du Louvre, tant de grands personnages y circulaient. Le duc et la duchesse de Savoie étaient venus y rejoindre la cour ; le duc Alphonse de Ferrare y apportait son entrain et son esprit distingué ; Renée de France, sa mère, rentrée en France depuis la mort de son mari le duc Hercule d'Este, s'était décidée à quitter sa petite souveraineté de Montargis pour revoir son fils. Jeanne d'Albret était là avec le jeune roi de Navarre qui, en compagnie de Henri de Guise et du futur Henri III, allait dévaliser les pruniers dans les champs. Qui se serait douté alors de la fin tragique de ces trois princes ?

Dès le matin, le connétable de Montmorency prenait le chemin du vieux village, la tête haute, brandissant son chapelet qui faisait un cliquetis d'armes et récitant à haute voix ses patenôtres. Derrière leurs portes, les ménagères regardaient passer ce grand seigneur aux cheveux blancs ; les chiens, excités par le bruit de l'épée qui battait les cailloux et par l'allure un peu excentrique du connétable, le poursuivaient. Il les apostrophait, saisissait son épée. Malheur à la paysanne qui se montrait pour rappeler le chien ! Il l'accablait d'invectives, la menaçait de la prison, de la corde, puis, ramassant le chapelet et le livre d'heures

qui lui avaient servi de premiers projectiles, il reprenait sa route, disant avec ferveur : « *Et dimitte nobis debita nostra, sicut nos dimittimus debitoribus nostris... Et ne nos inducas in tentationem* », continuait-il avec plus de force en reprenant une nouvelle colère. Toujours priant, il arrivait aux solides remparts, gagnait l'église, assistait à la messe et, ayant rendu ses devoirs au Maître Suprême, il allait au conseil du roi par la rue devenue déserte car « on se gardait des patenôtres de M. le Connétable » (Brantôme).

J'ai raconté dans le voyage de Charles IX le séjour à Roussillon et les distractions qu'on y trouva. La mort de l'empereur d'Allemagne obligeant à un peu de sérieux, « l'escadron volant » de Catherine de Médicis trouvait les journées monotones. On avait surveillé Nemours, l'idole des dames, et découvert son entretien avec la duchesse. De son côté, Robert fut-il très discret? Par les petits chemins parfumés de menthesauvage et de thym, circula bientôt la nouvelle du prochain mariage du beau Nemours. Elle arriva jusqu'à Jeanne d'Albret qui fut révoltée. Depuis la mort de son mari, Antoine de Bourbon, elle prenait la défense de sa cousine et compagne d'enfance, Françoise de Rohan et avait décidé qu'envers et contre tous, celle ci serait duchesse de Nemours. Elle savait fort bien que Catherine de Médicis était contraire à ce projet, mais ne pouvait s'en prendre à elle, ayant grand besoin de son appui et de celui du roi pour son procès à Rome. Elle s'adressa à Renée, duchesse de Ferrare et lui fit une scène violente : elle supportait que sa fille devînt la femme du séducteur de Françoise de Rohan qui ne pouvait obtenir justice parce qu'elle

était protestante. La bonne duchesse s'indigna et Jeanne d'Albret insistant, elle interrogea sa fille qui n'eut pas grand'peine à la persuader. Ah ! non, elle ne pensait pas au mariage, elle ne voulait pas en entendre parler ! Une mère plus habile eût deviné la grande souffrance d'Anne : mais un fossé avait été creusé entre elles deux par le passage de Calvin. Jeanne d'Albret ne douta pas de la parole de la jeune duchesse dont elle connaissait la loyauté et n'en continua pas moins son enquête.

Cependant la cour quittait Roussillon le 15 août et poursuivait son voyage. Le 24 septembre, on arrivait à Avignon pour y séjourner trois semaines. Dans les différentes étapes, Jeanne d'Albret avait recommencé le siège de Renée : « Anne ne voulait pas se marier, mais Catherine de Médicis avait décidé ce mariage et elle le ferait aboutir. Anne ne pourrait résister à la volonté royale ».

La duchesse de Ferrare s'adressa alors à la reine qui put répondre en toute vérité que ni Nemours, ni Anne ne lui avaient jamais parlé de ce projet et comme Renée répétait que le bruit circulait dans la cour, la reine profita d'un jour où le roi, la duchesse de Savoie, la duchesse de Ferrare, Jeanne d'Albret et d'autres étaient réunis (Était-ce le jour où le vent soufflait si fort qu'il enlevait des pierres de la grosseur d'une noix jusqu'au visage des hommes ? [Abel Jouan]) pour demander à Anne de Guise s'il était vrai qu'elle voulût se remarier. Elle déclara nettement qu'elle voulait rester en sa viduité. La reine parut très contente (I) de cette réponse qui coupait court à tout ce que l'on racontait.

Avignon fut, je crois, la dernière étape de la duchesse Renée, du duc de Ferrare, du duc et de la duchesse de Savoie. La cour continua sa route et avec elle Anne de Guise entreprit ce voyage vers les Pyrénées que M^{me} de La Fayette fait faire à la princesse de Clèves. Après la déclaration d'Avignon, la duchesse avait besoin de l'éloignement de Nemours « pour soutenir sa résolution ». C'est ici que s'arrête le roman de M^{me} de La Fayette. La princesse de Clèves trouva dans sa retraite des Pyrénées la force de ne plus revoir Nemours et finit son existence assez rapidement dans une maison religieuse. Anne de Guise, que d'autres devoirs retenaient dans la vie, s'exposa en restant à la cour « au péril de voir Nemours et de détruire par sa présence des sentiments qu'elle voulait conserver. » (*Princesse de Clèves*).

(1) Lettre de Renée de France à Catherine de Médicis (F^{ds} f^s, 3002, f^o 81).

CHAPITRE IV

MARIAGE DU DUC DE NEMOURS ET DE LA DUCHESSE DE GUISE.

«Attendez ce que le temps pourra faire», avait dit la princesse de Clèves au duc de Nemours. Et avec M. le vidame, Nemours demeura d'accord qu'il était impossible que M^{me} de Clèves demeurât dans les résolutions où elle était. Ils convinrent néanmoins qu'il fallait suivre ses ordres...

Comme M^{me} de Clèves, Anne de Guise jugea que l'absence seule pouvait lui donner quelque force. Nemours se soumit, mais en mai 1565, nous le retrouvons avec la cour à Mont-de-Marsan. Pendant cette séparation de huit à dix mois, la duchesse de Guise avait trouvé qu'elle «sacrifiait beaucoup à un devoir qui ne subsistait que dans son imagination!» Elle savait bien d'ailleurs que c'était «une chose impossible que de résister en présence du plus aimable homme du monde qu'elle aimait et dont elle était aimée et de lui résister sur une chose qui ne choquait ni la vertu ni la bienséance» (*Princesse de Clèves*). Le duc de Nemours revenait toujours éperdument amoureux et si, par respect, il ne demandait rien, son regard éloquent parlait pour lui. Pourquoi continuer à le désespérer, à élever entre eux des obstacles imagi-

naires, alors qu'il en existait un réel et insurmontable pour le moment? A la prière de Charles IX, le pape Pie IV avait délégué sans appel à l'archevêque de Lyon le jugement du procès entre Nemours et Françoise de Rohan. La sentence pouvait être favorable à M^{lle} de Rohan. Et puis les procès étaient si longs ! La duchesse devait bien un peu d'espoir à un amour qui ne s'était laissé rebuter par aucune épreuve. La fin de la lutte intérieure qu'elle soutenait depuis des années, la perspective d'un bonheur assez lointain encore pour ne pas l'effaroucher, le doute qui subsistait calmant ses scrupules lui donnèrent un apaisement qu'elle ne connaissait plus. Avec une subtilité un peu féminine, elle confia à la Providence le soin de lui marquer où était le devoir en dirigeant les événements et elle se laissa aller à la joie d'aimer et d'être aimée. Le temps de rêve des fiançailles qu'elle avait ignoré, elle le vécut à Bayonne dans toute son intensité et le bonheur donna à sa beauté cet éclat qui fit demander à un cavalier espagnol : « Quelle est cette belle dame vêtue de deuil?... Qu'elle est bien mise, qu'elle est bien faite, que son regard est agréable ! »

Après l'entrevue de Bayonne, Charles IX continua son voyage à travers la France. Mais comme il n'y avait plus de souverains à rencontrer, il permit à Henri de Guise d'aller rejoindre son oncle, le cardinal de Lorraine. La duchesse le suivit et Nemours retourna à Lyon pour s'occuper de son procès.

En octobre, M^{gr} de Lyon déclarait que Nemours n'avait aucune obligation envers M^{lle} de Rohan. Catherine de Médicis, alors à Bourgueil, écrivait à la duchesse : « Je vous veux dire qu'il ne tiendra qu'à

vous que ne soyez mariée, car M. de Nemours a gagné son procès, est absous, de quoi je suis bien aise pour le voir hors de la peine où il était. Voilà toutes nos nouvelles ; quant à ce que mandez de vous, j'espère que soyez ici tous deux que tout s'accommodera. Pour ce, venez-vous-en et je prie Dieu vous donner ce que désirez..»

Il est probable qu'Anne de Guise lui avait parlé de la difficulté d'obtenir le consentement du cardinal de Lorraine et de Renée de France. Et puis, il y avait le fameux procès qu'elle avait intenté à Coligny et que Charles IX avait renvoyé à trois ans par décret du 5 janvier 1564.

Une autre contrariété surgit : Françoise de Rohan n'entendait pas rester sur cette condamnation. Elle en appelait au Parlement comme d'abus : la sentence avait eu lieu dans une ville dont Nemours était gouverneur ; M^{gr} d'Albon était son ami, etc. Tout était à recommencer.

Mais cette fois, Catherine de Médicis avait pris la cause en main et avait dit : « Tout s'accommodera. » Charles IX écrivit au Parlement qu'il lui défendait de s'occuper de cette affaire et qu'il la retenait devant son conseil privé.

Le 22 décembre 1565, la cour arrivait à Moulins. Le roi y manda « les premiers des Parlements et tous les plus grands princes, seigneurs et autres personnes de qualité en forme d'États particuliers » (Mémoires de Castelnau).

Le 29 janvier, Anne de Guise, le cardinal de Lorraine, le cardinal de Guise furent mis en présence de Coligny. Celui-ci jura qu'il n'était pour rien dans l'assassinat

du duc de Guise et une réconciliation solennelle eut lieu. Suivant certains auteurs, Henri de Guise n'était pas là; suivant d'autres, il garda le silence et ne promit rien. On devait s'en souvenir sept ans plus tard.

La duchesse s'était soumise à la volonté royale en renonçant à demander justice pour son mari. Elle était donc libre et Nemours n'allait pas tarder à apprendre que toutes les pièces de son jugement ayant été soumises à Rome, la sentence de Lyon était confirmée par le pape.

Il écrivit alors au cardinal de Lorraine pour lui demander la main de sa belle-sœur. Celui-ci ne tint aucun compte de la lettre. Pouvait-il supposer, après avoir vu le violent chagrin de la duchesse, qu'elle consentirait à porter un autre nom que celui de son frère? Deuxième lettre de Nemours. Le cardinal hausse les épaules devant une pareille insistance et espère que le duc comprendra cette fois son silence. Jacques de Savoie, inquiet, envoie un ambassadeur qui doit énumérer au cardinal tous les avantages de cette union. Nemours promet, s'il n'a pas d'enfants, de laisser toute sa fortune aux fils du duc de Guise. Cela devenait sérieux. La réponse du cardinal (Fds fs) est trop amusante pour que je n'en cite pas une partie :

« Après vos deux lettres, Belanton est arrivé. Il m'a dit de votre part la peine où vous étiez pour le désir que vous avez d'épouser ma sœur, ce que, Monsieur, je ne trouverai jamais étrange car Dieu l'a douée de tant de grandes et vertueuses qualités qu'elle mérite autant que personne qui fut jamais. Le vrai est, Monsieur, que je ne me suis jusques ici aperçu en aucune façon du monde qu'elle eut opinion

de se marier et vous jure, Monsieur, que jamais ne m'a parlé ni ne m'a demandé opinion, me disant plutôt la sienne que demander la mienne et n'eusse eu garde de lui conseiller autrement... ne pensant en cela qu'à la grandeur et au bien de ses enfants et à l'amitié que j'ai toujours portée à mon bon frère son mari. Ce que, je suis sûr, Monsieur, vous jugerez être raisonnable et maintenant après voir vu vos lettres et connu les grandes offres que vous avez faites à madite dame et à ses enfants, je vous suis obligé à vous faire service... »

Il répète qu'il veut savoir ce que pense sa belle-sœur car il ne veut l'empêcher ni la contrarier en quoi que ce soit.

Grande fut la surprise du cardinal devant la réponse affirmative de sa belle-sœur. Elle ne demandait pas son opinion et lui déclarait la sienne. Il tint parole et ne la contraria pas.

Pendant Charles IX, ayant réuni « des princes du sang et autres seigneurs et bon nombre de présidents et conseillers expérimentés en telles choses » et ayant pris leur avis, déclara qu'il n'y avait aucun abus dans la sentence de Lyon et en prévint Françoise de Rohan, tout en lui laissant la liberté d'en appeler au pape. Elle refusa avec hauteur de se soumettre à une autorité qu'elle ne reconnaissait pas. Pourtant, sur la chaire de saint Pierre venait de monter un pontife qui n'était accessible à aucune séduction, mais que les protestants redoutaient car il avait été grand inquisiteur et avait poursuivi impitoyablement l'hérésie.

Il ne manquait plus pour le mariage de Nemours et

d'Anne d'Este que l'autorisation de Renée de France. Ce fut Catherine de Médicis qui s'en occupa. Elle envoya le connétable de Montmorency pour traiter cette question épineuse. Il était chargé de lui dire que le roi et la reine tenaient à ce mariage et que le roi donnait 100 000 écus à Anne d'Este. « Encore que vous ne soyez ici présente, écrivait Catherine, je prendrai si bien garde et le roi mon fils aussi à son contrat de mariage qu'il n'y aura rien contre ses enfants et sera si avantageux pour elle, ceux qu'elle a et qu'elle aura après que vous aurez occasion de vous y contenter et incontinent qu'il sera passé, on le vous enverra (1). »

Je ne sais comment la duchesse de Ferrare accueillit l'ambassadeur, mais la lettre qu'elle répond à Catherine (F^{ds} f^s, 3002, f^o 81) ne marque pas précisément sa satisfaction. Elle rappelle ce qu'on a dit à Avignon. Or les mêmes raisons subsistent toujours. On donnera à sa fille « un nom tel qu'il n'y a bien ni avantage qui puisse réparer le préjudice et à tous ceux à qui elle a touché sans y épargner le roi et vous Madame et ceux de qui elle est descendue et nais et qui le sont d'elle et remémorer tant de paroles qui se devaient ensevelir sous terre du feu roi son grand-père de qui je suis nais et le roi et messieurs et mesdames vos enfants descendus et pour Votre Majesté même que je ne puis ni ne dois taire tandis que je congnaiss que Votre Majesté y peut rémédier et pourvoir étant bien certaine que ma fille n'a pas la volonté de se remarier come elle a de vous obéyr... »

Quant aux avantages que fait le roi, ils ne sont

(1) Lettre de Catherine de Médicis (Hector de la Ferrière).

rien près du nom qu'on donnera à sa fille « nom à fuir et à haïr si le mariage se fait ».

Catherine de Médicis ne se soucia ni de ce qu'on pouvait dire sur Louis XII et ses mariages, ni de la tache qui, d'après Renée pouvait rejaillir sur la famille royale et on fit le contrat en présence du roi, de la reine, du duc d'Anjou. Le cardinal de Bourbon représentait sa sœur, Antoinette de Bourbon, duchesse douairière de Guise et les deux cardinaux beaux-frères d'Anne étaient là aussi.

Renée de France, pour marquer sa désapprobation, ne donna pas un denier à sa fille (1).

Le 5 mai, le cardinal de Lorraine dit la messe de mariage et donna la bénédiction nuptiale à Nemours et à Anne de Guise dans la chapelle du château de Saint-Mor-des-Fossés. Catherine de Médicis voulant servir de mère à la duchesse tint à ce que le mariage eût lieu chez elle. Le lendemain, les deux époux partirent pour l'Italie.

Avant de continuer leur histoire, je m'arrêterai quelques instants sur les accusations dont la duchesse de Guise a été victime.

Le baron de Ruble, dans un opuscule « Françoise de Rohan et le duc de Nemours », affirme qu'avant la mort du duc de Guise, Anne d'Este n'avait plus rien à refuser au duc de Nemours et il s'appuie sur la Satire Ménippée, les libelles du temps et Brantôme.

La Satire Ménippée, dit-il, accusa Montpensier, dernier fils de la duchesse, d'être fils du duc de Nemours. Sous le nom de Montpensier, je ne vois que son

(1) Lettre de Renée de France au duc de Ferrare (F^{ds} f^s, 3002, f^o 29).

gendre plus âgé qu'elle ou le fils de ce gendre. Le dernier enfant de la duchesse fut Louis, cardinal de Guise, assassiné à Blois, et l'avant-dernier, Maine ou Mayenne.

J'ai relu la Satire Ménippée. Elle maltraite assez Catherine, duchesse de Montpensier, fille du duc et de la duchesse de Guise et acharnée ligueuse, mais elle se contente d'appeler la duchesse de Nemours la reine mère, ce qui n'incrimine en rien sa conduite.

Je sais qu'il y eut des pasquins contre la duchesse et le cardinal de Lorraine et que l'un d'eux fut remis à Nemours qui s'en courrouça fort. Mais entre partis politiques et dans cette cour où régnait la licence, la calomnie est une arme qu'on pouvait employer facilement.

Quant à Brantôme, il écrit : « J'ai connu une très grande dame et des belles du monde, laquelle vefve de frais faisait semblant ne vouloir pour son nouvel habit et estat aller les après-soupers voir la cour ni le bal ni le coucher de la reyne... renvoyait chacun ou une chacune à la danse et se retirait en une ruelle et là son amant d'autres fois bien traicté, aymé, favorisé d'elle étant en mariage, arrivait, etc. Les secondes nopces furent accomplies l'été d'après. »

L'éditeur Lalanne met en note : « Il doit s'agir ici du duc de Nemours et de la duchesse de Guise. » Le baron de Ruble transcrit : « Brantôme raconte que la duchesse de Guise recevait tous les soirs... » Ce n'est pas tout à fait : « J'ai connu une grande dame. »

Anne d'Este se remaria après *trois ans* de veuvage et les veuves qui se remarièrent à la cour au temps de Brantôme sont assez nombreuses.

Voici les idées qui me font croire à l'honnêteté de la duchesse de Guise :

1^o Si elle ne fût pas restée honnête, Nemours ne l'aurait pas épousée (Je crois que les obstacles ont fait votre constance, dit la princesse de Clèves). Il avait aimé beaucoup Françoise de Rohan et la chute de cette dernière tua en lui l'amour. La duchesse était très belle, mais elle avait trente-cinq ans, quatre enfants et une situation de fortune qui n'avait rien d'extraordinaire. Or Nemours qui avait renoncé à un trône pouvait aspirer aux plus grandes alliances. S'ils s'étaient aimés comme l'insinuent leurs ennemis, ils auraient simplement continué sans que personne se scandalisât : c'était assez l'habitude à la cour.

2^o Anne de Guise voulut faire épouser au duc sa sœur Lucrece. Il faudrait supposer à la duchesse une perversité rare que rien ne fait soupçonner dans sa vie pour mettre de l'infamie dans ce projet.

3^o Antoinette de Bourbon aima toujours tendrement sa belle-fille et n'appela plus Nemours que « mon fils ». Une mère ne pardonne pas à ceux qui ont trompé son fils.

4^o Henri de Guise, sa sœur et ses frères eurent toujours le plus affectueux respect pour leur beau-père. Il n'y a qu'à lire leurs lettres pour en être convaincu. Or, Henri de Guise avait seize ans au moment du mariage de sa mère.

5^o Les deux cardinaux de Lorraine et de Guise devinrent pour Nemours des frères très dévoués. Et certes tous deux avaient un culte pour la mémoire de leur frère François de Guise.

Mais revenons à nos héros. Françoise de Rohan

apprit avec fureur le mariage du duc. Ainsi, elles étaient deux duchesses de Nemours : l'une fêtée, appréciée ; l'autre abaissée, humiliée. Il fallait à tout prix changer les rôles et que cette orgueilleuse duchesse de Guise, si fière de sa vertu, connût à son tour la honte d'une situation fautive. Françoise n'ignorait pas que les vrais catholiques ont une grande soumission aux décisions de l'Église et que, si celle-ci déclarait nul le nouveau mariage, quel que fût leur amour, quel que fût leur désespoir d'infliger le nom d'illégitime à l'enfant qui pouvait arriver, Anne et Nemours se sépareraient. Amener seulement un doute sur la régularité de leur union était déjà leur infliger une torture.

Tout en se moquant de ce qui lui semblait une petitesse chez les catholiques qui respectent dans le mariage la grandeur du sacrement, elle voulut en profiter et envoya quelqu'un à Rome pour en appeler au pape. Catherine de Médicis apprit cette démarche et s'en émut. Le 17 mai 1566, le roi et la reine écrivaient au pape en faveur de Nemours. Catherine priait de plus M^r d'Oysel de s'occuper de cette affaire : « Vous savez comme j'ayme madicte cousine et que je serais infiniment marrye s'étant mariée de bonne foi de la veoir en peine, je vous prie accompagner les lettres que tant le Roy M. mon fils quemoy escripvons à Nostre Sainct Père de tout ce que vous cognaistrez pouvoir servir pour faire qu'il décide ce négoce le plus promptement qu'il pourra et surtout qu'il retienne à soy la cause à ce que le jugement qui interviendra soit de plus grande vertu auquel vous recommanderez de ma part le bon droit de mon dict

cousin comme de personne que le Roy M. mon fils et moi aymons infiniment », etc.

Elle ajoutait de sa main : « Je vous prie de considérer de quelle importance est ce faict et d'y faire mettre une briefve fin car le Roy mon fils a faict ce qu'il devait et n'a plus affaire de s'en mêler (1) ».

Le procès devait traîner encore de longues années. Le pape en chargea la Rote qui condamna Françoise en 1571. En 1575, Henri III lui interdit de porter le nom de Nemours. Après sa condamnation, elle en appela au pape qui approuva le jugement de la Rote. A la mort de Pie V, elle en appela à son successeur et fut encore condamnée. Il n'y eut pour la faire céder que l'intervention directe d'Anne d'Este en 1585. Elle consentit non à se désister de ses prétentions mais à signer un divorce. Anne insista auprès du roi pour qu'il lui donnât le duché de Loudun et on ne la connut plus que sous le nom de M^{me} de Garnache.

Ce procès qui dura plus de vingt ans devait faire expier à Nemours son trop de tendance à la galanterie. Pour le moment, il tâchait de l'oublier à Rome, à Ferrare qu'Anne avait voulu revoir, à Turin et enfin dans sa capitale d'Annecy où on avait fait les plus grands préparatifs pour recevoir la nouvelle princesse. Celle-ci, toute à son bonheur, n'oubliait pas ceux qu'elle avait quittés et ne voulut entrer dans sa principauté de Genevois qu'avec sa belle-mère la duchesse douairière de Guise, ses deux beaux-frères les cardinaux de Lorraine et de Guise, son fils Henri et sa fille Catherine. Le duc de Savoie qui avait mis 60.000 écus

(1) Lettre de Catherine de Médicis (Hector de la Ferrière).

dans sa corbeille de mariage, voulut accorder à Annecy une faveur exceptionnelle : il y fit transporter le Saint Suaire qu'on exposa à la vénération des fidèles.

Le chanoine Ducis, archiviste d'Annecy, raconte comment le cortège princier entra le 17 juillet dans la ville au milieu des fleurs et des guirlandes, comment la duchesse se dirigea tout d'abord vers Notre-Dame de Liesse pour y prier. L'évêque fit les honneurs de son église et du Saint Suaire, puis le cortège reprit sa marche vers la demeure seigneuriale.

A l'ancien château qui dominait fièrement Annecy avec sa couronne de créneaux, ses tours carrées, Nemours avait fait ajouter, depuis qu'il espérait y amener la duchesse, une construction élégante avec de larges fenêtres, une tourelle Renaissance, de beaux plafonds à caissons, un cadre digne enfin de celle qui devait l'occuper. C'est ce qu'on nomme maintenant le logis Nemours.

Partout des tapisseries précieuses, huit en cuir argenté (Inventaire du château), deux représentant les preux.

Les chaises de noyer étaient recouvertes en velours noir, en cuir rouge ou en autres étoffes. Les chambres étaient en velours gris avec passements d'or, en velours cramoyi et broderies d'or, en damas gris, broderies de toile d'argent, en velours noir et broderies d'argent, etc.

La salle à manger : velours noir et broderie d'argent pour le tapis de table et de buffet et pour le dais seigneurial.

Dans la salle des fêtes, le dais qui abrita Anne

d'Este était en velours cramoisi avec toile d'or, d'argent, frange d'argent et soie verte.

Les cardinaux trouvèrent la chapelle ornée de tapisseries de velours rouge avec personnages, des carreaux en velours rouge pour s'agenouiller ; chasuble, étole, manipule étaient en velours rouge garni de passements d'or.

On pouvait admirer encore des orgues magnifiques et un tableau représentant Jésus-Christ sur la croix.

Tous les vassaux et officiers du duc de Nemours accoururent présenter leurs hommages à la princesse et à son mari. M^{me} de Sales, femme du capitaine d'Annecy et enceinte à ce moment de saint François, y vint. Du plus loin qu'il l'aperçut, le duc alla au-devant d'elle, lui donna la main et la présenta à la duchesse. Qui se serait douté que l'enfant dont cette première entrée d'Anne d'Este dans Annecy faillit compromettre l'existence en précipitant son arrivée en ce monde, serait celui qui viendrait, mître en tête, au-devant d'elle pour la conduire à sa dernière demeure dans cette église qu'elle venait de visiter, qu'Annecy oublierait la belle princesse de Genevois et se glorifierait toujours de l'enfant qui allait naître, devenir un prince de l'Église et un saint?

CHAPITRE V

PREMIÈRES ANNÉES DE MARIAGE.

Quelques jours après, tous les Guises repartaient et Anne d'Este pouvait se reposer dans cette jolie ville d'Annecy dont elle était souveraine. Ni elle, ni son mari n'avaient hâte de rejoindre la cour où on ne les oubliait pas. Robertet qui avait contribué à leur bonheur leur écrivait : « Vous êtes tous deux si aises et si contents en Savoie que je n'ose vous faire plus longue lettre pour ne pas vous empêcher de la lire. » (Fds, f^s 3211).

En septembre, Catherine mandait à Anne qu'elle voudrait la voir avec son bon mari et qu'elle était un peu marrie de ce qu'elle était grosse de peur qu'elle ne revienne si tôt qu'elle avait promis.

Nemours et Anne se suffisaient et sentaient leur bonheur en sûreté dans le délicieux cadre où ils étaient venus l'abriter. Mais quand on est prince on n'a pas le droit de résider en paix dans une chaumière ou dans un palais, de se promener seul sur un lac, si charmant qu'il soit.

Vers le 15 septembre, le duc et la duchesse de Savoie venaient les visiter. On fêta beaucoup le prince suzerain. Le duc et la duchesse le reconduisirent dans

ses États, de sorte qu'en novembre Catherine de Médicis écrivait à Anne : « Mandez-moi s'il est vrai que vous êtes grosse. »

Elle l'était de six mois déjà et continuait avec Nemours la visite de leurs possessions. Partout la duchesse pouvait constater que depuis deux ou trois ans, le duc aménageait toutes choses pour elle. Dans chaque demeure, le luxe le plus raffiné attendait la princesse de Genevois.

A Gisors, à Montargis, la duchesse de Ferrare put apprécier son nouveau fils et dès ce jour, elle résolut de réparer son injustice. En la quittant, les Nemours s'installèrent à Nanteuil, près Senlis (Oise). Anne était assez souffrante et aspirait au repos ; Nemours ne la quittait pas, de sorte que Catherine de Médicis s'impatientait de cette longue absence et trouvait que les nouveaux mariés abusaient vraiment des vacances qu'elle leur avait octroyées. Le 1^{er} février, elle écrivait : « Mon cousin, faites accoucher votre femme afin que nous veniez retrouver tous deux. »

Comme on se serait amusé à la cour si la duchesse avait devancé le temps normal !

Le 9 février, Anne avait un fils dont le roi et la reine voulurent être parrain et marraine. Il porta les noms de ses deux suzerains, Charles Emmanuel. Malgré le grand tort que cette naissance faisait à ses neveux, le cardinal de Lorraine fut un des premiers à se réjouir et à féliciter Nemours.

La duchesse fut assez longue à se remettre. Catherine de Médicis s'en préoccupait. En mars, elle écrivait : « Ma cousine, j'ai vu par votre lettre que n'êtes encore si sayne que je pensais et aussi n'êtes relevée

qui m'a y fayst penser que aves été bien plus malade que de coutume. »

En rentrant à la cour, ils jouirent tous deux de la plus grande faveur. Renée de France voulut en profiter pour faire aboutir ses réclamations au sujet de ses propriétés. Elle offre à Anne de lui assurer son duché de Montargis et veut avantager tous ses petits-enfants. Sa fille la remercie avec les formules si respectueuses du temps. Elle a parlé au cardinal de Lorraine et à son mari. Comme les enfants de Nemours seront assez riches « autant ceux d'église que ceux du monde et même les filles (elle en prévoyait, semble-t-il, un certain nombre) sans que les aynés s'en pussent ressentir », elle suppliait très humblement sa mère de changer ses dispositions (F^{ds} fs). Henri, chef de la famille des Guises, fut en effet désigné comme héritier après sa mère. On reconnaît le désintéressement chevaleresque du duc de Nemours qui ne voulait pas que son mariage frustrât les enfants du duc de Guise.

La duchesse souffrante avait dicté sa lettre. Renée inquiète lui écrivit immédiatement d'avoir soin de sa santé, ce qui lui devenait difficile car le duc de Nemours était à trente-six ans atteint d'une première crise de goutte qui le faisait beaucoup souffrir. « Il a la fièvre quarte avec ce qu'il ne peut presque se soutenir, cela le rend si malaisé que c'est pitié, de façon qu'il ne bouge presque du lit. »

Anne ne le quittait que pour aller chez la reine.

En septembre, la cour se rendit à Monceaux (près Meaux) pour les chasses. Nemours étant un peu mieux suivit le roi. On apprend que les huguenots s'agitent dans toute la France, que Condé et Coligny

veulent se saisir de Charles IX pour le soustraire à l'influence des catholiques. Grande réunion du conseil dont font partie Nemours, Henri de Guise, le connétable de Montmorency, Michel de l'Hôpital. On décide de se rendre à Meaux et d'y attendre de plus amples renseignements.

Le 28 septembre, nouveau conseil. Condé et ses troupes sont du côté de Lagny. Montmorency part au-devant de lui avec une escorte. Les Suisses sont restés à Château-Thierry, on les fait venir et l'entourage de Charles IX lui conseille de s'enfermer dans Meaux. Nemours qui est au lit avec la fièvre apprend cette décision. Il se lève et se rend près du roi : « Quoi, Sire ! vous reculerez devant des sujets rebelles ? Il faut partir et vous rendre au Louvre. » Un roi de dix-sept ans aime assez l'audace. Charles IX et ses frères, malgré les prudents conseillers, partagent l'avis de Nemours qui répond de tout. Pas un homme armé à la cour. Les seigneurs sont venus sur des haquenées avec leurs costumes de cérémonie pour fêter la Saint-Michel. Les dames affolées ont oublié de changer leurs robes du soir ; elles s'entassent dans les chariots avec les bagages, les courtisans suivent.

Nemours fait placer le roi au milieu, entoure le cortège de Suisses, harangue ces derniers qui promettent de mourir avec lui et malgré les douleurs qui le tenaillent, souriant il monte à cheval.

Voici l'armée de Condé que Montmorency a laissée échapper. Un peu de flottement se produit parmi les Suisses : ils se rendent compte que s'ils résistent, ils seront tous massacrés, car ils sont en petit nombre. Alors Nemours, comme s'il partait pour un tournoi,

soulève son chapeau à plumes, salue le roi, descend de cheval, tire son épée et vient se mettre au premier rang des Suisses. Ceux-ci, électrisés par le beau geste de leur chef improvisé, se préparent à la lutte.

Condé et Coligny ont vu aussi l'élégant seigneur se disposer à combattre en simple soldat pour son roi. L'attitude de celui qu'on appelait la fleur de la chevalerie fut pour eux sans doute un secret reproche. Ils firent retirer leurs troupes, regardèrent passer le cortège et le suivirent jusqu'à Paris sans l'attaquer. Charles IX rentré au Louvre, Nemours qui avait fait à pied le long trajet était à bout de forces. Ses souverains en sûreté, il pouvait se reposer.

Il prit part pourtant à la bataille de Saint-Denis que livra Montmorency aux calvinistes. Le connétable y fut tué et il semblait que son épée revînt de droit à Nemours. Mais Catherine de Médicis supprima la dignité de connétable et fit donner le titre de lieutenant-général à son cher fils d'Anjou qui avait seize ans. Nemours devait assister le jeune prince de ses conseils. Ils poursuivent ensemble les ennemis qui se retirent en Champagne et en Lorraine ; l'armée royale s'arrête à Vitry où Catherine de Médicis rejoint son fils.

De Meaux, le cardinal de Lorraine s'était rendu à Joinville près de ses neveux. On les sentait en danger. Aumale fut envoyé avec Tavannes pour les protéger. On juge de l'angoisse de la duchesse tremblant pour ses enfants, pour son mari qu'elle sait souffrant. Elle se désespère et Nemours lui écrit : « Ma compagne, croyez s'il vous plaît ce que je vous promets devant Dieu que je plains plus vos grandes afflictions que je

ne fais les miennes qui ne sont pas petites en maladies, nécessités de donner... sans espérance de repos si je ne le vais trouver avec vous... Car si les troubles durent en France, je n'ai d'autre remède de vous dire quelque chose... Je clorai donc ma lettre pleine de larmes pour vous supplier au nom de notre bonne maîtresse et de moi d'apaiser les vôtres, priant Dieu qu'il vous en fasse la grâce. » (F^{ds} f^s, 3397).

Il avait de grandes difficultés avec le duc d'Anjou qu'il écoutait plus ou moins. On lui résistait, disait-on, par ordre de la reine. A sa femme, il racontait ses amertumes et l'impossibilité d'obtenir un résultat sérieux. La duchesse se plaignit à Catherine de Médicis revenue à la cour. La reine écrivit aussitôt au duc :

« Mon cousin, M^{me} de Nemours après m'avoir ballé une lettre de vous et l'avoir lue m'a dit que l'on vous avait dit que je avez mandé au capitaine que tînt bon contre vous et contre le pays. Je ne sais qui vous a dit cette menterie car je n'ai jamais écrit ni mandé à nul capitaine qu'il tint bon contre vous... je vous ai ballé mon fils à qui j'ai commandé croire vos conseils et ne rien faire sans cela... »

Catherine de Médicis écrit aussi au duc d'Anjou pour lui recommander de prendre conseil de Nemours et de Montpensier. La reine multiplie les témoignages de confiance envers le duc, lui fait écrire par le Roi.

« 20 décembre 1567. Mon cousin, par les lettres que le Roi mon fils vous écrit... vous pourrez assez connaître la fiance qu'il a en vous. »

« 2 janvier. Votre femme m'a dit que je vous écrive librement. »

« *Janvier 1568.* Mon fils se porte asteure bien. Je vous le mande afin que n'en soyez en poine et vous assurez que lui et moi ne vous tenons point du commun. »

Cette intervention de la reine irritait le duc d'Anjou qui voulait commander seul. Il feignait de se soumettre et continuait à contrecarrer les plans du duc de Nemours. Cette lutte de tous les instants aggrava la fatigue du duc qui fut obligé de se retirer. C'était sa seconde attaque de goutte et elle se manifestait avec une grande violence.

A trente-six ans, on se résigne difficilement aux infirmités de la vieillesse, surtout quand on est le prince le plus brillant de son époque. Jacques de Savoie essayait chaque jour un traitement nouveau, voire même les remèdes de bonne femme avec l'impatience des gens qui veulent la guérison tout de suite. Comme la plupart des hommes intelligents qui étudient chaque symptôme et en tirent les plus graves conséquences, il se désespérait et augmentait ainsi son mal. Ses amis s'en préoccupaient. La reine lui écrivait lettre sur lettre :

« Mon cousin, je suis infiniment marrie de votre mal et bien déplaisante de n'avoir plus M. de Castelleau pour vous le pouvoir envoyer afin qu'il vous fit tous les secours que je désire que vous ayes pour aistre bien tôt guéri, ce que j'espère que Dieu vous fera la grâce, mais que volyez croire le conseil des bons medesins et non de tant de gens qui ni entendent rien.

« Il faut que espériez et ne vous ennuyez de ce que avez, car cela vous ferait encore mal davantage et vous assurez que le Roi mon fils, son frère et moi, en

sommes aussi marrys que ce n'était à nous-même et nous voudrions aultant employer pour vous faire guérir que ce c'était pour un de nous et que savons bien coment regretes ne pouvoir être ici ce que nous vous prions ne vous en donner peine et ne penser qu'à vous bien guérir, etc. ».

Les nouvelles du duc continuaient à être mauvaises; Catherine lui écrit de venir à Paris où il sera mieux soigné.

En mars, elle s'adresse à la duchesse : « Mettez ordre à vos affaires afin de vous en venir où vous êtes bien désirée. Votre fils du Maine et le maréchal de Biron sont entre Loire et Loiret, etc. ».

La reine voyant le progrès des protestants signait la paix de Longjumeau (23 mars 1568). Nemours continuait à se soigner à Annecy. Le cardinal de Lorraine venait baptiser à Notre-Dame de Liesse le petit Charles-Emmanuel qui était la joie du duc et de la duchesse. On passa l'été dans ce délicieux séjour qui réussit au duc. Dès qu'il se sentit bien, il voulut aller à Lyon où il avait fort à faire. Il fallait payer ses hommes d'armes, les réorganiser car, le chancelier de l'Hôpital s'étant retiré de la cour, les protestants recommençaient une troisième guerre. La duchesse accompagna son mari et le petit prince de Genevois dont elle suivait les progrès avec la tendresse d'une jeune mère pour son premier né. Il ne lui donnait pas d'inquiétudes, car il se portait fort bien. Le voyage à Lyon ne le fatigua pas. On venait de le sevrer « il ne s'an est point senti et mange fort bien. J'espère qu'il en sera plus sain. » (Lettre à Renée de France, 8 octobre 1568. F^{ds} f^s).

Après ces détails charmants, viennent des allusions à tous les événements. La duchesse blâme Michel de l'Hôpital qu'elle aimait pourtant et ajoute : « Dieu veuille avoir pitié de nous et de ce pauvre royaume. Je suis en extrême peine de mon fils aîné qui est allé trouver Messieurs de Montpensier et de Martigues et qui sont bien près de combattre à se que M. le cardinal de Lorraine mon frère me mande. J'en suis en la plus grande peine du monde. Je n'ai fiance qu'en Dieu. »

Au mois de novembre, Charles IX écrivit au duc de Nemours que les ennemis étaient en Poitou où son frère les surveillait, mais que le grand danger était du côté du prince d'Orange qui entraît en Picardie et du duc des Deux Ponts qui pénétrait en Champagne. Il fallait se hâter de réunir le plus de troupes possible et d'aller arrêter ce dernier.

Nemours obéit et se joint au duc d'Aumale. Tous deux avaient le commandement en chef et étaient d'avis différent. Si l'on en croit Castelnau, ils ne s'entendirent pas pour livrer une bataille sérieuse et se contentèrent d'escarmouches. Nemours malade se retira ; Aumale resté seul laissa passer le duc des Deux Ponts qui s'en alla jusqu'à la Loire pour rejoindre les protestants.

On devine la colère de Charles IX et de sa mère. Tout tomba d'abord sur le duc d'Aumale qui renvoya son titre de lieutenant-général et rejeta une partie de la faute sur Nemours. La reine écrivit en janvier à la duchesse : « Ma cousine, s'il est malade, qu'il vienne pour se guérir à Paris ; s'il est guéri qu'il retourne au camp. »

Comme toujours, Nemours était allé au delà de ses

forces et cette fois la crise devait être longue et très sérieuse. Catherine de Médicis regrettait son emportement et se montrait de nouveau affectueuse. En mai, elle écrivait au duc : « Mon cousin, ayant entendu votre grande maladie... il me semble que seriez mieux secouru à Paris où nous en allons jusqu'à ce que voyons ce que fera le duc des Deux Ponts et si vous êtes guéri, j'en serai encore plus aise. »

Être soupçonné d'avoir abandonné son poste avait été pour Nemours une vraie torture. Le roi fut obligé de lui écrire pour le prier de ne penser qu'à se guérir. Tous ses amis l'assuraient de leur sympathie, de leurs bons offices auprès de Charles IX.

Encore souffrant, il se décide à venir à Paris. La cour est absente, mais la duchesse trouvera plus facilement les soins qui lui seront nécessaires dans son prochain accouchement et elle est si inquiète de la santé du duc qu'elle ne veut pas le quitter. Catherine de Médicis par les lettres les plus affectueuses s'efforce de remonter le moral de celle qu'elle a adoptée pour fille le jour du mariage ; elle la tient au courant de tout ce qui se passe, lui recommande de se soigner et quand elle apprend la naissance de la petite Marguerite de Nemours, elle n'envoie que quelques lignes pour ne pas fatiguer sa chère cousine.

CHAPITRE VI

MARIAGE DE CATHERINE DE LORRAINE. — PREMIÈRE SÉPARATION DU DUC ET DE LA DUCHESSE DE NEMOURS.

Anne de Nemours à peine remise emmène le duc à Saint-Mor, espérant que l'air de la campagne lui sera plus salubre. Aucun traitement ne réussit et tous deux se cachent leurs angoisses. Aussi la duchesse se préoccupe-t-elle peu du mariage de sa fille Catherine de Lorraine, mariage qui est à ce moment un des grands soucis du cardinal de Lorraine. Il écrit sans cesse à sa belle-sœur sur ce sujet :

« Je mets tout mon espoir en Dieu... je m'assure que vous et moi nous n'aurons pas toutes nos aises, madame. Je suis si pressé du mariage de votre fille que vous en auriez pitié et j'ai promis que votre fille aura en mariage 200 000 livres, outre les 100 000 que le roi donne. Je m'assure que vous m'approuvez et que tout se fera bien et à votre contentement et au grand bien de vos enfants... Quant aux articles du côté de M. de Montpensier, il me semble que nous avons grande occasion de nous réjouir. »

Le cardinal compte sur sa belle-sœur pour l'équipage de Henri de Guise dans cette circonstance. Il écrit à tous les parents afin que chacun contribue

dans la mesure du possible à l'établissement de Catherine de Lorraine. S'il n'y avait que la dot, mais il faut le trousseau, le mobilier, l'équipage. Que d'heures de travail et que d'insomnies représente ce mariage pour le pauvre cardinal ! Il a promis deux cent mille livres : cent mille qui seront versées le jour du mariage et cent mille qui devront être versées quatre ou cinq ans après, mais dont il faudra servir la rente en attendant. Ces conditions, il ne put les remplir. La duchesse de Nemours donnait vingt mille livres à sa fille ; le cardinal de Lorraine qui servait de père à Catherine donnait la même somme et le bon cardinal de Guise en ajoutait dix. Cela ne faisait que cinquante mille ; le cardinal offrit d'hypothéquer les cinquante mille autres sur les biens de la maison de Guise et s'engagea à en acquitter la rente. Quant au roi, c'étaient de bonnes assignations qu'il mettait dans la corbeille de la mariée.

M. de Montpensier promettait de laisser à sa femme la libre disposition de ses revenus et le cardinal comptait bien qu'elle ferait des économies, car ayant eu plus que sa part de l'héritage de son père, elle ne toucherait plus rien.

Tout le linge était donné par la duchesse douairière de Guise qui fournissait aussi les fourrures, le manteau de nuit comme on voudrait le choisir et faisait tout conduire jusqu'à Paris.

Charles IX faisait cadeau de « tout l'accoutrement de la mariée » et offrait en plus une robe et une cotte.

La duchesse de Nemours donnait à Catherine une robe et six cottes.

Le cardinal de Lorraine, une robe et une cotte.

Henri de Guise, une robe et une cotte.

Le duc de Nemours, une robe.

Ces cinq robes et ces neuf cottes étaient en beau drap de soie et en passementeries ; trois robes noires ordinaires et trois robes cramoisies étaient payées par « messieurs ses frères » Charles et Louis.

Que de choses manquaient encore et qui semblaient au cardinal du ressort de la duchesse de Nemours. Il n'osait pas les lui demander directement et faisait à la duchesse de Ferrare (F^{ds} f^s) une longue énumération de tout ce qui était encore nécessaire. En lui narrant les cadeaux de chacun, il espérait bien la décider à remplir elle aussi son devoir de grand'mère et par elle influencer sa belle-sœur.

Ainsi personne n'avait offert de basques. Catherine de Lorraine en avait de bonne qualité mais qu'elle avait portées. « S'il plaît à sa mère de lui en donner quelque accoutrement, on s'en remet à elle. Ce serait fort honorable aussi qu'elle lui donne un accoutrement en diamants, perles, émeraudes ou rubis, soit de ce qui lui appartient personnellement, soit de ce qui lui a été donné par sa belle-mère M^{me} de Guise ». Mais le cardinal n'ose pas trop y compter.

Catherine a de la vaisselle, mais il faudrait bien en ajouter pour douze cents livres.

Et puis il y a l'équipage : il faut rafraîchir la litière, la couvrir de velours, la doubler de satin cramoisi. Il y a les harnais des mulets à changer ; il faudrait un troisième mulet, quatre haquenées pour ses femmes ; il y a deux pages et deux laquais à habiller. Le tout coûtera au moins douze mille livres.

La future duchesse de Montpensier a besoin d'une

chambre : lit de velours cramoisi et damas d'or et tout l'équipage de la chambre et une tapisserie de chambre et pour porter toutes ces choses, il faudra un charroy de louage.

Le cardinal s'en rapporte à madame sa sœur mais on sent au ton de sa lettre qu'il ne compte guère sur elle.

La duchesse de Nemours trouve qu'elle a assez de soucis et traverse une crise de découragement. Une angoisse constante l'étreint ; elle s'inquiète de ses deux fils Guise et Mayenne chargés de défendre Poitiers et, malgré les nouvelles que lui donne la reine, elle est affreusement triste. L'épreuve est arrivée bien vite pour elle après la réalisation du bonheur qu'elle se reproche peut-être d'avoir accepté. Ses pressentiments ne la trompent pas : Henri de Guise est blessé à Moncontour. Elle voudrait voler vers lui. Mais comment quitter le duc si souffrant ? Celui-ci a beau continuer à sourire, à s'excuser de la meilleure grâce du monde quand la douleur trop vive lui arrache un gémissement, il ne peut que se traîner avec mille difficultés et son état semble empirer de jour en jour. Catherine de Médicis envoie au jeune duc de Guise son médecin avec ordre de lui adresser tout de suite un rapport qu'elle transmet à la duchesse :

« Il se porte très bien n'ayant point de fièvre, encore que la blessure soit sur le col du pié elle ne touche point l'os. Ai bien voulu mander en récompense de la peine que vous prenez pour mon fils. »
(10 octobre 1569).

Le duc d'Alençon, ne pouvant, à cause de sa santé délicate, suivre l'armée, avait été confié à la duchesse

de Nemours par Catherine qui savait bien que nulle part il ne serait mieux.

Le 13 octobre, la reine rassure encore Anne d'Este sur la blessure pourtant très douloureuse de son fils.

Si l'état de Henri de Guise s'améliore, celui de Nemours continue à s'aggraver et la duchesse se désespère. En vain, la reine essaye-t-elle de la remonter. Catherine de Médicis offre son médecin qui aura peut-être plus de succès et supplie qu'on n'écoute pas toutes sortes de gens. Elle recommande très affectueusement à Anne de ne pas se « donner tant de fâcherie » car elle sera malade à son tour et ne pourra entourer son mari qui a besoin d'elle. Elle en appelle à la piété de la duchesse, la prie de se consoler avec Dieu qui ne la laissera point (6 novembre 1569).

Le 11 décembre, la reine s'adresse directement au duc. Le médecin a dû se plaindre du peu de persévérance de son malade et Catherine conjure son cher cousin de continuer les remèdes commencés. Il répond : « Je me trouve bien de mes breuvages quant à l'apoplexie, mais pour les gouttes et sciatiques je ne m'aperçois point et il y a trois mois que je suis au gaïac et la salsepareille. Je suis encore si faible sur les jambes qu'il n'est de plus et ne puis demeurer à cheval, de coy je me fâche plus que d'aulture chose car je ne puis aler aux champs. »

Tout danger semblait conjuré ; il ne s'agissait plus que de suivre avec patience le traitement qui amènerait la guérison. La reine avait déjà demandé que la duchesse vînt reprendre son service de dame d'honneur à Angers où se trouvait le roi. Les Nemours faisaient la sourde oreille et Catherine ne cachait pas

son mécontentement du peu d'empressement que mettait Anne à la rejoindre. Le pauvre cardinal de Lorraine qui recevait toutes les bourrasques écrivait constamment au duc et à la duchesse. Il suppliait cette dernière de profiter de l'amitié de la reine pour Mayenne qui n'était pas encore pourvu. De plus, il était pressé de marier Catherine de Lorraine et son frère Henri de Guise.

« Je suis comme un aultre père de vos enfants ; aussi c'est ma maison et le souvenir de la vraie amitié que j'ai portée à mon frère et que je lui porterai jusqu'à ma mort cherchant une juste occasion de demander vengeance à Dieu. (Il ne se souvenait guère, semble-t-il, de la promesse de Moulins)... Ce que je travaille est pour vos enfants... Après vous, qui êtes mère, c'est moi qui porte le faix de la maison.

« Or, madame mamye, ne vous opiniâtrez point si vous m'en croyez et venez-vous en, car ce que je vous conseille est ce qui me semble le meilleur » (F^{ds} fs).

Deux ou trois jours après, nouvelle lettre : « La reine m'a commandé vous dire qu'elle désire vous voir et que si vous venez, vous serez la bienvenue. Elle saura vous loger ainsi que votre fille, elle y fera venir M. de Montpensier. »

Cette belle-sœur continuait à être une énigme pour lui. Elle était désirée à la cour, pouvait tout y obtenir et préférait son rôle de garde-malade. Certes, le cardinal de Lorraine plaignait Nemours, il lui écrivait qu'il était marry de sa goutte, il l'aimait bien, mais que venaient faire les questions de sentimentalité au milieu des grands intérêts de la maison de Guise? L'important était de pourvoir ses neveux, de marier

sa nièce qui avait dix-huit ans et qui avait hérité de l'infirmité de sa grand'mère Renée de France, de son arrière-grand'mère Anne de Bretagne. M. de Montpensier, qui avait été proposé au moment de la naissance de Catherine et qui avait alors cinquante-six ans, était un parti qu'il ne fallait pas négliger.

Anne se décida enfin à quitter son mari, car il était dangereux d'irriter la reine. D'ailleurs, dans cette cour aux sentiments mobiles, la présence était presque indispensable. Nemours le savait aussi bien qu'elle, mais n'avait pas la même ambition. Devant l'intérêt des enfants de Guise, il consentit au départ et la duchesse promit de revenir bientôt. Elle comptait sans la reine qui en avait décidé autrement. Cette belle et spirituelle duchesse réduite au rôle de garde-malade lui semblait une anomalie et Catherine trouvait qu'il fallait distraire un peu Anne de l'angoisse constante dans laquelle elle vivait. Et puis cette tendresse pour Nemours était exagérée. Après quatre ans de mariage, on peut enfin se séparer un peu. Catherine comptait pour retenir sa cousine sur la présence des cardinaux de Lorraine et de Guise, sur celle de Henri de Guise et sur le mariage de Montpensier avec Catherine de Lorraine.

La duchesse de Nemours se rendit chez son beau-frère le cardinal de Guise à Bourgueil, non loin d'Angers. C'est là qu'elle devait retrouver sa fille, là que M. de Montpensier viendrait officiellement faire sa cour. Le cardinal de Lorraine traitait avec un grand sérieux tout ce qui concernait un mariage qu'il avait préparé avec tant de diplomatie, mais la pensée de ce gendre qui avait dix-sept ou dix-huit ans de plus

qu'elle, amusait la duchesse de Nemours et elle reprenait son naturel rieur pour divertir sa fille et lui rendre peut-être le sacrifice moins pénible. Catherine savait que ce mariage lui donnait une situation qu'elle trouverait difficilement ailleurs et elle était très décidée. Mais, comme le cardinal de Guise était l'indulgence même, elle se laissait aller à son caractère ironique. On simulait l'arrivée du fiancé un peu mûr qui voulait être traité comme un jeune homme, on composait son discours. Le bon cardinal s'amusait de ces propos. Il écrivait à Nemours son regret de ne pas l'avoir à faire bonne chère avec lui et à rire du pauvre amoureux qui allait arriver : « Madame votre femme et la petite font bien les empêchées et font tout ce matin pour bisser la mariée. Quant à moi, je ferai tout mon pouvoir pour voir de quelle façon il présentera son service et ne puis penser qu'il ne le présente de haut style car Patauchon lui aura fait la leçon.

« J'espère bien qu'à la première commodité vous en aurez une bonne lettre. On a pris du Roy le jour des noces mais on ne sait pas encore si ce sera à Angers ou à Blois » (20 décembre ; F^{ds} f^s).

Charles IX avait quitté Catherine de Médicis pour revenir à Angers. Après la bataille de Moncontour, le duc d'Anjou avait obtenu de la reine qu'elle vienne le rejoindre avec le roi près de Saint-Jean d'Angély. Marguerite de Valois eut tant à souffrir de son frère qui la calomniait auprès de la reine mère que sa santé s'altéra. Le pourpre sévissant, elle l'attrapa et fut en danger. Catherine qui se sentait un peu coupable et qui venait de perdre sa seconde fille

Élisabeth d'Espagne, morte à vingt-trois ans dans des conditions mystérieuses, entoura Marguerite des plus grands soins au risque d'attraper elle-même cette maladie contagieuse. Le duc d'Anjou, soit remords, soit crainte des paroles que dans la fièvre, Marguerite pouvait proférer, ne la quittait ni jour ni nuit. Toute la cour était dans la tristesse. Le médecin du roi, celui de la reine avaient été les premières victimes du fléau. Enfin un mieux se manifesta et on se mit en route. Charles IX qui aimait tendrement sa petite sœur venait chaque soir porter sa litière jusqu'à son lit. Cette preuve d'affection qui irritait le duc d'Anjou hâta la guérison plus que tous les remèdes et le roi rassuré partit pour Angers, laissant la reine mère et sa suite revenir à plus petites étapes. Le jour de Noël, Catherine de Médicis écrivait à la duchesse qu'elle espérait la trouver à Angers auprès du roi. Elle lui amènerait son fils Henri de Guise.

Grâce aux lettres constantes de sa femme, de sa belle-fille, du cardinal de Guise, Nemours prit patience pendant un mois et suivit si bien son régime qu'il alla vraiment mieux. Il demanda à la duchesse de revenir. Elle ne pouvait le faire avant le mariage de sa fille et le retour de Catherine de Médicis. Les deux choses tardaient. La reine-mère commençait des négociations pour la paix à Collonges et voulait y faire venir le roi et la cour. Le bon cardinal se désolait, car il avait assez de Montpensier qui n'était pas d'un caractère agréable et qu'il fallait ménager jusqu'au bout. Nemours aussi commençait à se fâcher de la longue absence de sa femme qu'il voulait emmener à Annecy. Il fallait à tout prix le dissuader de cette idée

qui anéantirait tous les beaux projets du cardinal de Lorraine. L'influence charmante d'Anne d'Este sur Catherine de Médicis et sur le roi était indispensable pour le double mariage rêvé. Le bon cardinal de Guise affolé écrivit à Nemours :

« J'ai été fort aise d'avoir de vos nouvelles et même-ment que vous n'êtes point si mal comme on nous avait fait peur ici et ai grande espérance que continuant le régime que vous avez, nous ne fassions encore bonne chère ensemble et quoi qu'il y ait, si Dieu nous fait la grâce que nous ayons la paix, il ne faut point que vous preniez autre air, sinon d'être avec vos amis et serviteurs dont je me répute le plus affectionné et je m'assure que nous nous réjouirons tant que la goutte n'aura plus la hardiesse de vous venir assaillir, car je sais qu'en votre maladie, il n'y a rien de si bon que d'avoir compagnie qui plaise et ne voir rien devant vos yeux qui vous fâche.

« Quant à moi, je voudrais être si heureux que de vous y pouvoir servir. Assurez-vous que je le ferais d'aussi bon cœur que petit serviteur que vous ayez.

« Quant aux nouvelles, je m'en remets à ce que madame ma sœur vous mande, car elle sait les nouvelles que nous avons, sinon qu'on nous fait partir d'ici pour aller à Coullonges où se traite la paix. Je voudrais qu'ils la fissent bientôt et que je ne vous donnasse point la peine d'attendre jusque-là et surtout que les noces s'achèvent, car notre amoureux est le plus fâcheux qu'il est possible.

« Je voudrais que vous y fussiez pour en rire avec nous car belles noces n'ont accoutumé de se passer sans qu'il en advienne quelque bon compte dont nous

serions incontinent avertis. Priant Dieu cependant après vous avoir baisé les mains vous remettre en aussi bonne santé que le désire votre très humble et affectionné frère

« Cardinal de Guise » (F^{ds} f^s).

La paix tardant à se conclure, la reine, le duc d'Anjou, Henri de Guise, ses oncles, la duchesse de Nemours se rendirent à Angers et Nemours, dans une de ces lettres charmantes qu'il savait écrire, annonçait à sa belle-mère que le mariage de Catherine de Lorraine allait avoir lieu deux jours plus tard et que sa femme reviendrait immédiatement. Il en était si heureux qu'il se sentait complètement guéri.

La première partie de la nouvelle était vraie et son fidèle corespondant lui écrivit :

« Je suis bien aise de savoir comme votre diète vous a si bien profité et que vous vous trouvez beaucoup mieux que vous n'avez accoutumé de vous porter et voudrais bien que le Roy se résolût d'aller vers vos quartiers pour avoir ce bien que devez voir, car nous craignons qu'il ne nous mène à la Basse Bretagne et de là à ce qu'il dit au Mont Saint-Michel et qui pis est, il n'a personne qui lui puisse dire le contraire...

« Au demeurant, ma nièce a été mariée dimanche dernier et ne vîtes jamais un meilleur mari âgé que celui-là. Le bon homme a dict qu'il a fait deux fois le tour de ces noces sans hypocras ni maladie... Toutefois madame votre femme en pourrait parler plus assurément que pas un.

« Pour le mardi gras se sont faites les noces de

Lignerolles. (Celui-ci avait été écuyer et fidèle ami de Nemours. Pour lui, il était allé préparer le mariage avec Élisabeth d'Angleterre et avait réussi dans cette mission difficile. Plus tard quand Nemours, après avoir essayé d'enlever le duc d'Anjou, avait voulu rentrer en grâce, il avait expédié à la cour Lignerolles qui avait été emprisonné. Il semble que ce brave Lignerolles, si dévoué à ses amis, ait eu moins de bonheur pour lui. Sa femme, M^{lle} de la Guyonnière, « très habile fille et qui disait bien le mot » (Brantôme) semble tout à fait la mariée du mardi gras).

« A dire vérité, je ne vis jamais dame si assurée que sa femme, car elle ne fit jamais que rire disant merveille à Monsieur qui la menait à l'église et montrait bien qu'elle en savait plus qu'on ne pensait. Quant à son homme, il était infiniment étonné, tant qu'il se recommandait à tout le monde et nous y souhaitait pour avoir une part de plaisir.

« Personne ne fut à son coucher car on voyait bien que ce n'était que mine.

« Voilà en somme toutes nos nouvelles, m'assurant que madame votre femme vous mandera le surplus.

« Votre humble serviteur et meilleur frère,

« Cardinal de Guise ».

Le mariage de Catherine de Lorraine était terminé et Anne d'Este restait à la cour où ses beaux-frères la retenaient de tout leur pouvoir. Son fils Henri qui avait vingt ans avait beaucoup de succès auprès des dames et paraissait très épris de la beauté et de l'esprit de Marguerite de Valois. Le duc d'Anjou affectait de ne pouvoir se passer de lui ; il le conduisait chaque

jour chez sa sœur, l'embrassait devant elle en lui répétant : « Plût à Dieu que tu fusses mon frère ! » Mais Henri de Guise feignait de ne pas comprendre. Il attendait que le roi et la reine lui proposassent cette alliance et laissait agir sa mère et ses oncles les cardinaux.

Pendant ce temps, le duc d'Anjou persuadait à Catherine de Médicis que Marguerite n'appréciait que la famille de Lorraine, ennemie des Valois. Des ambassadeurs arrivèrent de Portugal pour demander la main de la princesse. Avant de leur répondre, il fallait l'assentiment du roi d'Espagne qui s'était opposé jusque-là au mariage de Charles IX avec la fille de l'empereur d'Autriche. Le cardinal de Guise fut choisi pour aller décider Philippe II au double mariage de Charles IX et de sa sœur.

Marguerite de Valois, se voyant persécutée à cause des Guises, avait demandé à sa sœur Claude de Lorraine de lui venir en aide. Celle-ci fit comprendre au cardinal que ni la reine ni le roi ne consentiraient au mariage de Marguerite avec Henri et elle pria le jeune duc d'enlever tout prétexte à la calomnie en se mariant. Depuis plus d'un an, on parlait de son mariage avec la belle Catherine de Clèves, veuve du prince de Porcian. Celle-ci attendait avec grande impatience de devenir duchesse de Guise. Sa grande fortune était précieuse pour le duc qu'elle appelait le non pair, tant elle le trouvait au-dessus des autres et consolait le cardinal de n'avoir pu rapprocher son neveu du trône. Le mariage eut lieu en septembre.

Pendant toute ces intrigues, le duc de Nemours, attendait vainement le retour de la duchesse. Il

constata que pour la première fois, elle se trouvait heureuse loin de lui et que ses prières, ses tendres reproches ne la touchaient nullement. Il n'insista plus et feignit de reprendre sa vie galante. La duchesse savait par expérience qu'il « n'y avait pas de femme à qui il ne puisse plaire. » Elle obtint son congé et Catherine de Médicis écrivit au duc pour s'excuser d'avoir gardé si longtemps sa femme et mit tous les torts de son côté.

La duchesse en voulait un peu à la reine du premier nuage qui s'élevait dans l'affection des deux époux. Catherine de Médicis qui n'avait pas la conscience tranquille s'inquiétait de n'avoir pas le moindre mot d'Anne. Par Henri de Guise, qui allait rejoindre sa mère le 3 mars, elle se plaignait d'être sans nouvelles et supposait que la joie de retrouver son mari guéri absorbait la duchesse. Anne restait toujours silencieuse. Trois semaines plus tard, la reine réclame encore une lettre et le 16 avril, elle écrit à la duchesse qu'elle espère bien encore la retrouver à Paris.

CHAPITRE VII

LE TASSE A PARIS. — MORT DE LA PETITE MARGUERITE DE NEMOURS.

Jacques de Savoie allait admirablement et goûtait pleinement la joie de vivre et de se retrouver le séduisant duc de Nemours. Anne, se sentant toujours très aimée, était heureuse et la vie reprenait brillante, charmante pour tous deux après l'épreuve qu'ils venaient de traverser. La légère crainte qui avait assombri leur âme les rendait plus attentifs à ne pas perdre une parcelle de leur bonheur dont les échos arrivaient à la cour.

« Je me réjouis bien de la bonne chère que je m'assure vous faites à Paris, écrivait le cardinal de Lorraine à sa belle-sœur, mais je vous en porte grande envie. Quant à nous, nous sommes ici aux crottes et au froid jusqu'aux yeux et la cour plus pleine de brouilleries que jamais parmi les dames, de façon qu'il est beau être chez soi à qui en a le moyen. Quant à la paix, aussi peu avancée que quand vous partîtes (Châteaubriand, 20 avril ; F^{ds} f^s, 3232).

La cour dut rentrer à Paris sans que les négociations pour la paix eussent abouti. Des conférences s'établirent ; Nemours y prit part et, avec son tact

parfait, adoucit les parties adverses. A Saint-Germain fut signée la paix si désirée (8 août 1570).

Le cardinal de Guise était revenu de son ambassade qui n'avait pas eu grand succès. Philippe II se réservait Anne d'Autriche dont on demandait depuis sept ans la main pour Charles IX ; il permettait à son beau-frère, et encore d'assez mauvaise grâce, d'épouser la sœur cadette Élisabeth. Il eût voulu la garder encore pour lui. Plus tard, quand ils furent veufs tous deux, elle refusa de devenir sa femme. Elle arriva bientôt à la cour de France où elle vécut fort retirée, aimant Dieu et son mari, parlant peu et toujours espagnol.

Les fêtes du mariage passées, la vie reprit pour le roi et la cour sans que la présence de cette princesse changeât quoi que ce fût.

Au mariage de Charles IX, à celui de Henri de Guise, la duchesse de Nemours parut plus brillante que jamais. Elle était d'ailleurs très en faveur à la cour et en profita pour faire donner à sa mère de nouveaux avantages. Avec cette intelligence particulière qui lui faisait réussir tout ce qu'elle entreprenait, elle découvrit dans le contrat de mariage d'Anne de Bretagne et dans celui de Renée de France des clauses qui prouvaient que Renée de France avait été lésée en faveur de sa sœur Claude. Elle trouva des papiers qui n'étaient pas connus de la duchesse de Ferrare et de ses enfants.

Par affection pour elle et pour le duc de Nemours, le roi et Catherine consentirent à ce qu'elle demandait à condition que Renée la reconnaîtrait pour son héritière. La duchesse de Ferrare signa un contrat par

lequel la principauté de Montargis et ses dépendances, bois, forêts, étangs, devaient appartenir après elle à sa fille aînée. Elle écrivit tout cela à son fils le duc Alphonse de Ferrare (F^{ds} fs, 3002, f^o 29). Elle lui rappelait que dans le voyage de 1564, elle avait vainement essayé de lui parler de l'état de ses affaires. Elle se louait d'Anne qui seule pouvait obtenir du roi « qui ne l'a fait qu'en sa faveur » que tous ses biens lui soient assurés. Aussi ne faut-il pas trouver mauvais ce qui restera à sa fille « à laquelle vous savez, je n'ai fourni aucun denier pour son mariage. Et néanmoins, j'entends en bailler à mes autres filles. D'après le contrat elle ne pourra plus rien demander en mes biens ni aux duchés de Brest, comtés de Gisors et Vernon, etc. ».

Au printemps, le duc de Nemours proposa à la duchesse qui s'était beaucoup fatiguée d'aller passer quelque temps avec lui dans leur principauté de Genevois au lieu de suivre la cour qui partait pour Blois. Elle accepta. Deux ou trois jours avant le départ, elle fut si souffrante qu'il fallut renoncer à ce projet. Elle écrivit à la reine mère son chagrin de priver son mari d'un séjour qui avait l'air de lui sourire infiniment. Catherine qui décidément ne songeait qu'à séparer ce ménage trop uni, trouva la solution : « Que le duc parte puisqu'il en a un vif désir et quand vous serez bien rétablie, venez nous rejoindre ici. » Le duc et la duchesse de Nemours ne désiraient ni l'un ni l'autre recommencer l'épreuve de l'année précédente ; ils allaient être retenus tous deux par une agréable visite : le cardinal d'Este venait chez sa sœur et il amenait Le Tasse qui depuis six ans déjà vivait à la cour de Ferrare.

Le poète italien fut ébloui de la beauté de la duchesse de Nemours qui ne le cédait en rien à ses sœurs Lucrèce et Éléonore. A la grâce italienne des princesses d'Este, Anne ajoutait la vivacité française et si, comme duchesse de Guise, elle était déjà la plus spirituelle princesse du temps, on devine ce qu'elle avait gagné encore en la compagnie du duc de Nemours, poète distingué et causeur incomparable. L'éclat que donne à une femme la plénitude du bonheur, Anne le possédait, mais elle n'avait plus le charme mélancolique que conservaient ses sœurs. Le Tasse la chanta pourtant dans de très beaux vers.

On imagine sans peine quelle compagnie choisie réunirent le duc et la duchesse autour du poète déjà célèbre. Nemours, dans la joie de la causerie et des fêtes, oublia son régime et une nouvelle crise survint. Au lieu d'accompagner Le Tasse à la cour de Charles IX, le duc et la duchesse durent partir pour Annecy. Le changement d'air n'amenant aucune amélioration, Nemours, sur le conseil des médecins, se décida à prendre les eaux de Bourbonne-les-Bains. Il en prévint sa belle-mère la duchesse de Ferrare.

« Madame. Je vous remercie très humblement de la bonne souvenance qu'il vous plaît avoir de moy en m'écrivant si souvent... C'est un des plus grands contentements que je puis avoir, car quand vous souvenez de moy et que j'ay votre bonne grâce, il me semble que je ne puis rien souhaiter davantage à part de vous voir.

« Je pars dans deux jours pour aller aux bains où l'on m'assure que je ferai un bien grand profit. J'en serais bien aise pour avoir plus de moyen de vous

faire service et d'obéir à vos commandements. Je ne serai de retour de ce pays-là qu'au mois d'octobre sur la fin et étant retourné, vous me commanderez ce qu'il vous plaira. Il y a deux mois que je ne suis sorti de la chambre ne me soutenant point encore et ai une goutte à la tête qui me tourmente fort ». (Fds fs, 3228, f^o 47).

Les eaux semblèrent opérer d'abord, ce dont Renée de France se réjouissait. Ce ne fut qu'une amélioration factice et la saison n'eut aucun résultat. Cette année-là, on ne revit pas le duc à la cour. Ses amis lui écrivaient les lettres les plus affectueuses. Elles seraient toutes à citer. En voici une :

« Mon cousin, j'ai reçu votre lettre par ce porteur avec le déplaisir d'entendre que votre indisposition continue de la façon qu'elle fait pour vous retenir par delà, absent du roi, monseigneur et de toute cette cour qui vous aime et vous priant de croire que votre retour y sera toujours aussi agréable que pourriez le désirer et de moi spécialement. Mon cousin, connaissant quelle est votre vertu et combien votre présence est utile...

« Qui me fait vous prier prendre toute peine pour vous guérir et retourner au plus tôt que vous pourrez. » (Fds fs).

Loin de retourner à Paris, il s'installait à Verneuil où il fit construire un très beau château, aménager un parc magnifique qui séduiront tellement Henri IV qu'il obtiendra de la duchesse de Nemours ce domaine pour la fille de Marie Touchet, Henriette d'Entragues, qu'il fera marquise de Verneuil.

Quand ses douleurs lui laissent un peu de répit,

Nemours trace les plans, va voir les ouvriers. Souvent dans la forêt retentissent les grandes fanfares de chasse. Cavaliers et amazones vont courre le cerf et, trop gentilhomme pour leur fausser compagnie, le maître de maison qui ne peut monter à cheval se fait traîner en voiture. Nul ne peut se douter de la souffrance intime du beau duc de Nemours devant son impuissance, de la douleur que produisent les cahots de la voiture, quand on le rencontre au détour d'une allée, souriant, courtois, veillant au plaisir de chacun, partageant la fièvre des plus intrépides afin de dissimuler la crispation involontaire des traits sous les lancinements aigus du mal qui le poursuit. Il en sera de même quand les joyeux chasseurs se réuniront autour de lui après l'hallali. On trouvera tant de charme à l'écouter que chacun emportera un souvenir inoubliable et ne pensera pas à l'énergie sauvage qu'a déployée le duc pour qu'aucun nuage ne voile ces belles journées.

En père très tendre, il s'occupait de ses enfants, commençait l'éducation de Charles-Emmanuel qui avait cinq ans, jouait avec lui et avec sa petite Marguerite dont les grands yeux profonds et le visage pâle lui donnaient de vives inquiétudes. Elle lui paraissait trop intelligente, trop sérieuse dans ses réflexions. Cette enfant se ressentait de toutes les angoisses qu'avait endurées la duchesse en l'attendant.

Anne de Nemours partageait son temps entre Verneuil et Paris où elle avait de grands procès à soutenir pour ses droits et ceux de sa mère. Il lui fallait aller d'un président à l'autre, avoir de longues conférences avec le célèbre avocat Versoris, gagner

le roi, la reine mère à sa cause. « Tout ne tient qu'à bien solliciter. » On y employait le cardinal de Lorraine qui s'excusait de ne pas réussir plus vite. « Le roi a la fièvre double tierce et qui à la fin sera une quarte. Mais je prendrai garde à la première bonne occasion qui se présentera pour votre service qui de tout temps m'oblige, encore plus de ce qu'il vous a plu de faire pour madame ma sœur que j'estime plus qui si ce fût pour moi-même et pour l'honneur et amitié que je lui porte et pour le grand bien qui doit en revenir à ses enfants, pour lesquels je vous baise les mains, etc. ». (Lettre du cardinal de Lorraine à la duchesse de Ferrare. F^{ds} f^s).

En ce temps-là, comme aujourd'hui, les hommes d'affaires n'étaient pas pressés et il arrivait à Anne de pouvoir rester un peu avec son mari et ses enfants. Ces arrêts lui étaient bien nécessaires car elle était fréquemment souffrante, ce qu'elle attribuait à sa grossesse qui fut très douloureuse. Les hommes de loi l'ayant renvoyée à la mi-carême, elle revint à Paris à cette date et cette fois ils promirent d'être prêts pour Quasimodo. Elle serait volontiers restée pour les presser un peu, mais impossible de voir le roi. « Il ne bouge des églises et ne fait guère autre chose. » Elle va donc passer la semaine sainte et les fêtes de Pâques avec son mari qui va tout à fait bien. « Le nouveau remède a réussi. » Combien de fois auront-ils tous deux cette illusion?

Le lundi de Quasimodo ramène la duchesse à Paris. M. Versoris lui apporte « un pied de haut d'écritures de sa main, mais il en faut encore autant. » C'est désespérant. A être toujours ainsi sur la route

de Paris à Verneuil, elle sent ses forces diminuer. Elle a promis d'aller voir ses enfants de Guise, mais elle renvoie ce voyage à la Pentecôte et reste à Paris pour « solliciter ». « Mon séjour icy est si nécessaire que je n'en partirais, encore qu'il y ayt assez longtems que je n'aie vu M. mon mari, n'était que mon fils de Genevois s'est trouvé mal d'une fièvre qu'il a eue avec un mal d'aureille, toutefois, Dieu mercy, ce n'est rien. Et espère, ayant été deux ou trois jours à Verneuil, m'en revenir en cette ville et poursuivre, etc. »

On est las pour elle de ces courses continuelles. Si Nemours était aussi bien qu'elle le disait, pourquoi ne lui vient-il pas en aide? Pourquoi ne paraît-il pas à la cour où de grands événements se préparaient? Peut-être voit-il avec tristesse l'accueil excessif que l'on y fait aux protestants. C'est le moment où ceux-ci semblent triompher. Coligny gouverne Charles IX, on prépare le mariage de Marguerite de Valois avec le jeune roi de Navarre. Jeanne d'Albret vient à la cour et y « paraît plus couverte de perles que jamais ». La duchesse de Nemours écrit à sa mère : « J'aurais à vous raconter beaucoup de choses qui ne se peuvent écrire. » Elle les dit à son mari qui se demande où l'on va.

La petite Marguerite de Nemours devient de plus en plus malingre. Le duc veut essayer du bon air de la Savoie pour la fortifier. Malgré le procès, ils vont tous aller s'installer dans leur charmante principauté, loin du mensonge et de la fourberie. Ils partent. La duchesse se trouve tout à coup si mal qu'elle doit s'arrêter et se séparer des siens. Après quelques jours de repos, elle apprend que Catherine de Médicis est

malade, elle se rend auprès d'elle et la soigne avec le plus grand dévouement. Au retour, elle fait une chute de coche, ce qui achève de la mettre en mauvais état. Cette fois, Renée de France use de son autorité maternelle et la recueille chez elle : elle prévient son gendre qu'elle ne la quittera plus. D'ailleurs, Anne peut à peine se mouvoir et les médecins n'ont pas caché à la duchesse de Ferrare qu'ils ne répondent ni de la vie de la mère ni de celle de l'enfant.

Cependant la fatigue du voyage, l'émotion qu'il a éprouvée de l'état de la duchesse de Nemours ont produit sur Jacques de Savoie l'effet habituel : il a une nouvelle crise. De plus, il est fort tourmenté de la santé de sa fille à qui le changement d'air ne réussit pas du tout. Ne voulant pas inquiéter sa femme, il écrit à la duchesse de Ferrare. Celle-ci donne la lettre à sa fille et s'en repent amèrement, tant Anne se désole et se reproche d'avoir abandonné son mari (Fds fs, 3228).

La pauvre Renée supplie Nemours de laisser sa femme dans l'ignorance si un malheur survenait, car elle n'est plus de force à supporter la moindre secousse. Toutes deux viennent d'en éprouver une violente de la mort de Jeanne d'Albret qui avait été prise d'une fièvre ardente et mourait si rapidement qu'on accusa la reine mère de l'avoir fait empoisonner. Elle n'avait que quarante-quatre ans et paraissait d'une santé brillante. Devant cette mort inattendue, les protestants s'émurent. Le roi de Navarre ordonna l'autopsie qui ne révéla qu'une dureté au poumon.

Jeanne d'Albret et Anne d'Este s'étaient mariées la même année et restèrent très liées jusqu'au second

mariage de la duchesse de Nemours. La disparition subite de celle qui lui rappelait ses premières années à la cour de Henri II fut d'autant plus pénible à la duchesse qu'elle se sentait très malade et qu'elle n'avait que deux ans de moins que la reine de Navarre.

Cependant les nouvelles d'Annecy continuaient à être mauvaises. Nemours, tout en cachant son état personnel à sa femme, lui parlait de leur petite Marguerite très souffrante. Anne, dans ses réponses, se préoccupait surtout de la peine qu'en éprouvait Nemours. Enfin, le 24 juin, l'enfant mourut et le chagrin du duc fut affreux. Le 3 juillet, il reçut encore une lettre de sa belle-mère lui défendant d'entretenir sa fille de la santé de Marguerite. Il lui répondit qu'il n'avait vraiment pu ne pas préparer sa femme à la fin qu'il attendait. « L'ayant vue si résolue à d'autres enfants mâles que je lui ai vu perdre (enfants du duc de Guise dont l'un, nommé François, mourut après le second mariage de sa mère. Il n'est fait mention de lui que dans une lettre où le cardinal de Lorraine annonce sa mort à sa belle-sœur [F^{ds} f^s]), je crois qu'il n'aura point de mal qu'elle le sache plus tôt que plus tard, car aussi bien, sans doute, étant malaisé de lui cacher si longtemps, je pense, madame, aller à vous si je me puis charrier seulement. (Ici une ligne effacée par le temps) et attendant si bien de vous voir et recevoir vos commandements, je vous supplierai très humblement, madame, de commander à quelqu'un de vous, de m'écrire le temps que vous pensez retourner à Paris et me recevoir s'il vous plaît en votre bonne grâce. » (F^{ds} f^s, 3228, f^o 83).

Anne de Nemours continuait donc à ne se douter

de rien. Se sentant mieux, elle avait quitté Montargis pour s'occuper de son fameux procès et elle écrivait une lettre très joyeuse à sa mère pour lui annoncer la naissance de son petit-fils de Guise qui venait de recevoir le duché de Chevreuse en présent. « Je prie Dieu, Madame, que tout ainsi qu'il vous fait aïeule, il vous fasse bisaïeule. » (F^{ds} f^s, 3230, f^o 30).

La santé du duc de Nemours ne lui permettant pas de quitter Annecy, il écrivit leur malheur à sa femme, tout en prévenant sa belle-mère qui envoya toutes les consolations possibles à Anne et lui recommanda de ne pas se laisser aller au désespoir. La lettre de Renée et le grand ébranlement que ressentit la duchesse la décidèrent « à se réjouir plus tôt qu'elle ne l'eût fait. » D'ailleurs, elle se préoccupait surtout de son mari : « Monsieur mon mari a été le plus ennuyé du monde. Vous savez, madame, que les premiers moments encore à lui qui l'a vue mourir, sont insupportables presque sans l'aide de Dieu.

« Je laisserai ce fâcheux propos pour vous dire que je suis venue coucher au Louvre pour m'ôter l'importunité des visites qui étaient un renouvellement de pleurs et ennuis pour moi. Le roi n'y est point et ne reviendra de deux jours. La reine m'a dit qu'elle n'est point encore résolue quand seront les noces et qu'elle me le dira pour vous en avertir... »

Il s'agissait du mariage de Marguerite de Valois et de Henri de Navarre ; la mort de Jeanne d'Albrôt l'avait fait retarder. Un malaise général régnait à la cour. Les protestants ne se sentaient pas en sûreté et rêvaient de s'emparer complètement du roi. Le parti des Guises, du duc d'Anjou et de la reine mère s'im-

patientait et s'effrayait de la grande influence de Coligny sur Charles IX. Henri de Guise n'avait jamais oublié le meurtre de son père : il attendait l'heure de la vengeance. Charles IX était tiraillé par les uns et par les autres.

Il est assez probable que la duchesse de Nemours n'était pas la confidente de son fils et ignorait tout ce qui se préparait.

CHAPITRE VIII

MARIAGE DE HENRI DE NAVARRE. — LA SAINT-BARTHÉLEMY. — NEMOURS REVIENT A PARIS. — LE DUC D'ANJOU EST ÉLU ROI DE POLOGNE.

Henri de Navarre, suivi de 800 gentilshommes tous en grand deuil de la reine Jeanne, arriva à la cour où il fut reçu avec beaucoup d'honneur (1). De l'évêché à Notre-Dame on se hâta de dresser un passage élevé par où devaient cheminer les princes. Le roi de Navarre et sa suite quittèrent leurs vêtements noirs et en prirent de somptueux. Marguerite de Valois était toute brillante des pierreries de la couronne, elle avait le grand manteau bleu à quatre aunes de queue porté par trois princesses.

Le cardinal de Bourbon donna la bénédiction nuptiale et les partis semblaient apaisés lorsque Coligny fut blessé. On accusa naturellement Henri de Guise qui y était pour quelque chose, mais qui avait agi de concert avec le duc d'Anjou et la reine mère. Celle-ci convainquit si bien Charles IX que la Saint-Barthélemy s'ensuivit.

Les fêtes du mariage avaient été une très grande fatigue pour la duchesse de Nemours; l'horreur de la

(1) Mémoires de Marguerite de Valois.

nuit terrible acheva de bouleverser cette âme ferme mais tendre. Si la jeune reine, enceinte elle aussi, dormit paisiblement toute la nuit, Anne d'Este fut réveillée par ceux qui se réfugièrent chez elle. Le lendemain Élisabeth d'Autriche eut la naïveté de demander : « Le roi le sait-il ? » La duchesse ne douta pas un instant que son fils aîné ne fût dans le complot. Elle se souvenait d'Amboise et savait bien que, comme son père, Henri ne pardonnait pas à ceux qui lui semblaient conspirer. De plus, elle n'ignorait pas qu'il gardait au fond du cœur le souvenir de François de Guise qu'elle semblait avoir oublié en se remariant. Il aimait beaucoup et sa mère et le duc de Nemours, leur en donnait des témoignages publics, mais il gardait fermé pour eux le coin de son âme dans lequel vivait toujours le duc François agonisant.

Quoique très souffrante, la duchesse donna l'ordre de laisser pénétrer tous les fuyards, fussent-ils se venger sur la mère de leur ennemi et de fermer l'entrée à tout assassin, même s'il se présentait au nom du duc de Guise. Elle fit rassurer les malheureux, leur dit de rester dans sa demeure qui serait pour eux un asile inviolable. Ainsi fut sauvée la fille de Michel de l'Hôpital. Celle-ci, devinant l'inquiétude de ses parents alors à la campagne, suppliait la duchesse de la laisser partir. Anne refusait, les rues étant gardées. Enfin, elle fit amener un carrosse couvert sur lequel elle fit monter les gens de sa mère et, dans l'intérieur, M^{lle} de l'Hôpital et d'autres protestants prirent place.

Devant la voiture de la duchesse de Ferrare, fille d'un roi de France, tante de Charles IX et grand-mère de Henri de Guise, tout s'écartait. Le carrosse

sortit de Paris sans encombre, se rendit jusqu'à la demeure de Michel de l'Hôpital. Le vieux chancelier n'oublia jamais celle qui avait sauvé sa fille et qui le sauva lui aussi de la haine des Guises.

Comme le pape Pie V qui, en apprenant la nouvelle de la Saint-Barthélemy, pleura amèrement, Nemours désapprouva ces meurtres inutiles. Sachant la duchesse plus souffrante, il se mit en route et arriva un soir à Paris. L'entrevue des deux époux dut être bien émouvante ! Nemours revenait sans la petite Marguerite avec laquelle il était parti quatre mois plus tôt. Anne était sous l'impression d'épouvante que lui avait donnée la Saint-Barthélemy. Renée de France, restée à Paris, n'osait se rendre à la cour et attendait avec vive impatience son gendre pour le charger de demandes plutôt délicates.

Nemours alla présenter immédiatement ses devoirs au roi et à la reine mère avant d'être obligé de s'y rendre en solliciteur. La joie de revoir la duchesse lui avait donné un air de santé qui trompa celle-ci.

Le lendemain, il allait saluer Renée de France et de son lit, Anne écrivait à sa mère que son mari n'avait pu s'y rendre la veille, mais « aujourd'hui sitôt qu'il a disné, il s'en est allé se présenter vers vous et satisfaire à ce qu'il vous a plus de lui commander. » (F^{ds} f^s).

Ce qu'il lui plaisait de commander était assez épineux. Il s'agissait d'obtenir du roi l'autorisation pour la duchesse de Ferrare de vivre en protestante et d'exercer ouvertement la religion nouvelle en ayant autour d'elle des ministres qui prêcheraient.

A Lyon déjà, en 1564, elle avait fait promettre à

Catherine de Médicis de supprimer des édits qu'on allait publier à Roussillon, la défense d'avoir autour de soi des étrangers prétendus Suisses et au fond Allemands et elles'en prévalait au moment du mariage de sa fille quand Montmorency la pria de la part de la reine de les renvoyer (F^{ds} fs, 3002, f^o 81). Depuis, la Saint-Barthélemy avait eu lieu et le roi n'avait pas ordonné un tel massacre pour que tout recommençât immédiatement.

Nemours avait trop présumé de ses forces ; le lendemain de l'entrevue avec sa belle-mère, non seulement il n'alla pas au Louvre, mais il ne put se lever, étant pris « d'une goutte universelle ». Renée ne recevant pas la réponse impatientement attendue, l'envoya chercher par M. Joseph qui semble être un parfait infirmier et qui s'installa au chevet du duc.

La reine mère vint s'informer elle-même de la cause de l'absence de Nemours et lui fit une longue visite. Il était réduit à la plus complète immobilité, mais c'était un causeur charmant. Il présenta à la reine la requête de Renée de France : « Ne me parlez plus de cela, répondit-elle. Le roi ne permettra jamais, pas même à ses frères ni à moi, d'exercer une autre religion que la sienne. Pour personne au monde, il ne cédera. La duchesse de Ferrare aime trop le roi pour lui désobéir en une chose qui lui importe tant. » Et comme Nemours insistait « elle lui en couppa la bouche toute nette avec beaucoup d'autres propos » (1).

Quand il s'agissait de faire plaisir à quelqu'un, Jacques de Savoie ne craignait pas de se compromettre.

(1) Lettre d'Anne d'Este à la duchesse de Ferrare (F^{ds} fs, 3230, i^o 2).

Après le départ de Catherine, il dicta une lettre pour elle et la lui fit porter en sollicitant une réponse. Les arguments qu'il employa étaient si bien choisis que la reine mère qui avait une grande confiance dans le jugement du duc de Nemours tenta une démarche qui ne fit qu'irriter Charles IX. Il répondit qu'il allait faire un édit obligeant tous ceux de son royaume à aller à la messe. Et il commença par y exiger la présence de son beau-frère le roi de Navarre, de la sœur de celui-ci, du prince de Condé et de ses trois frères, de la princesse de Condé et de tous les grands qui se trouvaient à la cour, et cela en présence du nonce du pape.

Anne d'Este fit porter à sa mère le récit de ces événements par M. Joseph qu'elle s'excusait d'avoir gardé si longtemps. « Monsieur mon mari mha commandé vous remercier très humblement du bien qu'il vous a pleu lui faire de lui avoir laissésilontans. Il la bien servi, il vous devra l'état en quoi il le laisse et moi aussi qui n'est guère bon au demeurant. » (F^{ds} f^s, 3230). Après lui avoir décrit l'esprit du roi, Anne supplie sa mère d'aller à la messe aussi. « J'ai crainte pour vos serviteurs et aussi que si l'on sait qu'avez quelque ministre avec vous que l'on ne leur fasse peine et vous supplie très humblement voulloir panser de ma part. J'y panserai come aussi fera monsieur mon mari pour vous servir, mais croyant que c'est une chose qu'ils ont tant résollu de ne vouloir point, non seulement le service, mais qu'ils ne veuillent résolument que tout ce qui est en ce royaume tienne leur religion et crains qu'il vous le comande. M. Josef vous dira tout plein d'autre chose. Cela me gardera

de vous faire plus longue lettre et pour fin, je prierai Dieu, madame, vous donner une santé aussi heureuse et longue vie que vous désire

« Votre très humble et très obéissante fille et servante,

« Anne Dest. » (F^{ds} f^s, 3230).

Que ces formules respectueuses du xvi^e siècle ont de charme! elles n'empêchaient pas la tendresse qu'onsent très profonde chez la duchesse de Nemours. Il est rare qu'elle se livre autant. Elle devait être bien sûre du porteur pour transmettre ainsi ses impressions. Ses lettres sont généralement d'une prudence que nous ne pouvons que regretter, car elle nous prive de beaucoup de détails que le porteur était chargé de donner.

Ni Nemours, ni sa femme n'obtinrent rien pour Renée de France. Celle-ci était de taille à tenir tête au roi et à Catherine. Son mari avait essayé de tous les moyens pour l'éloigner du protestantisme et n'avait pas réussi. Charles IX, son petit-neveu et son filleul, ne devait pas être plus heureux.

Le duc de Nemours alla prendre l'air quelques jours à Verneuil; la duchesse ne put le suivre, tant il lui était difficile de se mouvoir. Devenue énorme, elle donnait des inquiétudes à tous et ne se préoccupait que de l'état de son mari. Si elle restait un jour sans nouvelles de lui, elle s'affolait et envoyait un laquais en chercher (F^{ds} f^s, 3228, f^o 99). Il revint dès qu'il fut mieux et le 2 novembre, la duchesse avait un fils superbe : Henri de Saint-Sorlin.

Catherine de Médicis annonça elle-même à Renée

de France l'arrivée de ce beau et gros fils. Elle aussi venait d'être grand'mère. La reine Élisabeth avait une fille.

On félicita le duc non seulement d'avoir un fils, mais d'avoir pu « conserver la mère, ce qui n'est pas peu au péril où tout le monde la jugeait être dans sa grosseur extraordinaire. » (F^{ds} fs).

La duchesse semble s'être remise assez vite ; elle garda pourtant des rages de dents qui ne la quittaient pas et pour lesquelles elle demandait à sa mère une eau qu'on appliquait sur la dent. Ce devait être l'eau que la reine d'Espagne envoya à Brantôme et qui le guérit si bien.

Au lieu de reprendre son service à la cour comme elle l'espérait, Anne d'Este fut de nouveau garde-malade de son mari. « Son fils, écrivait-elle à Renée de France, lui a servi de médecin et a souvent allégé ses maux. Il le tient presque toujours tout nu couché auprès de lui. Il semble que le Seigneur l'ait fait pour lui faire passer le temps... Quant à Massimilian (Charles-Emmanuel qui avait cinq ans), il cause encore plus que jamais. Et vous les souhaite tous deux une heure le jour pour vous faire passer le temps. » (F^{ds} fs).

En dépit de sa tendresse paternelle, Nemours trouvait le temps long. Son beau-fils, Henri de Guise, arrivant à Paris, il voulut aller au-devant de lui. Ce fut une imprudence et les médecins lui interdirent le séjour au Louvre avant qu'il ait changé d'air. Il partit pour Verneuil décidé à revenir pour Noël et la duchesse alla reprendre son service au Louvre et y loger. Elle avait beaucoup à solliciter : son fameux

procès n'était pas terminé. Son oncle, le grand cardinal d'Este, étant mort, elle demandait que tous les bénéfices dont il jouissait en France fussent octroyés à son frère, le cardinal Luigi. Elle était vraiment d'un dévouement inlassable pour les siens et avait bien raison de se plaindre plus tard de leur peu de reconnaissance.

Au début de l'année 1673, le duc de Nemours alla achever sa cure d'air à Annecy ; il emmenait son fils aîné. La duchesse de Ferrare offrit de se charger du petit Henri bien jeune pour voyager. Mais le duc de Nemours n'aimait pas à se séparer longtemps de ses enfants et le nouveau-né devait aller rendre hommage à son suzerain le duc de Savoie qui venait de lui octroyer le comté de Saint-Sorlin. Il fut donc emmené par la duchesse et il suivit ses parents à Turin. Ils y furent reçus avec honneur. Le duc et la duchesse de Savoie les fêtaient le plus possible, mais les bruits de France arrivaient jusqu'à eux. Une nouvelle guerre de religion se préparait, Anne redoutait des complications pour sa mère et avait hâte de rentrer. La bonne chère qu'avait faite Nemours lui avait donné mal à la main droite. Ils envoyèrent quelqu'un à la duchesse de Ferrare pour lui demander « si tout était bien en ses quartiers » et Anne, qui ne se doutait pas qu'elle voyait pour la dernière fois la duchesse de Savoie, repassa la montagne avec une satisfaction évidente.

D'Annecy, où elle laissa le duc de Nemours, elle revint à la cour. De grands événements s'y passaient. Le duc d'Anjou était appelé au trône de Pologne. Il avait levé brusquement le siège de la Rochelle qui l'occupait depuis plusieurs mois, avait signé la paix

de Monsieur, si avantageuse aux protestants et revenait en tout hâte près de la reine mère et de Charles IX. Le Roi n'était pas fâché de se débarrasser de ce frère qui lui paraissait assez dangereux, car il intriguait sans cesse.

La reine mère voulait faire à son fils un équipage royal, une entrée princière à Paris et le trésor était vide. Nemours, gouverneur de Lyon, sut faire des emprunts aux riches marchands lyonnais et ce fut lui qui sauva la situation.

Cette année-là, d'ailleurs, par suite des guerres continuelles, personne n'était à l'aise et la duchesse de Nemours pas plus que les autres. On lui proposait une terre avantageuse que le cardinal de Lorraine avait refusé d'acheter pour Henri de Guise.

« Nous sommes si en arrière et devons tant, écrit-elle, que je ne puis penser à rien, si ce n'était qu'elle fût à si bon marché qu'elle coûtât peu. En ce cas-là, je ferais que monsieur mon mari vendrait quelque autre terre pour l'avoir » (F^{ds} f^s).

Le cardinal de Lorraine, qui a pourtant de grosses rentes, crie misère pour ses neveux. « Vous savez bien que vos enfants sont accablés de dettes, écrit-il à sa belle-sœur, et qu'ils n'ont aide de personne qui leur veuille rien donner ni payer pour eux » (F^{ds} f^s). Il la suppliait d'avoir pitié d'eux. Il alla si loin que Nemours, qui avait été toujours si généreux pour ses beaux-fils, se froissa. Le cardinal multiplia alors les lettres d'excuses les plus profondes, les plus humbles, assurant le duc qu'il n'aura jamais à se plaindre de lui, etc.

Grâce à Nemours et à d'autres, Catherine de Médi-

cis parvint à réaliser ses rêves pour son fils bien-aimé. L'entrée à Paris, la cérémonie de l'élection furent triomphales.

C'est alors qu'eut lieu le beau ballet composé de « seize dames et damoiselles qui apparurent dans un grand roc tout argenté où elles étaient assises dans des niches en forme de nuées de tous côtés. Ces seize dames représentaient les seize provinces de France avecques une musique la plus mélodieuse qu'on eut su voir et après avoir fait dans ce roc le tour de la salle par parade... elles descendirent et vinrent marcher sous l'air d'une trentaine de violons et dansèrent leur ballet bizarrement inventé qui dura pour le moins une heure, puis vinrent présenter au roi et à la reine, au roi de Pologne, à Monsieur son frère, au roi et à la reine de Navarre et autres grands de France et de Pologne une plaque toute d'or bien émaillée où étaient gravés les fruits et singularités de chaque province comme :

En la Provence, des citrons et oranges.

En la Champagne, des bleds.

En la Bourgogne, des vins.

En la Guyenne, des gens de guerre, etc.

La reine de Navarre avait une robe de velours incarnadin d'Espagne fort chargée de clinquant et un bonnet de même velours tant bien dressé de plumes et pierreries que rien n'est plus. Ronsard en fut ébloui et fit sur elle ce jour-là un beau sonnet» (d'après Brantôme).

Le duc de Nemours, souffrant avait dû, de Lyon, retourner à Annecy. Catherine de Médicis lui écrivait : « J'espère que vous pourrez voir le roi de Pologne avant son départ. »

Charles IX pressait ce départ, accompagnait son frère et ordonnait que la reine mère, le duc d'Alençon, le roi et la reine de Navarre et bon nombre de seigneurs le suivissent. Arrivé à Vitry, ses forces le trahirent. Il dut s'arrêter et parut si souffrant que les amis du nouveau roi de Pologne lui conseillaient de suspendre lui aussi son voyage. Charles IX exigea le départ de son frère qui serait accompagné par la reine mère, le duc d'Alençon, le roi et la reine de Navarre. Ceux-ci ne le quitteraient qu'après l'avoir vu franchir la frontière. Alençon et Henri de Navarre, irrités d'être traités en humbles vassaux du roi de Pologne, se promirent au retour d'enlever Charles IX et de le soustraire à l'influence de Catherine de Médicis. Marguerite de Navarre, qui fut au courant du complot, avertit Charles IX et Catherine de Médicis et leur fit promettre de ne pas punir les conjurés. On se contenta de les surveiller de très près.

La duchesse de Nemours ne fut pas de ce voyage et retourna sans doute à Annecy où Nemours recevait les lettres les plus affectueuses de tous. « Aucune dame n'est aimable en votre absence, lui écrit le cardinal de Guise » (F^{ds} fs).

« Je pense qu'avez délibéré ne retourner jamais en France, de quoy je me plains infiniment... mais je crois qu'il fait bien plus plaisant à Nissy à voir danser la gavotte où je me désirerais quelquefois pour y être heureuse. »

C'est sa belle-fille Catherine de Montpensier qui se plaint ainsi aimablement de son absence. Elle le remercie d'une superbe robe qu'il lui a envoyée et regrette de ne pas la mettre en sa présence.

A Louis de Guise qui avait une volière, il expédiait des oiseaux rares. A la vieille duchesse douairière, il faisait porter les meilleures confitures d'Italie et surtout une spécialité de confitures de roses cuites que la vieille duchesse trouvait exquise (F^{ds} f^o, 3237, f^o 72). Elle en remerciait son cher fils Nemours.

Il était en correspondance avec tous les Guises qui lui témoignaient une grande affection et le ton des lettres féminines ou masculines prouve qu'il avait été accueilli par tous avec un enthousiasme qui suffirait à détruire toutes les calomnies et qui est une preuve incontestable de la délicatesse avec laquelle il agissait en toute circonstance.

Anne d'Este dut se séparer de son mari et de ses enfants puisque, le 5 mars 1574, d'une grosse écriture très appliquée, son fils Charles qui avait sept ans lui écrivait une lettre de formules. Elle resta sans doute à Paris et de là, se rendit à Vincennes où séjournait la cour.

CHAPITRE IX

MORT DE CHARLES IX. — SES FUNÉRAILLES. —
RETOUR DE HENRI III. — MORT DE RENÉE DE
FRANCE. — LOYALISME DE NEMOURS.

Depuis le départ de son frère pour la Pologne, Charles IX allait de moins en moins bien. A Noël, il avait été repris de crachements de sang. Pour prolonger sa vie, il eût fallu un grand repos d'esprit et de corps. Or les conspirations continuaient. Les huguenots ayant décidé de s'emparer de lui, la cour partit au début de février à deux heures du matin, pour leur échapper, le roi Charles porté en litière, Monsieur et le roi de Navarre, âmes des révoltes, dans le chariot de la reine mère et gardés à vue par les Suisses qui protégeaient la marche.

Le roi fut si courroucé et si fatigué qu'arrivé à Vincennes il ne quitta presque plus son lit. On ne parvenait pas à lui couper la fièvre mais, écrivait Catherine à la duchesse de Nemours, « le médecin assure qu'il n'y a pas de danger. » La reine mère devait garder ses illusions jusqu'au bout.

Doué d'une rare énergie, le jeune roi luttait désespérément contre le mal qui le terrassait. Il essaya, lui qui se mourait de consommation, de se faire saigner pour « quelque petite émotion de fièvre » et il croyait

ou feignait de croire à sa guérison prochaine. Les médecins assuraient qu'il n'avait qu'une fièvre tierce.

Le 25 mai, Catherine écrit au duc de Nemours qui a l'intention de se rendre en Piémont pour essayer les eaux de ce pays et elle ne paraît nullement inquiète. Seule, la silencieuse reine Élisabeth passait de longues heures dans la chambre de son mari, sans parler suivant sa coutume, comme le dit Brantôme, cachant ses larmes, et puis s'en allait prier Dieu pour la santé du roi.

Le 30 mai, il fallut bien se rendre à l'évidence lorsque parurent les signes précurseurs. Le matin, le médecin avait assuré à la reine mère que le roi allait bien. Elle assistait avec la plus grande tranquillité à la messe, dans la chapelle de Vincennes, lorsqu'on vint la prévenir du changement qui se produisait.

Charles IX nomma sa mère régente jusqu'au retour du roi de Pologne, et avant d'avoir atteint ses vingt-quatre ans, il finit dans le remords et la tristesse son règne si tragique, prévoyant qu'après lui, ce serait encore pire, car il connaissait le caractère faux de son frère Henri.

On ne le laissa que vingt-quatre heures exposé à Vincennes et dès le lendemain, le corps embaumé fut mis dans un cercueil. Sans s'attarder à des regrets inutiles, Catherine de Médicis avait fait bonne garde autour de Henri de Navarre et du duc d'Alençon et les emmenait le lendemain au Louvre dont elle faisait murer toutes les portes, ne laissant qu'un seul guichet ouvert et faisant grillager fortement la fenêtre du roi de Navarre. Des courriers étaient partis dès la mort de Charles IX pour la Pologne.

La duchesse de Nemours ne quitta plus Catherine et l'entoura très affectueusement. C'était sa confidente, Marguerite de Navarre, devenue le trait d'union entre son frère et son mari, s'offensait de les voir ainsi traités et sa mère la tenait à distance.

Le cercueil de Charles IX, qui avait été amené à Saint-Antoine des Champs, fut transporté le 11 juin à Notre-Dame. Catherine de Médicis voulait faire à son fils de magnifiques funérailles. M^{gr} d'Auxerre, Jacques Amyot, ancien précepteur de Charles IX, présidait la cérémonie en qualité de grand aumônier de France; il était assisté de Pierre de Gondy, évêque de Paris. Le frère de ce dernier, arrivé depuis un mois de Pologne où il avait accompagné le roi et assisté à son couronnement, se tenait près du cercueil, non loin de Henri de Navarre et du duc d'Alençon, dont il avait la garde. Catherine craignait en effet qu'il ne fussent enlevés par les protestants.

Tout alla bien jusqu'au moment du départ de la cathédrale. Mais alors, le Parlement prétendit qu'en l'absence du roi, il devait le représenter et être près du corps. Le clergé protesta, les princes aussi. Des paroles très vives furent échangées et le cortège ne pouvait se mettre en route. Une grande princesse que Brantôme ne veut pas nommer, mais qui doit être Marguerite de Navarre, très irritée de la surveillance exercée sur son mari et sur son frère, dit alors « qu'il ne se fallait esmerveiller si durant le vivant du roy les séditions et troubles avaient eu si grande vogue, que tout mort qu'il était, il esmouvait, brouillait et troublait encore ».

Le clergé et les princes ne voulurent pas prolonger le scandale devant un cadavre et cédèrent. Le Parlement entoura l'effigie du roi défunt et on se mit en marche. Ces discussions avaient retardé le cortège et le soir arrivait quand on atteignit Saint-Lazare. Le roi de Navarre et le duc d'Alençon avaient reçu de la reine mère l'ordre de ne pas aller plus loin. Ils firent volte-face, les grands chefs catholiques les suivirent pour qu'ils ne s'échappassent point ; leurs amis, sous prétexte de ne pas les abandonner, firent de même et, comme il était tard, personne ne disputa plus l'honneur d'être près de l'effigie ou du cercueil. Ce fut l'accord parfait. Clergé, noblesse, parlement, bourgeoisie, peuple suivirent cet exemple et il ne resta que Brantôme, MM. de Strozzy de Fumel, deux gentilshommes de la chambre, et quelques archers qui ne voulurent pas abandonner leur maître. Ils se relayèrent pour porter la belle effigie et le corps du roi. On imagine quelle impression lugubre devaient éprouver ces fidèles dans le grand silence de la campagne où ils n'entendaient que le bruit de leurs pas alourdis par leur charge.

A la Croix de Saint-Denis, se trouvait le clergé en grandes chapes. Tous les habitants de la ville attendaient avec impatience le magnifique cortège que la lueur des nombreuses torches devait annoncer. Quelle stupeur quand on vit arriver ce cercueil porté par des gens à qui la lassitude, la poussière de la route donnaient l'air de croque-morts. La belle effigie du roi défunt semblait une ironie. Comme un pauvre homme sans famille, sans amis, Charles IX s'en allait dans sa dernière demeure pendant que les siens, dans

son Louvre, cherchaient le meilleur parti à tirer de sa disparition.

Heureusement ce soir-là, Saint-Denis fut meilleur que Paris et jusqu'à la basilique, le cercueil fut magnifiquement accompagné. Le cardinal de Lorraine attendait et avait fait préparer l'église avec un faste royal.

On imagine sans peine la colère de Catherine de Médicis quand elle apprit ce qui s'était passé. Le lendemain, chacun fut à son poste; le roi de Navarre et le duc d'Alençon furent conduits en coche avec des capitaines des gardes pour les surveiller. Toute la cour était là pour assister au service solennel et entendre la belle oraison funèbre du cardinal de Lorraine qui avait sacré le roi et qui rappela les pleurs du petit Charles IX trouvant la couronne trop lourde. Elle l'avait écrasé en effet.

Son entrée dans le caveau royal de Saint-Denis n'arrêta pas les questions de préséance. Le soir, le Parlement fit ordonner deux fois à l'évêque d'Auxerre Amyot de venir dire les grâces puisqu'ils étaient les représentants du roi. Il refusa et alla se cacher chez des amis. Le Parlement jura de rester à table jusqu'à ce qu'il fût là, mais comme on ne le trouva pas, il fallut bien céder. Le duc d'Alençon pria le cardinal de Lorraine d'aller les calmer. Celui-ci y perdit son éloquence.

Pendant ce temps, le roi Henri III traversait l'Autriche où l'empereur le recevait avec l'espoir d'en faire son gendre. Il gagnait Venise où des fêtes comme on n'en avait jamais vu se succédèrent pendant huit jours. Les ducs de Savoie, de Mantoue,

de Ferrare, de Nevers étaient venus l'y attendre.

Le grand duc Alphonse de Ferrare tint à lui offrir l'hospitalité. Les deux princesses Lucrèce et Éléonore l'attendaient en haut du grand escalier du palais. Les deux sœurs faisaient les honneurs de la maison de leur frère, veuf depuis deux ans. Entre ces deux princesses, aussi intelligentes que belles, il déploya toute sa grâce féline et s'attarda sans se préoccuper de l'attente de la reine mère.

Celle-ci se mettait en route le 8 août, emmenant son gendre et son fils, vrais prisonniers. Elle en prévenait aimablement le duc de Nemours en lui disant son espoir de le voir à Lyon puisqu'il s'était contenté des bains du Piémont. « J'y mène votre femme, car ainsi qu'elle ne m'a pas abandonnée en votre absence, je désire qu'elle fasse de même et m'assure que n'en serez marri. J'espère être à Lyon le 24 ou le 25 de ce mois. »

Elle y fut le 27 et Anne alla rejoindre son mari à Annecy.

Cependant des courriers annonçaient l'arrivée du roi de France dans son royaume. Henri de Navarre et le duc d'Alençon sont envoyés au-devant de lui jusqu'à Pont-de-Beauvoisin, frontière de la Savoie. Quant à la reine, elle ne va que jusqu'à Bourgoin pour retrouver ce fils, objet de ses prédilections. Ensemble, ils reviennent à Lyon. Le roi, vêtu de noir, fait son entrée dans un coche de velours noir. Le duc de Savoie a été retenu à Turin par l'état de santé de la duchesse. Mais la cour est là, incomplète il est vrai, puisque le duc et la duchesse de Nemours sont encore à Annecy. La reine mère a parlé d'eux dans de tels

termes que le roi écrit à Nemours une lettre très affectueuse, se réjouissant de le savoir mieux. Le duc n'a pas toujours approuvé sa politique, mais il tient à le conquérir car la fidélité de Nemours est à toute épreuve. Henri III écrit aussi à la duchesse : « Ma cousine, je ne doute pas que vous n'ayez eu et M. votre mari un grand deuil de la mort du feu roi mon frère... mais puisque les choses sont ainsi je vous prie de croire, vous et M. votre mari et toute votre maison... qu'il n'y a personne qui vous aime plus que moi et qui ne cherche l'occasion, etc. » (F^{ds} f^s, 2945).

Après de pareilles lettres, il fallait venir offrir ses hommages. C'est ce que fit le duc le 20 septembre et là lui parvint la nouvelle de la mort de la duchesse de Savoie. Toute la cour, sauf Henri III qui ne se laissait pas si facilement émouvoir, eut un grand chagrin de la disparition de cette princesse qui avait tenu une si grande place près de son frère Henri II. La duchesse de Nemours apprit à Renée de France la mort de sa nièce : « Madame, il me déplait infiniment d'avoir un si mauvais sujet à vous écrire qui est de me condouloir avec vous de l'extrême perte que nous avons faite de la mort de feu M^{me} de Savoye, de quoy je m'assure qu'avez un grand regret. Toutefois, madame, vous êtes si sage et tant accoutumée d'avoir beaucoup de fortunes que je vous supplyrai humblement vouloyr porter celle-ci avec patience comme avez accoutume et sagesse. Pour moy, ce m'est une si grande perte que je la sans extrêmement et estime mon malheur encore plus grand de l'avoir vue dernièrement. Car encore que je fusse toute ma vie assurée de sa bonne grasse, il me samble que le der-

nier voyage, je man devais assurer plus que jamais. Or loué soyt Dieu de tout.

« Je vous supplie très humbleman, madame, prendre garde à votre santé affin que l'annuye ne vous fit mallade.

« Quant à nos affaires, le roi a remis tout à Paris estant résolu de ne regarder rien issy qu'au fait de la guerre, mais j'espère que tout passera avec votre contantement avec l'ayde de Dieu. Je ne puis vous en dire davantage. » (Fds fs).

Anne ne raconte pas à sa mère qu'en attendant le règlement de leurs prétentions, Henri III lui avait octroyé comme don de bienvenue une assez jolie rente.

Le roi de France se trouvait bien à Lyon et ne songeait pas du tout à rentrer à Paris où il retrouverait toutes les complications gouvernementales. Il faisait de joyeuses parties en barque sur la Saône. Son frère et son beau-frère qu'il traitait affectueusement et sans lesquels il ne recevait pas le plus petit ambassadeur, se montraient acquis à leur souverain. Le carrosse doré de Marguerite de Valois circulait dans la ville, emmenant de joyeuses princesses. On se souvient de l'histoire qui fut faite à ce sujet à la reine de Navarre.

La Toussaint arriva. Les rois de France et de Navarre, le duc d'Alençon, s'approchèrent ensemble de la Sainte Table. Les deux derniers jurèrent fidélité à leur roi en le priant d'oublier le passé (L'Étoile). La réconciliation était complète.

Après deux mois de séjour à Lyon, Henri III déclara qu'il voulait se rendre à Avignon. Le cardinal de Bourbon, légat de cette ville, fut envoyé en avant.

Le duc de Nemours souffrant retourna à Annecy, accompagné de la duchesse. Le cardinal de Lorraine, Henri de Guise et ses frères se mirent en route avec le roi : ils étaient trop politiques pour le quitter au début de son règne.

Il est probable qu'on suivit la vallée du Rhône, mais on ne séjourna pas comme dix ans plus tôt au château de Roussillon qui ne fut sans doute qu'une étape. Henri III ne voulait pas de longues haltes ; il fut contraint cependant de s'arrêter à Tournon pendant qu'on s'assurait que nulle embûche ne l'attendait jusqu'à Avignon où il arriva sept jours après son départ de Lyon. Les bagages suivaient par eau et le bateau qui portait ceux du roi et de la reine de Navarre échoua à Pont-Saint-Esprit.

L'Étoile raconte aussi que les pages durent, le long de la route, abandonner leurs manteaux pour payer leur nourriture car l'argent était fort court ; on disait qu'il était trespasé.

Au temps de l'Avent, Henri III, voulant varier ses distractions, entra dans la confrérie des Pénitents blancs. On ne le vit plus aux cérémonies religieuses que vêtu de la longue robe blanche serrée à la taille par une cordelière, la tête couverte de la cagoule baissée devant et dont les trous laissaient deviner les yeux brillants.

La reine mère se mit des Pénitents noirs et le roi de Navarre, que cette comédie amusait, demanda à être d'une des confréries. Pour plaire au souverain, on multiplia les processions et presque chaque soir dans Avignon, on voyait passer ces spectres blancs ou noirs, frappant le sol de leurs longues cannes, portant

au bout de bâtons des lanternes qui se balançaient lugubrement pendant que des voix de basse psalmodiaient des psaumes. En décembre, même à Avignon, le froid devient vif au coucher du soleil. Le cardinal de Lorraine, qui se croyait le ministre d'un futur saint, présidait ces cérémonies et allait, les pieds nus dans des sandales, la tête découverte. Un soir, il fut pris d'une fièvre ardente, le délire s'empara de lui. Ses neveux l'entourèrent nuit et jour des soins les plus affectueux ; le duc de Guise installa son lit dans la chambre de son oncle afin de ne pas le quitter. Le 23 décembre, il était si mal que Catherine prévenait la duchesse de Nemours. Le mal ne fit qu'empirer et le 26 décembre au matin, le cardinal expirait. « Ce jour-là, dit l'Étoile, il s'éleva à Paris, à Avignon et dans la France un vent si impétueux que de mémoire d'homme, il n'en avait été ouy un tel. »

Catherine de Médicis fut très affectée de cette mort. Il lui semblait voir partout le cardinal, ce qui lui donnait des peurs terribles.

Les Guises faisaient une perte immense. Depuis la mort de leur père, le cardinal avait été le grand chef de la famille. Son frère allait le remplacer auprès de ses neveux qu'il aimait bien, mais personne n'avait confiance au bon cardinal de Guise. Aussi Catherine écrivit-elle au duc de Nemours pour lui recommander les jeunes princes. Le chef de cette grande maison, Henri de Guise, avait vingt-quatre ans. Grâce à son mariage, il paraissait jouir d'une situation brillante, mais il menait la vie si largement que ses revenus ne lui suffisaient pas.

Cette mort répandit de l'ombre sur la fin de l'année

et le début de 1675. Aussi le roi quitta-t-il Avignon pour se rendre en Dauphiné où ses troupes combattaient contre les protestants. Malgré sa présence, elles ne purent prendre la ville de Livron.

Le gendre de la duchesse de Nemours, Montpensier, était plus heureux en Poitou. La ville de Lusignan qu'il assiégeait depuis plus de trois ans se rendit et le roi, sur ses instances, la lui abandonna. Pour punir la ville de lui avoir résisté, il rasa le château construit par Mélusine. Or ce château était une merveille et longtemps encore, les bonnes vieilles femmes du pays « qui lavaient la lessive à la fontaine virent apparaître Mme Mélusine. Elle avait poussé les plus hauts cris et clameurs, lors de la sentence de Montpensier. » (Bran-tôme).

Mélusine allait se venger du rustre qui l'avait outragée. Henri III mande à Montpensier qu'il le nomme lieutenant-général et qu'il le charge de lui soumettre la Saintonge et les Iles. Mais Montpensier devine qu'on veut son éloignement de la cour. Et pourtant, le sacre du roi approche. Il se promet d'y être au premier rang, immédiatement après le roi de Navarre, car il est prince du sang. On est au début de février, l'hiver est rigoureux. Qu'importe? Il marche, il marche, il court.

Le voici à Paris. Il ne s'y arrête que pour crier ses intentions et prend la route de Reims. Le duc de Guise, son beau-frère, déclare qu'il ne lui cédera pas sa place, car les anciens pairs de France passent avant les princes du sang, le jour du sacre. On essaye de le raisonner ; il déclare qu'il prendra son beau-frère au collet, le chassera, le jettera par terre, etc. Le roi s'in-

quiète, la reine mère intervient, toute la cour redoute un scandale et peut-être un malheur, car on connaît l'humeur violente de Guise et l'entêtement de Montpensier. La duchesse de Nemours est impuissante et préfère d'ailleurs Henri à son gendre. Le duc de Nemours, pour qui le jeune duc a une affection admirative, aurait pu l'apaiser mais il aimait tendrement son beau-fils et sa nature élégante et fine ne pouvait s'accommoder de Montpensier. Amateur de belles choses, il ne voulait pas voir à l'honneur le destructeur du château de Mélusine. D'ailleurs, cette querelle le décida à régler pour plus tard la question de préséance entre ses enfants et ceux de son ami. En qualité de prince de Savoie, il avait le pas sur François de Guise, mais il n'avait jamais accepté que son ami plus âgé le lui cédât. De même, ses fils devaient passer avant ceux du duc de Guise, mais il décida que, les aimant tous, il voulait que Henri de Guise passât le premier, son fils de Genevois viendrait après, puis le second Guise, et enfin Henri de Saint-Sorlin afin que la bonne entente régnât entre tous les frères. A la cour de France, ce fut ainsi, mais à Rome où les usages ne changent pas pour des questions de sentiment, les Guises durent toujours s'effacer devant les Nemours. Le souvenir du duc adoucissait la blessure qui en résultait.

Le roi envoya messagers sur messagers au duc de Montpensier pour l'engager à modérer sa marche. Il courait toujours et n'était plus qu'à deux lieues de Reims lorsque le roi lui fit dire sérieusement qu'il ne répondait de rien et qu'il l'engageait à éviter le grand scandale qui se préparait. Cette fois, connaissant les propos

de Henri de Guise, il s'arrêta, mais garda une forte rancune contre son beau-frère et surtout contre le roi qui soutenait ce dernier au lieu de le mettre à la raison.

Je suis sûre que Catherine de Montpensier ne fut pas la dernière à s'amuser de cette aventure. Elle était demeurée fidèle à sa maison de Lorraine. Ses frères restaient au premier rang ; si le cardinal de Lorraine qu'elle avait vu officier aux sacres et aux obsèques royales, n'était plus là, l'autre oncle, le cardinal de Guise, tenait sa place et aurait l'honneur de donner l'onction royale au nouveau roi.

L'Étoile raconte que le roi se plaignit du poids de la couronne qui glissa sur sa tête, ce qui fut considéré comme un mauvais présage.

Sous les voûtes de cette belle cathédrale se pressait la cour. Les diamants scintillaient sur les vêtements, les dames avaient les yeux fixés sur le jeune souverain pour lequel des ambassadeurs, disait-on, avaient été envoyés dans plusieurs cours afin d'amener une jeune reine en France. On discutait les chances de telle ou telle princesse ; plusieurs assuraient que la reine Élisabeth, veuve de Charles IX, serait l'élue et que Henri III avait promis à l'empereur de devenir son gendre.

Une jeune fille d'une grande beauté et d'une piété non moins grande entendait toutes ces suppositions. Très émue, elle semblait s'absorber dans sa méditation. Elle était fille de Nicolas de Vaudemont, beau-frère de Nemours, et une invitation spéciale de Henri III lui était venue quelques jours auparavant. Lorsqu'il partait pour la Pologne, le duc d'Anjou

s'était arrêté chez le comte de Vaudemont, duc de Mercœur et il avait été séduit par le charme de la jeune fille. Il lui avait dit son chagrin de s'exiler, son espoir de revenir ceindre la couronne de France qu'il voulait lui faire partager et lui avait demandé de se garder pour lui. On a beau être pieuse et raisonnable, il est difficile de rester indifférente quand celui qui vous parle est séduisant comme savait l'être le duc d'Anjou lorsqu'il employait sa douceur caressante un peu féminine, qu'il déployait ses façons enveloppantes et que ses yeux noirs, froids et dédaigneux pour tous, s'animaient de passion. Il partit, emportant dans son âme la radieuse image et Louise de Lorraine attendit, se répétant que tout cela n'était qu'un beau rêve, que le prince l'oublierait dès qu'il serait roi de Pologne et que, même s'il était sincère, il devait tenir compte de l'opinion de Catherine de Médicis devant laquelle s'inclinaient tous ses enfants. Elle garda si bien son secret que personne ne le connut.

A son arrivée à Lyon, le roi commença le siège de sa mère. Il lui témoigna une grande tendresse, une reconnaissance profonde de tout ce qu'elle avait fait pour lui, une confiance qui la touchait dans ce fils qu'elle préférait aux autres parce que jamais il ne la heurtait et semblait toujours de son avis. Il lui parla de son désir de se marier. Elle avait déjà fait bien des tentatives pour lui faire épouser la reine d'Angleterre et elle était prête à des démarches dans toutes les cours d'Europe. Pour lui plaire, il laissa quelques pourparlers officieux s'engager, mais dans les heures de tête-à-tête, il disait la misérable condition des princes obligés d'épouser une princesse qu'ils ne con-

naissent pas, dont les goûts sont différents des leurs et qu'ils ne peuvent aimer. Lui rêvait de rencontrer une jeune fille de grande famille, tenant de près à sa chère France, avec laquelle il fonderait un heureux foyer et qui l'aiderait à entourer sa mère d'affection. Tous deux, ils se laisseraient guider par cette mère incomparable, ils auraient de nombreux enfants pour assurer la succession du trône, etc.

Catherine approuvait les théories du fils qui lui revenait plus soumis que jamais et répondait qu'on chercherait la plus délicieuse fille de roi ou d'empereur et qu'à son défaut, on trouverait une princesse dont la dot remettrait en état le trésor royal vide.

Tout en multipliant les travaux d'approche, Henri III se méfiait de sa sœur, la reine de Navarre, et tâchait de la mettre en mauvais termes avec Catherine de Médicis.

Enfin au début de février, il déclare à la reine qu'il veut épouser Louise de Lorraine et que le mariage se fera tout de suite après le sacre. Le coup dut être rude pour Catherine qui rêvait d'une grande alliance. Elle sait qu'il ne faut pas heurter Henri III, elle espère d'ailleurs qu'elle aura le temps d'agir. Elle fait quelques objections : le trésor royal est vide. Le roi répond qu'avec Louise de Lorraine, cela n'a aucune importance. Les préparatifs du sacre serviront pour le mariage qui sera très simple, « le faisant ainsy inopinément, on épargnera beaucoup et même des dons que l'on avait accoutumé faire pour semblable mariage (1). » Comment l'empereur, le roi d'Espagne

(1) Lettre de Catherine de Médicis (H. de la Ferrière, t. V).

prendront-ils la chose? On agira secrètement et ils s'inclineront devant le fait accompli, les prévenir amènerait des complications diplomatiques. La reine cède, espérant qu'un événement lui viendra en aide. Pourtant, elle s'occupe immédiatement de se procurer de l'argent, car elle sait bien que, malgré tout, il y aura des dépenses nécessaires.

Puis elle prévient le duc de Savoie, son beau-frère, de la décision de Henri III et se félicite que la future reine soit sa parente. C'est la belle-fille de Jeanne de Savoie, sœur de Nemours. Celui-ci devait être au courant de ce qui se préparait et dès janvier avait offert des bijoux à Louise de Lorraine que sa sœur avait élevée avec une tendresse maternelle; Jeanne de Savoie était morte depuis six ans, mais la future reine en conservait un affectueux souvenir et Nemours s'était décidé à accompagner la duchesse à Reims.

Ce fut une stupéfaction générale quand on apprit le lendemain du sacre que le roi se fiançait et se marierait le surlendemain.

Il est difficile, même à un roi, d'organiser un mariage en vingt-quatre heures. Henri III tenait à ce que la jeune reine fût plus richement vêtue que n'importe quelle fille d'empereur. Il orna lui-même son manteau royal et celui de sa fiancée. Ce fut si long que le cortège n'arriva dans la cathédrale que le soir. Le cardinal de Guise attendait depuis le matin pour célébrer la sainte messe.

« Les seigneurs, les princes, les ambassadeurs, dit l'Étoile, trouvèrent ce mariage fort inégal et précipité. » Chacun regardait Catherine de Médicis, splendide

dans la robe de velours noir qu'elle ne mit que pour le mariage de Charles IX et celui de Henri III. Trop habile pour laisser deviner ses sentiments intimes, elle paraissait enchantée. On en conclut que cette princesse à l'esprit doux et dévot ne lui semblait pas redoutable. L'ambassadeur d'Angleterre écrivait : « La reine mère n'a pris aucune part à ce mariage, elle n'en savait rien avant la conclusion et elle l'accepte comme si il était fait par elle (1). »

Ce n'était pas tout à fait la vérité. Il n'y a qu'à lire les lettres embarrassées qu'elle écrit le lendemain au roi et à la reine d'Espagne.

On imagine sans peine que ceux qui n'étaient pas au sacre n'avaient pas été prévenus. Renée de France, en sa qualité de grand'tante du roi, fut assez froissée et se plaignit à sa fille. Elle attendait d'elle tous les détails de cette cérémonie. Anne de Nemours, qui ne croyait pas prudent de satisfaire sa mère, avait prié le bon cardinal de Guise de s'occuper de ce soin et il est regrettable qu'il ne l'ait pas fait, car sa verve humoristique avait de quoi s'exercer.

Le roi, la reine et toute la cour s'acheminèrent vers Paris. Une triste nouvelle arriva : le 20 février, Claude de Lorraine mourait en couches. La reine mère fort affligée eut encore le chagrin de voir Henri III parfaitement insensible à la mort de sa sœur. Il ne voulait pas que les premiers jours de son mariage fussent assombris et les bals et les soirées continuèrent. Il savait pourtant la douleur de sa mère, il n'ignorait pas que son mariage, célébré au fond malgré

(1) Cité par M. H. de la Ferrière, t. V, p. 112.

elle, alors que quelques mois s'étaient à peine écoulés depuis la mort de Charles IX, lui avait été pénible et que cette vie de fêtes renouvelait sans cesse la blessure, mais il était trop égoïste pour s'en préoccuper.

Cependant la duchesse de Ferrare insistait auprès d'Anne de Nemours pour être renseignée. Elle le fut peu. Voici la lettre d'Anne :

« Les nosses du Roy se sont faites avec tout le contanteman qu'il est possible de dire et Leurs Majestés s'étaient fort réjouies, n'eût été la nouvelle qui est survenue depuis de la mort de feu M^{me} de Lorraine, de quoy elles ont porté beaucoup d'annuy comme vous pouvez panser, mais aussy la court pour si grande perte que chacun semble avoir faite en elle et particulièrement ceux qui avaient l'honneur de lui appartenir. Touttefois, étant choses anvoyées de la main de Dieu, il se faut conformer à ce qui lui plaît. » (Fds fs). Pas un mot de sa nièce, la nouvelle reine, pas un mot de la reine mère.

Le carême arrive. Le pénitent d'Avignon ressuscite et si on veut apercevoir le souverain, il faut se rendre dans les différentes églises de Paris qu'il visite à tour de rôle. Il assiste non seulement à la messe, mais aux offices, au sermon. C'est un moine couronné.

Le duc et la duchesse de Nemours sont à la cour, le duc assistant le roi de ses conseils, la duchesse profitant de sa faveur pour régler les affaires de Renée de France. Celle-ci ne quitte plus Montargis où elle vit à sa guise, entourée de protestants qu'elle protège. Il faut voir les confiantes et reconnaissantes

épîtres que lui adressent les pasteurs, l'informant même de leurs petites fatigues intérieures. Elle était pour eux la Providence visible. Sa fille, son gendre, quoique très catholiques, usent de leur influence pour lui épargner des ennuis. Son fils, le duc de Ferrare, ses petits-fils de Guise sont plus intransigeants. Prévoyant qu'on lui fera de magnifiques funérailles comme à la fille de Louis XII, à la grand'tante du roi, à la grand'mère des chefs catholiques et voulant être « de la religion de Calvin » même dans la mort, elle prend ses précautions. Anne seule fut appelée près de sa mère. Je ne sais si elle arriva assez tôt pour la revoir, mais elle connaissait les désirs de la duchesse et sans craindre les responsabilités qui lui incombaient, ne pensant qu'à son devoir filial, elle fit, à la manière huguenote, étendre sa mère dans son lit ordinaire, les rideaux ouverts, sans aucun cierge, sans eau bénite et sans prêtre. Ce fut elle qui se chargea des veillées funèbres tout en écrivant à ses frères, à Lucrece et à Éléonore le malheur qui venait de les frapper. Elle l'annonça aussi au roi et à la reine mère, mais grâce à la lenteur des courriers, elle put faire enterrer la duchesse comme celle-ci le lui avait demandé. L'envoyé du duc de Ferrare arriva trop tard. Il apportait une lettre du cardinal d'Este prévenant sa sœur que le duc voulait de magnifiques funérailles pour leur mère (Fds fs).

L'ambassadeur fit installer une splendide chambre funéraire qui n'était qu'un simulacre, car il n'osa pas redemander le corps à la terre.

Henri III n'en voulut pas à la duchesse. Il lui écrivit une lettre très affectueuse. « Il faut que vous

vous résouldriez, que vous le receviez de la main de Dieu, vous conformant comme nous devons tous à son bon et saint vouloir.» Il lui recommande de donner bon ordre à la ville et au château, de pourvoir à sa garde quand elle partira, etc. (F^{ds} fs, 3397).

Aux yeux du public, il eut l'air d'ignorer ce qui s'était passé et fit célébrer à Paris le 18 juin un service funèbre pour la duchesse de Ferrare.

Catherine de Médicis se préoccupait du chagrin d'Anne de Nemours et pria le duc de la décider à se résoudre à la volonté de Dieu. Elle ne pouvait s'adresser mieux. Les souffrances de Nemours avaient épuré son âme. Il était toujours aussi séduisant, aussi brillant causeur qu'au temps des folies de sa jeunesse, mais la retraite dans laquelle il avait dû vivre avait donné à cet esprit supérieur une vue claire et calme des événements. Les années suivantes devaient développer de plus en plus cette beauté morale qui allait atteindre à la sainteté. Il y eut à ce moment un arrêt dans sa maladie et il reprit à la cour une place plus grande que jamais, ayant l'influence que méritait son grand caractère. Aussi quand le duc d'Alençon se souleva contre son frère et se mit à la tête des mécontents du nouveau régime, il s'adressa au duc de Nemours, certain que son adhésion entraînerait presque toute la noblesse. Il lui écrivit de sa main :

« Mon cousin, j'ai toujours vu que vous m'aimez et d'autant que ce que j'entreprends n'est que pour la conservation des gens de bien et de ce pauvre royaume. Je vous prie y tenir la main et favoriser une si sainte cause en tout ce que vous pouvez.

« FRANÇOIS. »

Le duc répondit (F^{ds} f^s, 2945, f^o 92) :

« Monseigneur, j'ai reçu il y a quelques jours une lettre qu'il a plu à votre grandeur de m'écrire, avec une déclaration de l'occasion qu'avez eue de prendre les armes et que par icelle, je pouvais connaître la justesse de votre cause que vous me mandez vouloir favoriser avec toute droiture.

« Je vous supplie très humblement, Monseigneur, de croire que je favoriserai toujours de mon bien et de ma vie tout ce qui se fera pour le service du Roy et pour la conservation de son royaume et n'y épargnerai jamais chose qui dépende de moi, ni des miens, comme je suis tenu étant son naturel sujet et m'opposerai toujours de toute ma puissance au contraire... Je suis content de vous dire que la vraie conservation des gens de bien et de ce pauvre royaume en son état est d'être bien unis tous ensemble fidèles et obéissants à leur Roy où est la force d'un royaume et au contraire quand ils sont désunis et séparés d'ensemble... Lisez les chroniques de France, vous y trouverez que jamais personne n'a entrepris ce que vous voulez entreprendre qui ne se soit ruiné : Les roys demeurent toujours les plus forts et les autres toujours succombent.

« Je m'assure... que vous eussiez plus fait vous seul en parlant avec la familiarité comme un frère peut parler à son Roy que vous ne ferez jamais avec toutes les forces qui vous sauraient arriver de ceux qui vous ont convié à prendre ce parti... Ce vous serait un trop grand regret de voir ce royaume parti et divisé à votre occasion et deux grandes armées pour cet effet comme je les vois déjà acheminer au milieu de la

France pour après tant de guerres civiles et ruines en ce royaume achever de ruiner tout. Donc, Monseigneur, il vous serait meilleur, ce me semble, de se bien concilier avec le Roy comme un bon et obéissant frère, s'employer avec lui à remettre ce royaume en paix et aider à le conserver de façon qu'il puisse retourner en l'état qu'il était du temps des roys vos pères et croyez que vous recevrez plus de bien, plus d'honneur et plus de grandeur en un jour auprès de lui faisant service à Sa Majesté que vous ne sauriez faire en cent ans en quelques lieux que vous puissiez être...

... Je prierai Dieu, Monseigneur, vous donner la grâce de remettre ce royaume en une bonne et sûre paix vous suppliant de croire qu'après le Roy, je serai toujours votre très humble et très obéissant serviteur.

« JACQUES DE SAVOYE ».

Cette admirable lettre peut nous sembler naturelle en ce moment, car le patriotisme a atteint le paroxysme chez la plupart de ceux qui nous défendaient. Mais qu'on se reporte à cette époque troublée pendant laquelle les guerres civiles se déchaînaient sous le moindre prétexte, où l'on appelait sans hésiter l'étranger à son aide. Qu'on s'imagine le mépris que devait avoir Nemours pour ce roi qui commençait à paraître aux bals en vêtements de femme, la gorge découverte et ornée de colliers de perles, qui vivait entouré de chiens, de perroquets et de favoris de mœurs douteuses ! Mais malgré ses vices il représentait l'hérédité royale, la tradition française ; c'était le fils et le petit-fils de ceux que les Nemours avaient servis fidèlement. Et puis la guerre civile, c'était de nouveau la

France déchirée, cette France qu'il aimait par-dessus tout et pour laquelle il abandonnait sans cesse sa principauté de Genevois.

D'autres seigneurs n'eurent pas ces scrupules et suivirent Alençon. Le duc de Montpensier trouva là une occasion excellente de faire expier à Henri III l'histoire du sacre. Le roi de France ne savait à qui se fier, il avait en quelques mois trouvé le moyen de mécontenter presque tous les chefs d'armée.

La reine mère était désespérée ; elle se mit à la poursuite du duc d'Alençon : « C'est le plus grand chagrin que j'aie eu depuis la mort du roi », écrit-elle au duc de Nemours. Enfin, le 1^{er} octobre, elle arriva à rejoindre son fils. Montpensier parle de son côté au prince et l'accord est conclu dans son château de Champigny le 21 novembre 1575.

CHAPITRE X

DERNIÈRES ANNÉES DU DUC DE NEMOURS.

Pendant que Catherine de Médicis travaillait à enlever son principal chef à la révolte, Henri III essayait de lutter contre les autres chefs.

Le fils de Montmorency arrivait sur la Champagne avec des reîtres amenés d'Allemagne, le roi de Navarre s'avancait de son côté. Henri III que l'orgueil de son ancien compagnon de jeux, le duc de Guise, irritait depuis longtemps, l'envoya avec des forces *insuffisantes* pour arrêter les envahisseurs de l'est, tandis qu'il confiait une vraie armée à son favori Joyeuse. On sait que le roi de Navarre n'eut pas grand'peine à battre ce général improvisé.

Henri de Guise devina le piège qui lui était tendu, se souvint des paroles de son père : « Je chercherai à m'en défendre jusqu'à un bel mourir » et engagea la bataille avec une fougue impétueuse. Il était partout, combattant au milieu de ses soldats comme autrefois Nemours à Meaux et si bien face à l'ennemi qu'il reçut une blessure allant de la bouche à l'oreille. Mais la victoire fut complète, décisive, à la grande surprise de Henri III et Dormans ajouta un fleuron de plus à la *gloire* du jeune vainqueur.

Catherine de Médicis écrivit à Nemours (24 octobre 1575) sa joie du succès inespéré de Henri de Guise et sa grande tristesse de sa blessure.

Cette tristesse fut d'ailleurs générale. Paris était habitué à regarder les Guises comme ses sauveurs et aimait ce jeune duc très grand, très beau, dont la fière allure contrastait avec l'air efféminé du roi. On se demandait avec angoisse si sa vie n'était pas en danger.

Il avait été transporté avec son frère, malade aussi, chez le bon cardinal qui les entourait des plus tendres soins. La jeunesse et le brillant tempérament de Henri de Guise triomphèrent rapidement du mal et infligèrent une nouvelle déception au roi de France. Le cardinal écrivit à Anne de Nemours qui n'avait pu se rendre encore auprès de son fils : « M. votre fils se porte très bien étant sa plaie du tout fermée et ne reste plus rien sinon qu'à fortifier les nerfs... A dire la vérité, il est bien tenu à louer Dieu car on n'a jamais vu homme guéri si tôt d'un tel coup et m'assure que vous avez grand contentement de M. votre fils et le trouverez bien changé. Quant au marquis (Mayenne) il n'a plus de fièvre, mais il est encore maigre et faible.

« Madame, j'avais oublié que si vous faisiez apporter quelques fourrures pour messieurs vos enfants, de celles de feu monsieur mon frère, vous leur feriez un grand bien, car ils sont mal vêtus » (F^{ds} fs).

On voit que le cardinal de Guise avait pris très au sérieux sa nouvelle tâche. S'il est incapable de contribuer à la grandeur de la maison, du moins, il remplace auprès de ses neveux la mère absente. Il s'in-

quiète d'un teint pâle, d'un mouvement de fièvre, veille à ce que ces jeunes gens, dont l'un a vingt et un ans et l'autre vingt-cinq, ne sortent pas sans être bien couverts. J'imagine que les neveux devaient rire entre eux de l'inquiète sollicitude du cher oncle et se laisser dorloter pour ne pas le contrarier. Et puis il était si vivant, si gai, si jeune de caractère, cet oncle-là ! il comprenait si bien toutes les folies que les neveux étaient avec lui comme avec un camarade qui se donnait une attitude un peu paternelle.

L'arrivée d'Anne de Nemours rendit la convalescence plus amusante encore : « Mes neveux et moi n'engendrons point la mélancolie, écrivait le cardinal à Nemours, car quand il fait mauvais temps, nous faisons musique, s'il fait beau temps, nous allons aux champs. Il est vrai que M. du Maine y va le moins qu'il peut, car il n'y prend point de plaisir... »

Mayenne n'aima jamais les longues promenades. On se souvient que lorsqu'il signa sa paix avec Henri IV, le roi discuta longuement avec lui en marchant rapidement dans un jardin et que le pauvre Mayenne, devenu très gros, le suivait avec peine. Tout à coup, le roi s'arrêta et dit en riant : « Mon cousin, ce sera toute ma vengeance ».

La blessure de Henri s'étant cicatrisée, il revint à Paris plus populaire que jamais. Il se promenait beaucoup à travers les rues de la ville ; sa balafre augmentait son succès. Il était généreux, donnait sans compter et se préparait à devenir le vrai roi de Paris. Le roi de France, pendant ce temps, visitait tous les jours en grande dévotion les églises et oratoires de

la ville. On ne le voyait qu'en coche avec Louise de Lorraine, les petits chiens qui les entouraient interrompant les déclinaisons, car Henri III apprenait sa grammaire. Sa voiture croisait souvent l'escorte de son rival qui, du haut de son cheval, le considérait avec quelque pitié.

La fortune du duc ne suffisait pas à son train de vie et la vieille duchesse de Guise, Antoinette de Bourbon, s'en préoccupait fort.

« Ma fille, m'amy, écrivait-elle à la duchesse de Nemours, je suis bien contente d'avoir su que mon petit-fils de Guise fait son devoir envers vous comme il doit. Il a bon besoin que preniez un peu garde à ses affaires à cette fin que tout aille mieux qu'ils ne sont pas, car si cela ne vient de vous, je crains bien qu'il n'y est jamais ordre qui m'est un grand regret devoir la maison s'endetter... Or ma mie, je vous le recommande. C'est ses folles amours qui sont cause de tout le mal... Il me semble que les deniers provenant de la vente des terres de feu mon fils le cardinal votre frère, devraient être employés à éteindre les dettes et exécution de son testament afin de décharger sa pauvre âme » (F^{ds} f^s).

La pauvre âme du cardinal de Lorraine dut séjourner longtemps en purgatoire si elle y attendit que les dettes fussent complètement payées.

L'hôtel du jeune duc était splendide, les murs en étaient couverts de tapisseries d'or et de soie.

L'ambassadeur de Venise qui y logea cette année-là écrivait : « Je ne saurais vous dire avec quelle exactitude, profusion, magnificence et splendeur, nous étions servis, moi et toute ma suite jusqu'au dernier

valet... La vaisselle était toute en argent... Cinq services tous très riches y compris celui qui consiste après qu'on a enlevé la première nappe et qu'on s'est lavé les mains, en confitures et en candis d'une perfection sans pareille ».

Deux ans après, un autre ambassadeur vénitien écrira : « Les Guises, par des faveurs nouvelles, comptent payer leurs dettes. »

Il est probable que le duc de Nemours usait de son ascendant très réel sur Henri de Guise pour le retenir dans la voie où il s'engageait. Le jour où ce frein qu'il respectait lui manqua, il alla à la ruine.

Nemours était fréquemment au conseil du roi et ne quittait Paris que pour se rendre à Montargis où il avait fort à faire. Il passait pour être très en faveur auprès de Henri III qui avait interdit à Françoise de Rohan le nom de Nemours qu'elle s'obstinait à porter, ce qui créait une situation désagréable à Anne d'Este.

Le duc de Savoie chargeait Nemours de mille démarches de sorte que le 1^{er} août, le pauvre duc, malgré la chaleur et son vif désir de respirer un air plus pur, était encore à Paris.

Cette année-là, Mayenne se mariait. La vieille duchesse de Guise, sa grand'mère, ne trouvait pas ce mariage avantageux et voulait avoir l'avis de Nemours. Mayenne épousait Henriette de Savoie, fille unique du comte de Villars, mais veuve avec six enfants. Il est vrai qu'elle avait 100 000 livres comptant, chose inouïe à ce moment où le roi lui-même manquait d'argent. L'Estoile dit qu'on répandit même le bruit que Mayenne avait prêté cet argent à Henri III

qui, pour en obtenir des Parisiens, se promenait avec de gros chapelets.

Dès qu'il le put, Nemours partit pour Annecy. La Suisse venait de restituer au duc de Savoie des territoires sur lesquels Nemours croyait avoir des droits. Il réclama sa part à Emmanuel-Philibert qui ne voulut rien céder. Le duc froissé songea à s'emparer de Genève qui aurait dû être sa capitale. Il se heurta à la résistance de M. de Sales et dut renoncer à son projet. Par représailles, le duc de Savoie vint à Annecy et exigea qu'on prêtât serment de fidélité à son fils. De plus, il emmena le petit Charles-Emmanuel qui allait lui servir d'otage. Ce fut une terrible épreuve pour Nemours que cette séparation d'avec son fils. La duchesse de Nemours allait sans cesse à Turin. Elle trouva en Marie de Gondy, gouvernante du prince de Piémont, une seconde mère pour Charles qui avait à peine dix ans. Ne sachant comment lui témoigner sa reconnaissance, elle lui envoya une superbe haquenée. « Il est si grand, si beau, si vertueux qu'il se rend agréable à tout le monde et m'oblige assez par sa bonté à le servir », écrivait Marie de Gondy.

L'année suivante, en juillet, Charles-Emmanuel était ramené à Annecy pour les vacances et y attendait ses parents avec une grande impatience.

Rentrée à Paris, la duchesse avait été souffrante et n'avait pu s'occuper des affaires de son fils de Guise. Antoinette de Bourbon la priait de conseiller la vente de Nanteuil le plus tôt possible et lui demandait d'en parler à la reine et au cardinal de Guise. Quand Anne d'Este fut bien rétablie, la vieille duchesse revint à

la charge pour qu'on mette son petit-fils « hors d'une partie de ses dettes » et que, vendant Nanteuil, on donne à Diane d'Aumale, sa petite-fille, ce qui lui revenait.

Ce n'était pas aussi facile que le croyait la douairière. Les dettes donnent à une situation les fissures que le temps amène dans les maisons non surveillées. On entreprend une réparation dans un coin et on donne un ébranlement d'un autre côté.

La mort du bon cardinal de Guise, dernier des cinq beaux-frères d'Anne d'Este, allait encore compliquer les choses. Nemours eut un vrai chagrin de la perte de ce compagnon de sa jeunesse dont l'amitié n'avait jamais faibli et qui lui aussi, depuis quelques années, était tourmenté par la goutte sans que son dévouement ou sa gaîté en soient diminués. Il mourait à quarante-huit ans et Nemours, qui en avait quarante-sept, pouvait se dire qu'il le suivrait bientôt sans doute. Trois semaines avant sa mort, le cardinal avait eu la joie de voir son neveu Louis, fils d'Anne, recevoir le chapeau de cardinal. Il pouvait mourir puisqu'il y avait un nouveau cardinal de Guise et un nouveau cardinal de Lorraine, mais ce dernier n'était qu'un cousin.

Le duc de Nemours séjourna assez longtemps à Annecy en 1678; la duchesse y passa l'été. Nemours faisait construire au bord du lac un chalet qu'il destinait à son fils Henri. Il devait y avoir un jardin merveilleux comme ceux que l'on faisait en Italie : rochers, cascades, labyrinthes, fontaines d'amour. En gravissant les charmants coteaux couverts de vignes qui sont de ce côté du lac, on arrivait à deux

maisons rustiques (1) que Nemours avait fait élever. Le duc jouissait de la joie de son fils des surprises que chaque jour ménageait. En décembre, il dut, malgré ses regrets, quitter sa capitale pour aller s'occuper des affaires des Guises (**Lettre** du 13 décembre 1578; F^{ds} f^o).

Ce fut une joie pour Catherine de Médicis de le savoir de nouveau auprès de Henri III. Elle avait dû s'éloigner de la cour pour reconduire Marguerite de Valois à son mari et travailler en même temps pour le roi de France. A Agen, elle eut affaire, dit-elle, à d'étranges cerveaux. Elle ne trouvait pas un coin pour se promener. Le Dauphiné est pour elle le pays le plus monstrueux et le plus fâcheux où elle ait encore mis le pied : tous les jours y a froid, chaud, pluie, beau temps et grêle et les cerveaux de même. C'est à une Dauphinoise, la duchesse d'Uzès, qu'elle écrit cette boutade. A la même, elle fait ce souhait : « Je prie Dieu vous conserver jusqu'à l'âge de sept vingt ans que puissions souper ensemble sans chapeau ni bonnettes. »

Pendant qu'elle fait un voyage dans le midi de la France, Nemours qui circule entre Paris et Verneuil a une nouvelle crise. Au mois de juin, se sentant mieux, il part pour Annecy et de là aux eaux du Piémont qui lui avaient si bien réussi. La duchesse se rend à la cour du duc de Savoie pour y voir le petit Charles-Emmanuel. Comme elle est très forte sur les questions de droit, elle peut conseiller son fils Mayenne qui est venu à Turin pour régler les affaires de sa femme. Elle le fait discrètement, car le duc de Savoie depuis

(1) Chanoine Ducis.

l'essai de conquête de Nemours est devenu très méfiant et la duchesse Marguerite n'est plus là pour l'apaiser. Elle obtient du duc d'emmener Charles-Emmanuel et la famille de nouveau réunie rentre à Paris avec bonheur, et croit s'installer pour de longs mois à l'hôtel de Nemours. Cette illusion fut courte. Bientôt Nemours retombait dans une crise violente et on était obligé de le transporter à Verneuil où la duchesse et ses deux fils ne le quittèrent pas. Sa vie semblait en grand danger, ses amis s'inquiétaient, mais encore une fois sa volonté triompha du mal. Il comprit que le séjour de Paris lui était funeste : ce qu'il y voyait l'attristait trop. Il se décida à le quitter pour n'y revenir que le moins possible ; il voulait désormais partager son temps entre Annecy et le Piémont, vivre avec ses livres aimés, s'occuper de ses fils en attendant qu'ils puissent faire leur entrée à la cour où il rêvait de les présenter et de veiller sur eux. Il espérait que la duchesse de Nemours serait heureuse de cette vie de famille loin de la cour et de ses intrigues. Mais comme il voulait la préparer peu à peu à cette résolution, il partit seul pour se reposer dans le calme et la solitude.

A peine est-il à Annecy que la mort du duc de Savoie l'oblige à se rendre à Turin. Dès qu'elle le sait près du jeune duc, Catherine de Médicis le prie de travailler pour le roi. Elle lui demande aussi de préparer le mariage du jeune prince avec sa petite fille de Lorraine ; elle n'ignore pas que l'Espagne multiplie les démarches pour qu'une infante devienne duchesse de Savoie. Dans toutes ses tentatives de mariage, elle se sera heurtée à Philippe II.

Cependant Anne d'Este ne se presse point de rejoindre son mari. Elle n'a pas épousé le prince le plus mondain de son temps pour aller s'enterrer dans la petite principauté de Genevois ; elle se sent trop jeune et trop belle pour vivre à Turin ou à Annecy. Son véritable élément est la cour ou Paris. Elle se persuade que son devoir est de veiller aux intérêts de tous ses enfants et elle ne se donne pas une minute de repos. Cette vie trépidante ne lui réussit pas toujours : il arrive qu'elle se trouve mal et inquiète la reine qui lui continue sa sollicitude et la voudrait à Blois où, pour fuir la peste, la cour s'est réfugiée.

En février, Nemours est très souffrant à Annecy. La maladie est devenue pour lui chose si habituelle que la sensibilité d'Anne d'Este n'en est plus très affectée. Certes, elle aime son mari, mais il se rendra compte que la maladie l'atteint là-bas aussi bien qu'à Paris et qu'avec cette idée d'aller passer l'hiver dans la Savoie au rude climat, il se prive d'essais. La duchesse n'est pas fâchée de lui donner une petite leçon pour le ramener à de plus raisonnables idées. En juillet, elle est encore à la cour. Catherine de Médicis écrit au duc que sa femme se presse de dépêcher ses affaires pour aller le trouver.

Si la duchesse mit ce projet à exécution, elle ne séjourna pas longtemps à Annecy, car nous la retrouvons en septembre au mariage du duc de Joyeuse avec Marguerite de Vaudemont, sœur de la reine et nièce de Nemours.

Les fêtes durèrent un mois. Le roi conduisit lui-même la mariée à l'autel et « les princesses et dames étaient si pompeusement vêtues qu'il n'est mémoire

en France d'avoir vu chose si somptueuse. Les habillements du Roy et du marié étaient semblables, tant couverts de broderies et pierreries qu'il n'était pas possible de les estimer » (L'Étoile).

Le roi ordonna que tous les parents de la mariée et tous les princes donnassent un festin et qu'on changeât de toilette chaque fois. A l'une de ces fêtes, la duchesse de Nemours, qui avait cinquante ans, parut vêtue d'une mante à la mode d'Italie et retroussée à demy sur le bras à la mode siennoise dont elle avait le secret et souleva l'admiration. Comme le dit Brantôme, elle allait continuer à faire affront au temps, encore qu'il efface tout. Je ne sais si elle prit part au ballet de Circé et de ses nymphes, mais elle pouvait lutter d'élégance avec les jeunes filles de la cour.

Les mariages se succédaient. Louis de Guise écrivait à son beau-père : « Il ne se parle que de noces et ne voyons que combats. » Il lui contait aussi les succès de son fils le prince de Genevois qui était adoré, disait-il, du roi et de toute la cour.

Anne d'Este n'oubliait pas son second fils resté auprès de Nemours : d'Épernon, beau-frère aussi de Henri III, était sollicité par Catherine de Médicis pour que l'abbaye de Chailly près Melun fût donnée à Henri de Saint-Sorlin.

Cette année-là mourut à Ferrare la belle Éléonore d'Este, sœur d'Anne de Nemours. Avait-on gardé rancune à la duchesse des funérailles huguenotes de Renée de France? L'avait-on trouvée trop bien partagée par le testament de la duchesse de Ferrare? Je ne sais, mais Éléonore en mourant laissa sa fortune

à son frère Luigi, cardinal d'Este. A la mort de celui-ci qui la déshéritait également, Anne se plaignit amèrement des procédés de sa famille et réclama ses droits.

La mort d'Éléonore ne semble pas avoir attristé beaucoup la duchesse. Pour elle, les deuils vont se succéder. Son gendre Montpensier meurt en septembre à Champigny; sa belle-mère, Antoinette de Bourbon, en janvier 1683.

Dans l'intervalle, Anne est allée rejoindre son mari qui abandonne même Annecy pour son château près de Turin. L'air du Piémont lui semble meilleur et là, il peut plus facilement mener la vie de retraite qu'il aime par-dessus tout. Dans les heures où la souffrance lui laisse quelque répit, il peint, il lit, il écrit pour ses fils cet admirable testament qui a déjà l'esprit du grand siècle, il rédige pour eux les conseils aux chefs d'armée.

La cour le laisse indifférent. On s'étonne de son silence. Que lui importe? Il voit la vanité de toutes choses et ne se plaint même pas des longs mois d'absence de la duchesse.

Une fois encore, il sortira de sa solitude. Le jeune duc de Savoie tenant à faire à Chambéry et à Annecy une entrée solennelle, Nemours et Henri de Saint-Sorlin l'accompagneront. Charles-Emmanuel de Savoie demande au duc de le suivre en Espagne où il va épouser la fille du roi.

La duchesse de Nemours se hâte de partir pour Annecy et Catherine de Médicis lui écrit : « Je m'assure que vous serez aussi ébahie que moi. » La reine mère aurait préféré marier sa petite-fille de Lorraine qu'elle ne tarde guère à proposer au duc de Nemours

pour son fils aîné. Ce projet n'aboutit pas mais occupa assez longtemps Catherine ; elle écrivit même au cardinal d'Este pour qu'il obtînt de Rome les dispenses nécessaires.

Nemours avait auprès de lui une fois encore sa femme et ses deux fils. Avec eux, il allait partir pour l'Espagne, lorsqu'il sentit revenir la terrible maladie. Il décida que son fils aîné le remplacerait auprès du duc de Savoie et que la duchesse se rendrait aussi à la cour de Philippe II. Quant à lui, il demandait la permission de se retirer à la Cassine avec Henri de Saint-Sorlin.

Grâce aux instances de la duchesse, à l'intervention de Henri III qui délivra de sa prison, en lui payant ses dettes, le fils de Françoise de Rohan, cette dernière venait de consentir à signer son divorce. Son fils renonçait au titre de prince de Genevois qu'il avait porté jusqu'ici. Ainsi, le dernier lien avec le passé était brisé et Nemours allait continuer à expier les folies de sa jeunesse en acceptant avec la plus grande résignation les souffrances et la pensée de la mort. Mais dans les longues heures de solitude, le souvenir de ce fils ne fut-il pas une torture ?

Sur les instances de son mari qui n'eut pas besoin d'être très éloquent, la duchesse de Nemours se dirigea vers l'Espagne. Elle n'y était pas retournée depuis l'entrevue de Bayonne. Fut-ce le souvenir de l'adoration sans bornes qu'elle avait inspirée à Nemours ou bien le pressentiment que pour la dernière fois, elle paraissait en femme heureuse, mais elle semble à tous dans le triomphe de « sa beauté en son arrière-saison et même que l'admiration d'elle, de sa

beauté, de ses vertus y en demeura gravée pour tout jamais » (Brantôme).

Les fêtes du mariage terminées, Anne de Nemours revint en Piémont attendre près de son mari l'arrivée de la nouvelle duchesse de Savoie. Catherine de Médicis a beau lui écrire de revenir, elle ne rentre pas à la cour. N'est-elle pas désignée pour aller au-devant de la fille du roi d'Espagne? La reine mère ne reçoit d'elle que des lettres officielles et s'impatiente. Elle voudrait savoir comment est sa petite fille, ce qu'en pense Anne, mais celle-ci est trop prudente et redoute les indiscretions. Elle n'a nulle envie de s'aliéner le jeune duc et la nouvelle duchesse. Catherine a beau l'assurer qu'elle et le feu verront seuls ses lettres, elle ne donne aucun détail compromettant.

La jeune mariée resta plusieurs mois en Espagne, ce qui obligea la duchesse à séjourner en Piémont. Le pauvre Nemours était devenu complètement perclus, fort la langue, nous dit Brantôme, qui lui resta bonne et saine. Il est bien regrettable que personne n'ait recueilli ses derniers entretiens avec ses fils ou avec la duchesse. Nous pouvons avoir une idée de leur grandeur par l'Instruction qu'il écrivit pour ses enfants et que je ne résiste pas à reproduire en partie :

« Charles et Henry, mes enfants bien-aimés, me voyant gouteux, vieulx, estropié et maladif et n'attendant rien tous les jours sinon l'heure qu'il plaira à Dieu me prendre et faire sa volonté de moi pour me rendre (s'il luy plaist et comme j'espère qu'il m'en fera la grâce) plus heureux que je ne suis en ce misérable monde et vous y laisser sans que j'aye eu la santé et le moyen de vous y aquérir les biens et honneurs que

j'eusse bien désiré, tant pour l'amitié que je vous porte que pour l'espérance que j'ai que vous serez tous deux si gens de bien et d'honneur que ne forlignerez jamais. Qui me fera avoir plus de regret quand je vous abandonnerai que non pas d'abandonner les choses mondaines qui ne sont que vanité. Et aussi que vivant, je n'aurai eu ce plaisir pour mon indisposition, vous avoir peu conduit avec une épée à la main pour le service du Roy, de Monseigneur et neveu le duc de Savoie qui sont nos souverains princes aux lieux où ayant appris en ma jeunesse d'acquérir honneur et réputation, je vous y eusse encore pu montrer le vrai chemin par où, sans nulle hypocrisie ni feintise, l'on se peut rendre digne d'être employé aux grandes et honorables charges.

« Mais puisqu'il plaît à Dieu que je sois privé de ce contentement et ne pouvant bouger d'une chaise sans que mes valets m'en ôtent, je prends mon plus grand plaisir à faire quelque chose qui vous puisse tourner à bénéfique et servir d'augmenter votre réputation après moi... étant le plus grand legs, plus riche et profitable héritage que je vous puisse laisser... lequel discours et instruction, je vous en charge tous deux, tant pour votre bien et utilité que pour contenter la mémoire de votre père, le lire souvent, le bien retenir, garder et observer...

« Vous servirez bien Dieu et l'aimerez et craindrez de tout votre pouvoir et recourrez à lui en toutes vos adversités, vous le remercierez en vos félicités et les tiendrez de lui, vous le cognaistrez en toutes vos actions comme celui qui peut tout et en aurez toujours sa crainte devant les yeulx, car il vous peult prendre

aussi bien aujourd'huy que demain, jeunes que vieux et sains que malades.

« Soyez obéissants à votre mère, portez-lui honneur et révérence et prenez garde de lui complaire en tout ce que vous pourrez comme le lui devez, tant parce que c'est le commandement de Dieu que je sais qu'elle le mérite et que le devez faire si voulez réussir à bonne fin, car l'ayant connue, je sais qu'elle vous conseillera si bien qu'en serez contents.

« Souvenez-vous de la maison d'où vous êtes sortis et tout ainsi que vos prédécesseurs vous ont éclairé par leur vertu et prudence, mettez peine aussi de servir de lustre par la vôtre à ceux qui viendront après vous. Car, ce n'est pas peu d'ensuivre les vertus et bonne vie de ses antécresseurs mais c'est encore davantage de servir de lustre à ses successeurs.

« Prenez garde de vivre si en gens de bien et de conscience que vous serviez toujours d'exemple plutôt à vos serviteurs et à vos sujets que eux à vous car il faut que la tête montre le chemin aux pieds et non les pieds à la tête.

« Surtout, ne vous laissez jamais posséder à personne ni même à votre femme. Choisissez une bonne catholique tenue en bonne réputation, laquelle vous aimerez et lui tiendrez loyauté et bonne compagnie comme Dieu vous le commande.

« Ayez toujours plus en recommandation l'honneur que la vie, car l'honneur dure à jamais et la vie ne dure presque rien.

« Ne souhaitez jamais la mort pour chose qui vous advienne, mais gardez-vous bien de la craindre : car, en faisant l'un, vous offenseriez trop grièvement

Dieu, et en faisant l'autre, trop votre réputation et le lieu d'où vous êtes sortis. » (F^{da} f^o, 8967).

L'heure qu'il attendait arriva le 18 juin. Il y pensait depuis si longtemps qu'il la vit approcher avec sérénité. Comme autour de lui, on s'attristait, il souriait malgré ses douleurs : « Ne saviez-vous pas que j'étais poussière et qu'il faut que je retourne en poussière?... »

Vers le soir, « celui qui avait été autrefois le plus accompli prince du monde » (Brantôme) quittait cette terre en s'efforçant d'être jusqu'au bout un modèle de courtoisie.

Le chagrin d'Anne d'Este fut violent et sincère, peut-être mêlé encore cette fois de remords. Certes, personne n'avait pris dans son cœur la place de Nemours et elle n'avait pas eu grand mérite à lui rester fidèle car « elle n'aurait rien aimé si elle ne l'avait jamais vu » (*Princesse de Clèves*). Mais depuis deux ou trois ans, elle était peu restée auprès de lui.

Catherine de Médicis qui la connaissait bien lui écrivait d'affectueuses lettres : « Tous ceux qui l'aimaient devaient lui désirer cette heure dernière, étant, comme j'ai entendu dire, si réduit à ce qu'il plaise à Dieu. » Toutes les lettres qu'elle reçoit du roi, de la cour, de ses enfants de Guise font allusion à la grande délivrance que fut la mort pour le duc.

L'Estoile, en notant cette mort dans son journal, dit : « Pour un prince qui avait tant aimé le monde, il mourut avec une grande connaissance de Dieu, ce qui arrive rarement à des grands comme lui. » Il ajoute que parlant de sa femme et de ses enfants le duc

aurait dit qu'elle leur gâterait tout. Ceci ne correspond guère à ses recommandations écrites et au titre de tutrice de ses enfants qu'il lui laissait.

Les honneurs funèbres furent rendus en grande pompe au duc de Nemours ; son confesseur, le père Cristin, prononça une magnifique oraison funèbre ; puis le corps renfermé dans un double cercueil s'achemina lentement vers Annecy.

Les magistrats de la ville s'assemblèrent et, après délibérations, décidèrent qu'ils fourniraient un poêle de velours noir avec longues franges d'argent et que quatre douzaines de torches seraient portées autour du char funèbre.

Le lendemain, nouveau conseil. Toutes ces draperies de velours vont coûter un prix fou à la ville. Or, elle n'est pas en fonds. La réception du duc de Savoie et du duc de Nemours l'année précédente l'a mise en retard. Puisqu'on n'a reçu aucun ordre de la duchesse de Nemours, on se contentera de satin noir. Ainsi celui pour qui aucune étoffe ne paraissait assez précieuse eut des funérailles économiques !

On avait décidé qu'on irait jusqu'à Talloires. De cette ville s'ébranla le long cortège funèbre. Les membres du Tribunal, de la Chambre des comptes, du Conseil, les bourgeois de la ville escortaient la dépouille de leur seigneur ; tous les ordres religieux : Capucins, Dominicains, Franciscains et autres, de nombreux prêtres suivaient en priant. Et l'on allait ainsi le long de ce lac ravissant qui avait charmé Nemours. Après Talloires, c'était Menthon, puis enfin Annecy que dominait le fier château. Mais ce n'était plus vers lui que se dirigeait le maître. Il ne

reverrait plus cet élégant logis Nemours qu'il faisait construire vingt ans plus tôt avec l'espoir d'y amener en souveraine la belle duchesse de Guise.

Annecy encore une fois se réunissait en son nom ; Notre-Dame de Liesse portait ses armoiries et s'illuminait comme en 1566, mais c'étaient des chants funèbres qui retentissaient. M^{gr} Granier parlait de lui au passé. Puis on descendait le cercueil dans la chapelle réservée aux Nemours et, de l'irrésistible Jacques de Savoie, il ne restait plus que le souvenir, mais un souvenir qui a traversé les siècles et que nous aimons encore à évoquer.

J'imagine qu'à la nouvelle de cette mort, bien des cœurs féminins se serrèrent. Les adoratrices de Nemours eurent sans doute un souvenir ému pour l'incomparable prince qui avait si violemment fait battre leur cœur. Françoise de Rohan, n'ayant pas de raisons de porter un deuil éternel, se maria. Quant à la duchesse, elle resta fidèle à Nemours et Brantôme nous en donne une raison qui ne peut être que flatteuse pour les ducs de Guise et de Nemours : « Elle a épousé deux honnêtes maris et deux que peu ou point en eust-on trouvé de pareils et s'il s'en trouvait encore un pareil et digne d'elle, elle le pourrait encore user tant elle est encore belle. »

CHAPITRE XI

ASSASSINAT DU DUC DE GUISE ET DE SON FRÈRE LE
CARDINAL. — LA LIGUE. — MORT DE CHARLES-
EMMANUEL DE NEMOURS, DE CATHERINE DE
MONTPENSIER.

Malgré l'impatience de Catherine de Médicis, Anne d'Este restait en Piémont et en Savoie. Elle était devenue au cours de ses différents procès un homme d'affaires remarquable et en qualité de tutrice de ses enfants voulait être au courant de tout. L'inventaire qui fut fait à Turin (F^{ds} f^s, 3424) marque très distinctement ce qui est à elle et ce qui est à chacun de ses fils. Elle peut s'occuper de ceux-ci, les aînés sont en faveur. Catherine de Médicis, deux jours après la mort de Jacques de Savoie, les a amenés à signer le traité de Nemours et elle les soutient de toute sa puissance. Mais la duchesse lui manque et elle compte l'attirer en lui parlant du mariage du nouveau duc de Nemours avec sa petite-fille. Henri III écrit lui-même à Anne qu'il sera heureux de cette alliance (F^{ds} f^s, 3397, f^o 8). On en parla beaucoup, mais elle n'avait peut-être pas été approuvée par Nemours. Anne n'y mettait aucun empressement et son fils Charles-Emmanuel ne paraissait pas pressé de se marier. Il en fut longtemps question. Plus tard

quand la jeune princesse qui avait épousé par procuration François de Toscane traversa Lyon pour se rendre auprès de son mari, les Lyonnais, croyant plaie à Charles-Emmanuel de Nemours leur gouverneur, voulurent l'enlever. La princesse fut très effrayée. Mais le jeune duc de Nemours qui avait la courtoisie de son père la rassura.

Au commencement de 1586, Anne d'Este rentra à Paris et s'installa dans l'hôtel de Nemours près de Saint-André des Arts. Elle était bien décidée à ne vivre maintenant que pour ses enfants. Pour eux, elle gardera son influence à la cour ; pour eux, elle réclamera amèrement contre le testament du cardinal d'Este son frère qui meurt cette année-là, laissant sa fortune au duc de Ferrare. Elle rappelle à celui-ci ce qu'elle a fait pour défendre leurs intérêts à tous, prouve qu'il y a certaines parties de la fortune dont le cardinal ne pouvait pas disposer et sur lesquelles elle a des droits. Et elle déploie la ténacité d'une femme que les questions de sentiment n'agitent plus.

Dans ses vêtements de veuve qui allaient bien à sa beauté blonde, elle reprit sa place à la cour. Ne nous en étonnons pas. La cour représentait pour elle la famille. Petite-fille de Louis XII, tante à la mode de Bretagne du roi régnant, alliée à François I^{er} par son mariage avec Nemours, elle avait rang de princesse du sang. Elle rencontrait là ses fils, sa fille restée veuve très jeune et qui avait eu assez de ce premier essai, ses deux belles-filles les duchesses de Guise et de Mayenne. On se souvient que Henri III avait pour elle assez d'affection et que Catherine de Médicis en

faisait sa confidente. Aussi Anne d'Este obtint-elle en 1588 la place de gouverneur de Lyon pour son fils Nemours.

Au début, elle ne se mêla de la Ligue que pour décider la reine mère à une intervention entre les deux partis. Lorsqu'après la Journée des Barricades, Henri III quitta Paris, c'est sans doute à sa prière que Catherine de Médicis alla à Mantes le supplier de revenir. Démarche inutile qu'elle renouvela avec plus de succès à Chartres puisque Guise fut alors nommé lieutenant-général du royaume. Quatre mois plus tard, Henri III allait se débarrasser du duc de Guise et de son frère le cardinal. La duchesse de Nemours et son fils Charles-Emmanuel furent emprisonnés dans ce château de Blois qui avait appartenu à Louis XII, dans lequel Renée de France avait passé ses premières années.

Catherine de Médicis malade, mourut de chagrin en apprenant le double assassinat ordonné par son fils. La duchesse perdait en elle un appui précieux, il est vrai, mais rien ne devait plus l'arrêter dans son œuvre de vengeance contre le tyran de Blois.

Charles-Emmanuel parvint à s'échapper et à rentrer à Paris près de Mayenne. Il arriva assez tôt pour assister au baptême d'un fils de Henri de Guise dont la ville fut marraine et qu'elle nomma Paris. Le jeune duc allait lutter sans qu'on obtînt jamais sa soumission.

Cependant, les autres prisonniers, le cardinal de Bourbon, la duchesse de Nemours, le duc d'Elbeuf étaient transférés à Amboise. « Si celui qui est là représenté était en vie, s'écria Anne en passant devant

le portrait de Louis XII, il ne permettrait pas qu'on emmenât sa petite-fille prisonnière. »

Le meurtre des Guises, loin d'arranger les affaires de Henri III, mit tout contre lui. Rome l'excommunia, les Parisiens lui fermèrent leurs portes et la Ligue reprit une nouvelle vigueur. Catherine de Montpensier avait pris avec elle les enfants de son frère et, pleurant, elle les conduisait à travers Paris en excitant le peuple.

Henri III comprend qu'il n'a qu'une planche de salut : un traité avec Mayenne et Nemours. Une seule personne peut les convaincre : leur mère. Il offre à la duchesse de lui rendre la liberté si elle veut bien leur porter les conditions de paix du roi. Elle accepte et va trouver ses fils. Comme envoyée de Henri III, elle énumère fidèlement les avantages de la paix et elle ajoute : « J'avais promis de vous dire tout cela. A vous de décider ce que vous voulez faire. »

La décision fut vite prise. Catherine de Montpensier poussait à la lutte. « Si je rentre dans Paris, lui fit dire Henri III, je vous ferai brûler. » Elle répondit que le feu serait pour le roi et que d'ailleurs elle ferait tout ce qu'elle pourrait pour l'empêcher d'y entrer. Elle tint parole, si vraiment ce fut elle qui arma Jacques Clément.

Mariée à dix-huit ans à un mari « qui eust été son ayeul et bien qu'elle eust tasté fort sobrement des fruits du mariage, elle n'en avait voulu regouster ny réparer les défauts et arrérages par secondes noces » (Brantôme). Elle était restée toute dévouée à sa famille et lorsque, très jeune, elle fut veuve, elle ne s'occupa plus que des intérêts de ses frères et surtout

de ceux du chef de famille Henri. Ame ardente et passionnée, elle fut bien plus que sa mère au courant de tout ce qu'il entreprenait.

Lorsque la duchesse de Nemours revint ulcérée de sa captivité, le cœur déchiré par l'affreux massacre de ses deux fils, Catherine n'eut pas de peine à lui faire partager ses sentiments de haine contre le roi. Il est probable que la duchesse de Nemours ne fut qu'indirectement dans le complot. Même pour se venger d'Henri III, elle n'eût pas envoyé un assassin.

En apprenant la mort du roi, le peuple de Paris prit le deuil en vert, nous dit l'Estoile. Catherine de Montpensier, ajoute-t-il, embrassa celui qui lui apporta la nouvelle, regrettant que Henri III ait ignoré d'où lui venait le coup fatal. Puis elle alla prévenir sa mère et toutes deux parcoururent la ville en annonçant qu'il n'y avait plus de Henri de Valois en France. La duchesse de Nemours était arrivée à un tel état de surexcitation qu'aux Cordeliers, elle gravit les marches de l'autel et parla au peuple de la mort du tyran.

Henri III avait désigné Henri de Navarre pour son successeur. Il fallait remonter jusqu'à saint Louis pour trouver ses droits, mais il n'en était pas moins le seul héritier de la couronne par l'extinction des Valois.

Vraiment, on ne pouvait demander au fils et aux frères de ceux qui étaient considérés comme les martyrs de la cause catholique de reconnaître un roi protestant. La Ligue n'avait pas lutté pour en arriver à ce résultat. Aussi se reconstitua-t-elle plus ardente que jamais. On nomma le cardinal de Bourbon, oncle

de Henri de Navarre, roi sous le nom de Charles X, mais c'était un roi sans autorité. Mayenne avait tout le pouvoir.

Charles-Emmanuel de Nemours devint gouverneur de Paris et son frère Henri de Saint Sorlin le remplaça à Lyon. Nemours fit fortifier Paris et ce furent son esprit et sa valeur qui sauvèrent la ville au siège de 1590. Il fut très aidé par sa mère fort bien renseignée sur ce qui se passait autour d'Henri IV. On ne la voit intervenir ouvertement que pour relever les courages ou intercéder en faveur de quelque accusé.

Cependant le cardinal de Bourbon meurt. Il s'agit de nommer un nouveau roi. Le duc de Lorraine, petit-fils de Henri II par sa mère, le duc de Mercœur, beau-frère de Henri III, Mayenne, Nemours, le duc de Savoie sont prétendants. Ils ont bientôt un rival dans le jeune duc de Guise, plus aimé des Parisiens qui adoraient son père. Les politiques appelèrent naturellement Anne d'Este la reine mère puisque deux de ses fils et son petit-fils aspiraient à la couronne.

Je ne raconterai pas en détail cette opposition de la Ligue à Henri IV, opposition qu'il ne put vaincre qu'en devenant catholique. On connaît les intrigues de l'Espagne, les projets de mariage entre l'infante et le duc de Nemours et celui plus sérieux avec le jeune duc de Guise que l'ambassadeur d'Espagne nomma roi. M^{me} de Nemours s'en offensait, dit l'Étoile, M^{me} de Guise en riait, M^{me} de Montpensier l'appelait le beau roi, M^{me} du Maine un petit morveux auquel il fallait encore bailler des verges.

Henri IV s'en émut et s'occupa plus sérieusement de se faire instruire dans la religion catholique.

L'élection de Guise avait eu lieu au début de juillet et le 23, Henri écrivait à Gabrielle d'Estrées : « Ce sera dimanche que je ferai le saut périlleux ».

Ce fut en effet le 25 juillet qu'il alla en cérémonie à la messe à Saint-Denis et qu'il y fit son abjuration.

Henri IV catholique, la duchesse de Nemours était décidée à le reconnaître comme son souverain légitime. Mais comment amener ses fils à se soumettre? Déjà en novembre 1592, Henri IV avait fait faire une démarche auprès d'elle : « Mon fils du Maine a quarante ans passés, dit-elle, les autres ont aage pour se savoir gouverner. Je n'en fais pas ce que je veux, il s'en faut beaucoup... ils ne se rendront pas aisément. Toutefois je vous assure que mon esprit y travaille et que je n'ai rien tant au cœur que la paix pour laquelle avoir, je ferai avec eux tout ce que je pourrai » (L'Étoile).

Elle blâmait son petit-fils de Guise qui était capable d'aller avec le légat se faire couronner à Reims.

Huit mois devaient encore s'écouler avant la rentrée de Henri IV à Paris. Nemours était retourné dans son gouvernement de Lyon et ne tenait pas compte des ordres de Mayenne. Celui-ci s'entendit, prétend-on, avec l'archevêque de Lyon et un jour les Lyonnais se révoltèrent contre leur gouverneur qu'ils firent prisonnier. L'évêque d'Annecy, M^{gr} Granier, ordonne une neuvaine de prières publiques pour le duc de Nemours qui l'a demandé et François de Sales fait le sermon pour que le peuple s'attache avec plus d'ardeur à fléchir la justice de Dieu (1).

(1) Lettre de saint François de Sales, livre IX, p. 32.

Anne de Nemours s'adressa à Mayenne qui lui promit de partir pour Lyon. Mais, comme il ne s'exécutait pas, la duchesse fit ses préparatifs pour y aller elle-même. D'autres nouvelles de Lyon retardèrent son départ, Mayenne trouvait mille prétextes pour ne pas se rendre dans une ville qui s'était donnée à Henri IV. La duchesse se fâcha avec lui.

Le 22 mars, Henri IV fit son entrée à Paris et un de ses premiers soins fut d'envoyer quelqu'un saluer la duchesse de Nemours et sa fille et les assurer de sa protection. Des gardes furent placés devant leurs hôtels pour les protéger et, deux jours après, le roi alla leur faire sa visite.

Le 6 avril, elles quittèrent Paris pour aller retrouver Mayenne à Reims et ne revinrent que le 2 septembre, après avoir prêté serment de fidélité au roi.

Catherine de Montpensier devint une des habituées de la cour de Catherine de Navarre, sœur de Henri IV. Elle y était toujours bien accueillie. Malgré la lutte, c'était au fond à elle que le roi devait le trône et c'est ce que lui dit un jour Diane d'Angoulême qui ne lui pardonnait pas le meurtre de son frère.

La duchesse de Nemours, en se rendant près de Mayenne auquel elle avait tenu rigueur jusque-là, voulait l'amener à se réconcilier avec Henri IV et le décider à s'occuper de Nemours toujours prisonnier des Lyonnais. Le jeune prince, enfermé depuis dix mois, parvint à s'échapper et gagna le Dauphiné dont son frère était gouverneur. Il se rendit à Vienne où Montmorency l'attaqua sans pouvoir le vaincre.

Cependant Guise se soumettait, Mayenne entraînait en pourparlers, il ne restait plus que Nemours. « Ah ! dit

Henri IV, celui-là a le cœur trop grand et trop haut, jamais il ne se saurait mettre à servir, je ne m'attends pas qu'il me reconnaisse tant qu'il pourra et que son brave cœur l'y portera, j'ay là un très dangereux ennemy et qui fort tard abaissera les armes » (Brantôme).

Obligé de s'éloigner de Vienne, Nemours en avait confié la garde à un gouverneur qui livra la ville aux troupes royales. Découragé, il se rendit dans son château d'Annecy pour y soigner sa santé que les luttes ardentes des dernières années avaient compromise.

Il était à bout de forces et comptait sur le repos pour se guérir. Des hémorragies achevèrent de l'épuiser. On ne reconnaissait plus le prince élégant dont la beauté rappelait celle du duc et de la duchesse de Nemours. Il ne pouvait plus soutenir ce long corps dont les mouvements avaient autrefois tant de grâce. Il allait courbé, le teint jaune, avec sa maigreur de squelette, s'asseoir sur les bords du lac d'Annecy. A ses côtés se plaçait Honoré d'Urfé dont la conversation charmante et l'amitié lui étaient précieuses.

Bientôt cette promenade fut une trop grande fatigue ; il ne quitta plus le château, et M^{sr} Granier, évêque d'Annecy et fils d'un intendant de son père, passa de longues heures avec le jeune prince. François de Sales allait le voir aussi et fin juillet il écrivait au nonce apostolique : « Il est fort timoré et doué d'une grande délicatesse de conscience. » C'est à eux sans doute que Charles-Emmanuel dut cette résignation parfaite devant la mort qui rappelle celle de son père. Jacques de Savoie avait cinquante-quatre ans, son fils en avait à peine vingt-huit et il

savait que la vie lui aurait réservé bien des joies. On parlait devant lui de la beauté de la mort sur un champ de bataille. Et souriant, il disait : « Celui qui meurt comme il doit ne se peut signaler davantage ».

Malgré les chaudes amitiés qui l'entouraient, quelqu'un manquait au jeune duc. Près de son lit de malade, il eût voulu sa mère qu'il n'avait pas revue depuis plus d'un an.

La duchesse dut être prévenue de la maladie de son fils. Mais elle ne se hâta pas de partir. Il fallait bien qu'elle fût près du roi pour assurer malgré eux des avantages matériels aux princes qui ne se soumettaient pas. Puisque Charles-Emmanuel était souffrant, il y avait une trêve. C'était le moment d'obtenir de Henri IV des conditions assez honorables pour que son fils les acceptât.

Hélas ! ce n'étaient pas de titres, de pensions, d'États dont il avait besoin. Il aurait voulu appuyer sa tête fatiguée sur l'épaule maternelle, sentir sur son front brûlant ou sur ses mains décharnées les mains fines de la duchesse, lui redire combien il l'aimait, avoir d'elle de ces mots affectueux que seules savent trouver les mères, s'endormir sous son regard comme lorsqu'il était tout petit à Annecy et qu'elle se tourmentait parce qu'il avait un peu de fièvre. Et maintenant qu'une fièvre ardente le consumait, pourquoi n'accourait-elle pas ? Il l'attendait comme il attendait son jeune frère Henri.

Celui-ci arriva et fut reçu avec la plus vive tendresse. Encore quelques jours et Charles-Emmanuel aurait autour de lui les deux êtres qu'il aimait le plus au monde. En attendant, il recommandait à Henri de

rester toujours fidèle à la foi catholique pour laquelle ils avaient combattu et de se souvenir de la maison dont ils étaient sortis. C'est lui qui sera prince de Genevois, duc de Nemours, aucune tache ne doit souiller ces noms. Il les lui abandonne volontiers et lui laisse ce qu'il a de plus précieux, ses amis qui voudront bien devenir les siens.

M^{gr} Granier a promis de l'avertir quand le moment redoutable sera proche. Avec le sacrifice de sa vie, il faut aussi faire celui de ne pas revoir la duchesse. C'est Henri qu'il charge de dire à sa mère qu'il regrette de ne pas lui avoir présenté ses devoirs. Il recommande fortement à son frère d'être pour elle ce que lui aurait été, un fils dévoué et respectueux. Il essaye de donner à Henri de Saint-Sorlin un peu de la tendresse filiale dont il a le cœur rempli. Cette bénédiction maternelle avec laquelle il aurait voulu quitter cette terre, il faut y renoncer. Il demande à M^{gr} Granier de lui donner la sienne.

Les hémorragies ont recommencé. L'évêque, avec la tendresse d'un père, soutient le jeune prince qui expire dans ses bras.

La duchesse de Nemours fut terrifiée de ce dénouement qu'elle n'avait pas prévu. Elle écrivit à Henri qu'elle partait pour Annecy et qu'elle le priait de l'y attendre. Mais quand elle arriva à Lagnieu elle apprit qu'elle ne trouverait personne. Charles-Emmanuel reposait auprès du duc de Nemours à Notre-Dame de Liesse. Quant à Henri, effrayé de cette mort, fâché contre la duchesse qui avait privé son frère d'une dernière joie, il était parti sans dire où il allait.

On juge de l'émoi de la duchesse. Elle avait promis

à Henri IV la soumission de ses deux fils : l'aîné était mort sans avoir fait le geste nécessaire et l'autre était peut-être à préparer une nouvelle révolte. Ils étaient bien les fils de Jacques de Savoie, leur intérêt ne les préoccupait guère.

Anne d'Este finit par découvrir que le nouveau duc de Nemours était en Piémont où deux amis l'avaient vu. Ainsi Henri s'était rendu chez un ennemi du roi de France. Le duc de Savoie, neveu de Henri II, gendre du roi d'Espagne, avait été un des prétendants à la couronne de France et il comptait bien au moins agrandir son duché à la faveur de nos troubles.

La duchesse prévient Montmorency (Fds fs, 3260, fo 29) qu'elle va envoyer quelqu'un à Ferrare (elle ne parle pas de Turin) mais que son fils va revenir. On l'attendra à Annecy pour lui dire de venir la trouver à Lagnieu où elle compte passer le temps de son deuil. Elle va aller rejoindre Mayenne qui l'attend à Tournus, elle reviendra pour recevoir Henri.

Quel fut le messager assez sûr qu'elle expédia à Turin ? Peut-être son aumônier Neuchelles qui l'avait accompagnée dans ce triste voyage. Il avait connu les princes tout enfants puisqu'il faisait partie de la maison d'Anne depuis son premier séjour à Annecy. Et comme Henri était destiné à l'église, ses rapports avec Neuchelles avaient été plus fréquents. Il fallait beaucoup d'habileté dans cette mission, car la susceptibilité du duc de Savoie était aussi à ménager : Si le roi de France était le suzerain du duc de Nemours, le duc de Savoie l'était du prince de Genevois et du marquis de Saint-Sorlin.

L'envoyé d'Anne réussit à faire quitter le Piémont

à Henri de Nemours, mais ne put le ramener tout de suite à sa mère. Le prince se rendit chez son oncle de Ferrare, et, comme il s'y trouvait bien, écrivait la duchesse, il y prolongeait son séjour (F^{ds} f^s, 3554, f^o 3).

Quand il quitte Ferrare, c'est pour retourner à Turin. La duchesse se désole, elle lui écrit lettres sur lettres pour lui dire sa tristesse, son désir de le revoir. Le messager est chargé de faire comprendre au prince combien il est de son intérêt de ne pas continuer à être l'ennemi du roi de France. Son frère Mayenne va se soumettre, ses neveux de Guise et Joinville sont autour de Henri IV. Que compte-t-il faire tout seul ? Et puis il y a tant de choses à régler par suite de la mort de Charles-Emmanuel.

Enfin Henri de Nemours se décide à arriver ; il est accompagné d'un cardinal d'Autriche qui se rend en Espagne. Anne prévient immédiatement de ce fait Montmorency en ajoutant que son fils veut rester au service de Henri IV et qu'ils attendent l'honneur de ses commandements (F^{ds} f^s, 3609, f^o 23).

A force d'habileté, la duchesse arrive enfin au traité avec Henri IV. Celui-ci s'engage à laisser au duc de Ferrare ses villes de Gisors, Caen, Bayeux, etc. ; la duchesse sera souveraine de Montargis, Henri de Nemours aura les États de son père et pour qu'il y vive sans inquiétude, le roi dispense ses sujets et ceux de la duchesse de tout impôt pour la couronne de France. Comme la Ligue a fort endetté le prince qui vient de mourir, le roi de France leur donne un an pour liquider la situation et s'engage à fournir tout l'argent nécessaire. De plus, il protégera les

possessions de Henri de Nemours. Henri IV ne pouvait être plus généreux. Il donnait ainsi à la duchesse un témoignage de son affection et de l'estime qu'il avait eue pour ses fils.

Les promesses du roi ont été sincères, mais ne se réalisent pas tout de suite au point de vue pécuniaire. Le prince est trop fier pour réclamer et il est à craindre que, devant ce manque de parole, il ne retourne auprès de son cousin, le duc de Savoie. La duchesse écrit encore à Montmorency pour qu'il fasse envoyer l'argent promis, car elle ne peut plus aider son fils (F^{ds} f^s, 3570, f^o 17).

Assez fatiguée de toutes ces luttes, Anne d'Este rentra à Paris pour la mort de sa fille, la duchesse de Montpensier. Comme son frère Charles-Emmanuel, Catherine avait trop donné d'elle-même et une hémorragie l'emportait aussi en une nuit.

Les deuils se succèdent pour la duchesse : sa sœur Lucrèce, princessed'Urbin, son frère le duc de Ferrare moururent en 1598. C'étaient autant de raisons pour vivre dans la retraite. Sa seule joie était de voir les deux fils qui lui restaient, Mayenne et Nemours, et ses petits-fils au premier rang à la cour. Mais combien lui était cruelle la pensée que dans le grand château de Ferrare où son enfance s'était passée, aucun des siens ne vivait plus. Le pape Clément VIII y séjournait à leur place. Elle y envoya le président Favre pour défendre ses droits. François de Sales aurait voulu l'accompagner, mais M^{gr} Granier s'y opposa.

La duchesse serait morte de chagrin si elle n'avait eu cette disposition de caractère qui lui permettait

de se distraire de sa pensée. Elle avait ses affaires de Montargis qui l'absorbaient et se mêlait encore beaucoup à la vie générale.

Le séjour du duc de Savoie à Paris, les fêtes qui se donnèrent à cette occasion, la diplomatie que les deux parties employèrent pour arriver au traité de Paris l'intéressèrent vivement. Henri de Nemours avait été chargé d'aller au-devant du duc jusqu'à Orléans et Charles Emmanuel de Savoie vint souvent prendre conseil de la duchesse.

Remise dans le mouvement, Anne d'Este reprenait vite son entrain naturel. Elle eut de longues conférences avec Henri IV pour le château de Verneuil que Jacques de Savoie avait bâti avec tant de joie et qui depuis sa mort avait été fort négligé. Le roi l'acheta pour en faire don à M^{lle} d'Entragues qui avait succédé à Gabrielle d'Estrées. Au lieu du titre de reine de France qu'il lui avait promis, elle dut se contenter de celui de marquise de Verneuil.

CHAPITRE XII

DERNIER VOYAGE DE LA DUCHESSE DE NEMOURS. — SA MORT. — SES FUNÉRAILLES.

Le roi de France demanda ensuite à Anne d'Este d'aller recevoir Marie de Médicis à Marseille. Il lui adjoignit ses belles-filles de Guise et Nemours (Henri de Nemours avait épousé sa cousine M^{lle} d'Aumale) et plusieurs autres dames. Au courant mieux que personne des usages des cours italienne et française, elle serait très précieuse à la nouvelle reine.

La duchesse passa donc la fête de la Toussaint à Marseille où Marie de Médicis arriva le 3 novembre. Sous le ciel riant de la Provence, la jeune reine ne se sentait pas encore en exil et ce fut ainsi à Aix, à Avignon où l'on avait multiplié les arcs de triomphe et où elle séjourna quelques jours. Par étapes, elle se dirigeait vers Lyon. Fin novembre, elle s'arrêtait à Rousillon dont la duchesse avait gardé un souvenir charmant. Mais la saison n'était plus la même. La gracieuse ligne des Cévennes disparaissait sous la neige, les grands peupliers du Rhône avaient perdu leurs feuilles et se dressaient maigres et longs au bord du fleuve. Le ciel était gris, le vent du nord soufflait avec violence et quand on fut dans le château de Tournon,

malgré les énormes bûches qui flambaient, la reine fut péniblement impressionnée. Lugubrement, le vent s'engouffrait dans les grandes cheminées et ses plaintes aiguës faisaient tressaillir Marie de Médicis et son entourage.

Anne d'Este se souvenant de sa tristesse au passage des Alpes lors de son arrivée en France, se mit à raconter le séjour de la cour trente-quatre ans plus tôt, les chasses folles conduites par Charles IX, les fêtes organisées par Catherine de Médicis, les promenades sous un ciel semblable à celui de Florence et de Ferrare. Et à mesure qu'elle parlait, Roussillon se dressait devant les auditeurs avec son charme spécial de l'été, le parfum de ses plantes sauvages, la richesse de ses fruits, l'intimité de ses chemins ombragés et le large horizon de la vallée du Rhône.

Rentrée dans sa chambre, la duchesse à qui cette évocation avait rappelé sa jeunesse revit pour elle seule ce passé charmant. Où étaient tous les brillants seigneurs et les élégantes dames d'autrefois? Catherine de Médicis, Charles IX, Henri III, Henri de Guise, la duchesse de Ferrare, Alphonse d'Este, le connétable, Anne de Montmorency, Jeanne d'Albret, tous étaient morts. Mort aussi ce brillant duc de Nemours qui se désespérait de ne pouvoir obtenir sa main. Mort le bon l'Hôpital comme les autres poètes qui avaient chanté sa beauté: Ronsard, Le Tasse. Et à tous, elle donnait un souvenir ému. Elle restait seule, belle encore, disait-on, mais elle sentait un vide affreux l'envahir. Que de ruines, que de meurtres s'étaient accomplis autour d'elle !

Le lendemain on s'achemina par Vienne vers Lyon

où la reine fit son entrée le 2 décembre. Là le brouillard régnait, mais les Lyonnais avaient si bien tendu les rues de tapisseries, élevé tant d'arcs de triomphe qu'on oubliait le soleil absent.

Le 9, le roi arriva de Savoie où il était en guerre contre le duc, et la duchesse de Nemours fut chargée de prévenir Marie de Médicis que le roi n'ayant pas apporté de lit, lui demandait l'hospitalité.

Je ne m'arrêterai pas à toutes les fêtes qui eurent lieu. Le 18, le roi allait rejoindre la marquise de Verneuil pendant que la reine le suivait de loin à petites journées. Elle mit plus d'un mois pour aller de Lyon à Paris, car il ne fallait pas compromettre l'existence du futur Louis XIII. A la naissance de ce dernier assiste encore la duchesse de Nemours.

Elle ne renonça jamais au monde, mais les documents deviennent rares à son sujet. Elle ne retourne plus à Annecy où séjourne souvent son fils. Il est si attentif à ne pas déplaire à Henri IV qu'il demande même la permission d'écrire au duc de Savoie qui vient de signer de nouveau la paix.

Pour ses intérêts ou pour ceux de son fils, Anne d'Este reste en correspondance avec son ancienne capitale. C'est ainsi qu'en 1602, elle appelle à Paris le président Favre, son fils René de la Valbonne frère de Vaugelas et M^{gr} François de Sales, le coadjuteur de M^{gr} Granier.

La mort du duc de Mercœur, fils de Jeanne de Savoie et par conséquent neveu de la duchesse, étant survenue, c'est à François de Sales qu'on s'adresse pour l'oraison funèbre. Il la prononça le 27 avril à

Notre-Dame où eut lieu le service et elle est magnifique.

Le futur évêque d'Annecy qu'on appelait déjà le soi-disant évêque de Genève ne paraît pas avoir eu une grande impression de la duchesse de Nemours. Il ne parle d'elle dans aucune de ses lettres, tandis qu'il sera en correspondance avec Henri de Nemours. D'ailleurs, Anne d'Este s'occupa surtout d'affaires et ne se mit peut-être pas en frais pour le fils de l'ancien capitaine d'Annecy.

Le président Favre et son fils admirèrent davantage celle qui avait été « une très belle femme en son printemps, son été et son automne et son hyver encore, quoiqu'elle ait eu grande quantité d'ennuis et d'enfants » (Brantôme).

Il y a aux Estampes de la Bibliothèque nationale un portrait d'Anne à cette époque. Le visage est mince, les traits sont fins, le menton remonte un peu vers le nez et les yeux semblent fouiller au fond de votre âme. Sous la coiffure de veuve, les cheveux sont abondants et nous savons que par nature ou par art ils restèrent blonds puisque, à son lit de mort, elle avait « deux énormes tresses blondes » (1).

Après 1602, je n'ai plus rien trouvé concernant la duchesse de Nemours, sauf une preuve de l'affection de son fils qui, le 16 avril 1605, écrit au pape : « J'ai désiré sur toutes les choses de ce monde l'assomption de Votre Sainteté au Saint Siège, durant ce dernier conclave à cause de l'affection qu'elle daigne porter à ma mère » (F^{ds} fs, 3647).

(1) Chanoine Ducis.

Le 17 mai 1607, Anne d'Este finissait une vie qui avait paru brillante et qui avait été assez tragique. Elle avait vu assassiner son mari, deux de ses fils ; de huit enfants, il ne lui en restait que deux ; ses frères, ses sœurs l'avaient devancée dans la tombe. Elle avait été mêlée à tous les événements politiques de la France. Cinq rois successivement lui avaient témoigné leur confiance, elle avait pu croire un instant que l'un de ses fils monterait sur le trône. Elle avait vu notre patrie, victorieuse de l'étranger, déchirée par les guerres civiles, puis reprenant à la faveur de la paix sa richesse habituelle.

Il y avait si longtemps qu'on parlait de la duchesse de Nemours que l'Estoile, en consignant sa mort dans son journal, écrit : « On la disait âgée de quatre-vingts ans, autres disaient soixante et dix-huit. Elle s'en donnait soixante et seize. »

La duchesse disait la vérité, elle avait soixante-seize ans.

Le lendemain, 18 mai, à dix heures du soir, ses entrailles furent enterrées dans le chœur de l'église des Augustins en présence de toute la noblesse (L'Estoile).

Le service funèbre fut célébré à Saint-André des Arts dont elle était une bonne et fidèle paroissienne. Au temps de la Ligue, le curé de Saint-André la citait du haut de la chaire comme un modèle. Les méchantes langues ajoutent qu'elle lui envoyait des plats de sa table, ce qui était précieux pendant la disette qu'avait provoquée le siège. Or, à l'insu ou peut-être avec l'autorisation tacite de Henri IV, un de ses capitaines

laissait passer des vivres pour Anne d'Este et Catherine de Montpensier.

Je sais bien que le curé de cette époque refusa de se soumettre à Henri IV et qu'il dut quitter Paris, mais s'il ne revint pas, son successeur apprécia aussi la duchesse de Nemours pour laquelle le roi de France avait les plus grands égards.

L'oraison funèbre de M. Scurin Bertrand, curé de la Ferté-Bernard, eut beaucoup de succès ; il y compara la duchesse à sainte Paule et à Judith ce qui aurait mieux convenu à sa fille. L'Estoile signale dans son journal qu'on lui a donné l'oraison funèbre sur le trépas de M^{me} de Nemours.

Suivant le désir exprimé par la duchesse, le double cercueil de plomb et de noyer fut dirigé vers la Savoie. Henri de Nemours chargea le président Favre de s'occuper du cérémonial pour Annecy. La lettre arriva peu de temps avant le corps de la duchesse et le pauvre président ne savait où donner de la tête. M^{gr} François de Sales, successeur de M^{gr} Granier, était à Thonon où il prêchait le jubilé qui avait été donné à l'occasion de la nomination de Paul V. M^{me} de Chantal était venue passer avec lui les fêtes de la Pentecôte dans la petite ville où il officia encore le lundi et le mardi. Avec sa fidèle pénitente qu'il conduisait peu à peu au sacrifice de tout ce qu'elle aimait, il se rendit à Annecy.

Le président Favre avait mis tout en mouvement, mais pour réaliser le programme qu'il rêvait, il eût fallu des jours et des jours. On lui annonce que le corps de la duchesse est arrivé à Seyssel. On n'était pas prêt, mais comme il l'écrira au duc de Nemours,

« le corps ne pouvait être honorablement si long temps hors deses terres. » Et il ajoute, pour rassurer le prince : « Pourtant les Espagnols ont dit que si c'eût été pour le roi d'Espagne, ce qui est le plus grand mot qu'on puisse dire en leur langage, on n'aurait rien pu faire de plus, ni de mieux » (Fds fs, 3647, f^o 117).

Cette fois, en effet, sous l'impulsion du président Favre, Annecy n'avait plus songé à faire d'économies. Saint François de Sales, accompagné des chanoines de Saint-Pierre, de Messieurs de la justice, de 620 bourgeois, se rendit à l'église où était déposé le corps. On y dit la messe, puis le cercueil fut remis dans une charrette qu'on abrita et chacun remonta à cheval pour aller dîner. Douze Parisiens seuls ne voulurent pas quitter leur poste.

A six heures du soir, saint François de Sales, suivi de son clergé, va faire en grande pompe la levée du corps dans la grange où on l'avait amené, puis on se mit en route. Tous les membres des tribunaux, du Conseil, de la Chambre des comptes étaient à cheval. Cinquante femmes ou filles portant deux aunes de serge, deux de toile et une paire de souliers, prenaient part au cortège.

Cinq cents écuyers éclairaient la marche avec leurs flambeaux en cire blonde, d'autres portaient les armoiries des Nemours. Quatre chevaux couverts de velours tiraient la voiture et les nobles de la ville portaient un dais de velours (fait pour la circonstance) au-dessus du cercueil. Tous les ordres religieux étaient représentés et 140 prêtres précédaient Monseigneur (Détails empruntés à la Chronique anonyme d'un habitant d'Annecy de 1598 à 1628).

On imagine ce que dut être cette entrée à Annecy à la lueur des flambeaux, vers huit heures du soir. Au-dessus des portes de l'église les armoiries de la duchesse qui à l'aigle de la famille d'Este et aux lys de Ferrare pouvait unir les lys de la maison de France; deux inscriptions dont l'une rappelait ses épreuves : *Speculum patientiæ et Mortua vivet.*

L'office ne se termina qu'à onze heures du soir pour recommencer le lendemain.

Trois messes solennelles furent célébrées, puis saint François de Sales, qui, depuis la nouvelle de la mort de la duchesse, n'avait pas eu une minute à lui, monta en chaire. Il comptait sur l'inspiration divine qui ne lui fit pas défaut, car de l'avis de tous les auditeurs, il fut rarement aussi éloquent. Dans le feu de son improvisation, il arracha des larmes à tous, sut attendrir les cœurs, charmer les esprits et édifier les âmes.

Il donna ensuite l'absoute et on mit dans son tombeau Anne d'Este, princesse de Genevois, duchesse de Nemours, comtesse de Gisors, dame de Montargis, etc.

Le lendemain, saint François repartait pour Thonon reprendre la prédication et les exercices du jubilé. Le président Favre écrivait au duc de Nemours en lui promettant de lui envoyer bientôt un compte rendu circonstancié de la cérémonie. Il annonçait imprudemment « la copie de la très belle harangue funèbre qu'a fait M^{gr} l'évêque. J'espère, ajoutait-il, qu'à la première commodité, notre Académie enverra à Votre Excellence quelques fruits de son jardin » (F^{ds} f^s, 3647, f^o 117).

Il s'agit de l'Académie florimontane que saint François, grand amateur de belles-lettres, venait de fonder avec le président Favre, devançant ainsi Richelieu.

Onze jours plus tard, nouvelle lettre pour s'excuser de n'avoir pas encore envoyé l'oraison funèbre. L'évêque a eu tant d'occupations depuis pour le jubilé de Thonon et pour les autres occurrences de sa charge qu'il n'a pas eu le loisir de faire la copie demandée.

« Nos académiciens aussi qui désirent faire quelque chose de bon sur un si fâcheux sujet sont attendant de présenter leurs ouvrages à la première Académie. Seulement mon fils de la Valbonne et moi comme les plus obligés avons essayé de faire quelque chose lui en prose, moi en vers et par forme d'élégie latine contenant comme un abrégé de la vie de Madame ». (F^{ds} f^s, 3647, f^o 122).

Le duc de Nemours ne recevant pas l'oraison funèbre, écrivit à l'évêque pour le remercier et lui demander en termes très pressants le beau discours qu'il avait prononcé. Cette fois, il ne s'agissait plus d'un ami qu'on renvoyait avec quelques mots aimables comme savait en trouver le bon saint. Un désir du prince était un ordre. Voici saint François dans le plus grand embarras. Il confie sa peine à M^{me} de Chantal.

« M. de Nemours m'a tellement conjuré de lui envoyer l'oraison funèbre de Madame sa mère que je suis contraint d'en écrire une presque tout autre, car je ne me ressouviens plus de celle que je dis, sinon *grosso modo*. J'ai peine sans doute à faire ces choses où

il faut mêler de la mondanité à laquelle je n'ai point d'inclination, Dieu merci » (août 1607).

Devant le peu d'enthousiasme de saint François, on devine sans peine que le moindre prétexte fera différer ce travail. Or, les prétextes étaient innombrables. Il parcourait tout son diocèse à cheval, s'informant de toutes les misères, les soulageant. On connaît les délicieuses anecdotes de son apostolat : la vache qu'il va chercher dans la montagne et qu'il ramène par la longe à la pauvre femme désolée, son enseignement du *Pater*, etc.

C'est un saint François d'Assise grand seigneur, qui n'a pas épousé dame Pauvreté, mais dont le cœur est miséricordieux et tendre pour les humbles et pour les grands.

Dans les haltes, il a sa nombreuse correspondance, il dirige tant d'âmes et s'occupe des intérêts matériels aussi bien que des spirituels. Aussi, au mois d'octobre, il est au même point qu'en juin pour l'oraison funèbre :

« Je suis en visite bien avant parmi ces montagnes en espérance de me retirer pour l'hiver dans mon petit Annecy où j'ai appris à me plaire puisque c'est la barque dans laquelle je vogue pour passer de cette vie dans l'autre...

« Je voudrais avoir envoyé l'oraison funèbre de Madame. Mais j'attends des mémoires de la grandeur de la maison d'Este qui me doivent venir d'Italie, n'ayant jamais rien pu apprendre qui fût éclatant comme je désire, par les livres que j'ai pu avoir en ce pays, ni aucun récit qu'on m'ait fait. J'apprehende bien qu'elle se voie ; car à la vérité, je n'ai rien su des

actions particulières de cette princesse qui sont néanmoins celles qui pourraient relever ma petite besogne. Je la vous veux adresser premièrement afin que vous la voyiez et revoyiez pour y corriger avant que Monsieur la voie, car j'ai crainte qu'il ne m'échappe quelques accents de notre ramage d'ici » (Lettre à M^{me} de Chantal, 12 octobre 1607).

Le bon saint ne rentra qu'en décembre à Annecy. Reçut-il les documents qu'il attendait sans impatience? J'en sais. Mais il ne parle plus du tout de cette œuvre à M^{me} de Chantal. S'il l'eût écrite, elle en aurait eu la première copie qu'elle aurait conservée précieusement comme tout ce qui venait de saint François. Or, on n'a trouvé aucune trace de cette oraison funèbre. Le savant bénédictin qui a commencé la publication des œuvres de saint François de Sales a cherché inutilement. Il demande qu'on continue. Certes, je désire qu'on la découvre, mais je crois qu'on ne trouve rien parce qu'il n'y a rien.

Après six mois, les pensées de Henri de Nemours prirent un autre cours. Saint François garda ses remords et son souci pendant le même temps et continua à se donner à tous. Le duc de Nemours ne lui en garda pas rancune, leurs rapports furent toujours excellents.

Faut-il regretter cette paresse de saint François? Un discours fait sur commande eût été une belle œuvre de rhétorique et nous avons mieux quand il s'agit de l'évêque d'Annecy. Quelle jolie chose il nous aurait donnée s'il eût connu la duchesse de Nemours !

Nous devons nous contenter de l'épithaphe qui fut gravée sur sa tombe et que je reproduis en partie.

Elle est dans le goût du temps et fut rédigée ou par le président Favre ou par un académicien d'Annecy.

« Arrête-toi, passant, approche et lis les louanges de cette défunte, tu apprendras son nom et les rencontres de sa vie. Louis XII, roi de France, était son aïeul. Hercule II, duc de Ferrare était son père, etc.

« Passant, ne refuse point l'assistance de tes prières que te demande cette pieuse dame, laquelle a toujours vécu chastement et qui a été l'épouse de deux grands capitaines. Elle a passé de cette vie à l'autre étant âgée de soixante-seize ans après avoir commandé que l'on portât son cœur avec le corps de son premier mari et son corps au tombeau de son second », etc.

Plus rien à Annecy ne parle de la belle duchesse. On visite le palais de l'Ile, ancien tribunal du temps des Nemours. Quant au château, il est devenu une caserne dans laquelle on entre difficilement.

La Visitation, les souvenirs de saint François de Sales restent très vivants. Pourquoi, au bord du charmant lac, ne pas évoquer l'intéressante figure de la sœur d'Éléonore d'Este? Elle a passé près de soixante ans dans notre France qu'elle considérait comme sa patrie. A elle comme à sa mère, Ferrare eût paru l'exil. « Sa vie tant honorable et admirable parmi les traverses de ce monde » (1) lui mérite une place dans le glorieux cortège que nous transmettent l'histoire et la poésie.

(1) Lettre du duc de Savoie à Henri de Nemours (F^{ds} f.).

TABLE DES MATIÈRES

DÉDICACE.....	7
AVANT-PROPOS.....	9
LES GUISE.....	12
CHAPITRE I. — Anne d'Este. — Son mariage. — Premières rencontres avec le duc de Nemours.....	13
— II. — La duchesse de Guise s'aperçoit de son penchant pour Nemours. — Ses efforts pour l'éloigner d'elle.....	30
— III. — Mort du duc de Guise. — Vains efforts du duc de Nemours pour décider la duchesse à l'épouser.....	43
— IV. — Mariage du duc de Nemours et de la duchesse de Guise.....	59
— V. — Premières années de mariage.....	72
— VI. — Mariage de Catherine de Lorraine. — Première séparation du duc et de la duchesse de Nemours.....	82
— VII. — Le Tasse à Paris. — Mort de la petite Marguerite de Nemours.....	96
— VIII. — Mariage de Henri de Navarre. — La Saint-Barthélemy. — Nemours revient à Paris. — Le duc d'Anjou est élu roi de Pologne.....	108
— IX. — Mort de Charles IX. — Ses funérailles. — Retour de Henri III. — Mort de Renée de France. — Loyalisme de Nemours.....	120

- X. — Dernières années du duc de Nemours.. 143
- XI. — Assassinat du duc de Guise et de son frère le cardinal. — La Ligue. — Mort de Charles-Emmanuel de Nemours, de Catherine de Montpensier..... 162
- XII. — Dernier voyage de la duchesse de Nemours. — Sa mort. — Ses funérailles. 177
-

943-20. — CORBEIL. IMPRIMERIE CRÉTÉ. (Juin 1920).

BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE DE CRITIQUE

Vol. in-18 jésus (185 × 117) à 4 francs (Antérieurement 2 fr. 50)

LISTE DES VOLUMES PARUS :

Lettres et Arts

- André MAUREL.. .. Les Écrivains de la Guerre (épuisé)
Maurice WILMOTTE. Le Français a la Tête épique.
Marcel BOULENGER. Écrit le Soir.
Camille MAUCLAIR. Auguste Rodin.
Camille MAUCLAIR. L'Art Indépendant Français.
Albert MOCKEL.. .. Emile Verhaeren.
André GEIGER Gabriele d'Annunzio.
Ernest RAYNAUD. .. La Mêlée symboliste.
M^{ce} DES OMBIAUX .. Les Premiers Romanciers nationaux de Belgique.
Alfred POIZAT Le Symbolisme.
Jean MONTARGIS. .. Saint-Saëns.
Edmond PILON. .. Aspects et Figures de Femme
Francisco CONTRERAS. .. Les Écrivains contemporains d'Amérique espagnole.

Religion et Philosophie

- Ernest SEILLIÈRE .. Houston Stewart Chamberlain.
Ernest SEILLIÈRE .. Le Péril mystique dans l'inspiration des Démocraties.
Ernest SEILLIÈRE .. Les Étapes du Mysticisme passionnel.
Ernest SEILLIÈRE .. Les Origines romanesques de la Morale et de la Politique romantiques.
Professeur GRASSET La Science et la Philosophie.
Professeur GRASSET Le « dogme » transformiste.
Gonzague TRUC. .. Le Retour à la Scolastique.
Maurice BRILLANT. Les Mystères d'Eleusis.

Sociologie et Politique

- Georges DUMESNIL.. Ce qu'est le Germanisme.
Onésime RECLUS .. Un Grand Destin commence.
Alexandre ZÉVAËS. La Faillite de l'Internationale.
Edmond LASKINE.. Le Socialisme national.
L. HUOT et P. VOIVENEL.. La Psychologie du Soldat.
Maurice PRIVAT. .. Si j'étais ministre du Commerce
Henri MAZEL. La Psychologie du Kaiser.
Maurice PRIVAT. .. Vive la République !

Mœurs et Coutumes

- Jules BERTAUT Ce qu'était la Province française avant la Guerre.

Histoire et Archéologie

- Albert MATHIEZ. .. La Révolution et les Étrangers

9/6/61
DC
112
E8P6

Poizat, Valentine
La véritable Princesse
Clèves

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

